

LIVRE
DE
RAISON
FAMILLE ABEILLE

1879.

Henri Abeille.

(Cloturé le 31 X^{bre} 1884.)

L. M. D. G.





(Nota. Ce vol. ne comprend pas la
partie Affaires qui est traitée dans le Tome 1A.)

L'usage des Livres de Raison, répandu
dans le monde entier et suivi jadis en France
par des familles appartenant à toutes les classes
de la société, est trop utile pour qu'une fois
averti je ne cherche pas à le rétablir au profit
des miens. On y entendait parler la sagesse
pratique des Sages; ils fournissaient le lien qui
unissait les générations entre elles, & qui mettait
les enfants en possession des trésors moraux
accumulés par les ancêtres.

Je me suis placé à ce point de vue pour
donner à ceux qui me suivront les conseils
consignés en tête de ce livre. Je les recommande à
mes chers enfants avec d'autant plus de
confiance & une insistance d'autant plus grande,

que tous, sans exception, m'ont été dictés par
mon expérience personnelle. Je leur aurais donné
plus d'autorité, sans doute, si j'y avais joint
le récit des faits qui me les ont inspirés; mal-
heureusement, il m'eût fallu pour cela écrire
de véritables mémoires, et l'état de ma santé,
qui me laisse à peine le temps et la force de satisfaire
à mes obligations de chaque jour, ne me permet
pas d'exécuter un pareil travail; mais ce que
je ne puis entreprendre pour le passé, je compte
le faire à l'avenir, je noterai les faits sur ce
livre à mesure qu'ils se produiront, chaque
fois que je croirai utile, d'en garder et d'en
transmettre le souvenir.

22 Mai 1879,
Fête de l'Ascension.

Henri Abille.

2
Nisi Dominus edificaverit domum,
in vanum laboraverunt qui edificaverunt.

Au nom du Père et du Fils et du Saint
Esprit. — Ainsi soit-il.

À mes enfants.

C'est pour vous, mes enfants, que je com-
mence ce livre de famille, et, après Dieu, c'est à
vous que je veux l'offrir, à vous, la chère préoc-
cupation de toute ma vie. À peine conçus, je
vous aimais et priais Dieu avec ardeur de vous
réservier ses meilleures bénédictions. J'allais avoir
charge d'âme; ce sentiment grave et tendre
entraoit dans mon cœur pour si en plus sortir.
Vous ne saviez pas parler encore, et déjà vous
baisiez la croix, et, à la demande qui vous

À mes enfants.

2.

en était adressée, votre petit doigt se levait pour affirmer l'Existence et l'Unité de Dieu. Plus tard, c'est sur mes genoux que vous avez bégaïé pour la première fois les deux noms de Jésus et de Marie, pendant que je joignais vos petites mains dans les miennes. Mais j'ai tort de parler de moi seul, nous étions deux alors, deux, il est vrai, qui ne faisions qu'un, pour vous aimer avec le même cœur.

Dès que votre intelligence a pu recevoir, nous y avons fait pénétrer les premiers rayons de la lumière divine. Quelques notions de catéchisme très simples, quelques histoires courtes, claires, et autant que possible intéressantes pour vous, avec divers traits de la Bible ou de la vie des saints, nous servaient à vous enseigner, au moins dans les premiers éléments, la plus haute et la plus nécessaire des sciences.

En même temps que nos leçons s'appropriaient au développement progressif de vos facultés naissantes, nous faisons une étude soignée

À mes enfants.

3.

et incessante de vos caractères, ainsi que des qualités et des défauts dont ils laissaient voir les germes. Je cherchais les moyens de corriger ceux-ci et de développer celles-là et le meilleur système d'éducation à employer pour chacun de vous. Nous nous communiquions, votre mère et moi, le résultat de nos observations, afin de faire converger vers le même but nos efforts communs. Un guide excellent nous a aidés dans ce travail, c'est le traité de Fénelon sur l'Éducation des filles. En tout ce qui a touché à votre éducation, nous nous sommes scrupuleusement conformés aux conseils de ce livre, que je vous signale comme un véritable trésor.

Enfin le moment arriva où nous comprîmes qu'il fallait vous laisser plus de liberté pour vous habituer peu à peu à en faire usage et à porter le poids d'une responsabilité plus grande. Mais en même temps que votre travail devait être moins apparent, nous sentions que votre tâche devenait infiniment plus grave. Elle consistait à ne pas vous perdre de vue, sans vous fatiguer par une surveillance gênante qui eût été contraire contre votre but. - Je vous suivais, pas

4.
A mes enfants.

à pas avec les yeux du cœur, profitant de la connaissance que j'avais acquise de vos inclinations naturelles; j'assistais aux combats qui se livraient dans vos âmes et vous aidais dans vos luttes secrètes; je veillais sur vous à votre insu; je priais avec toute la ferveur du désir ou de la crainte; je faisais naître les occasions du bien; j'écartais silencieusement de votre route les obstacles qui vous auraient empêchés de l'atteindre et les dangers qui pourraient vous faire tomber dans le mal.

Cependant, je le dis bien haut, mes enfants, pour que vous ne l'oubliiez jamais, tant de sollicitudes et de peines auraient été perdues si vous aviez été abandonnés à nos seules forces. Nous savions humblement que nous n'avions pas à nous y confier, et que le succès de notre œuvre dépendait absolument de cette Volonté paternelle et puissante dont nous étions les faibles instruments. Aussi, la prière a-t-elle été toujours ma grande ressource. Je jetais dans le cœur de Dieu mes stoutes, mes craintes, mes inquiétudes; je l'appelais à mon secours dans vos périls, je le remerciais avec effusion des grâces qu'il vous avait faites, et je vous dois ainsi, mes

A mes enfants.

5.

enfants, d'avoir pué plus saurent et mieux que je ne l'eusse fait pour moi-même.

L'extrême désir que j'éprouvais de votre salut ne m'a pas permis de me placer à un autre point de vue quand il m'a fallu prendre pour vous une décision grande ou petite. Je me suis préoccupé de vos intérêts temporels avec tout le soin dont j'étais capable, mais vos intérêts spirituels l'ont toujours emporté dans la balance, ou, pour mieux dire, j'en ai jamais balancé entre les uns et les autres.

Et maintenant, quand, jetant un regard sur mon passé, j'examine à part et côté d'un vie, hélas! si rempli de fautes de toutes sortes, je reconnais avec étonnement qu'il me laisse peu de regrets. J'ai fait vraiment ce que j'ai pu dans la petite mesure de mes lumières et de mes forces; je vous ai donné tout ce que je pouvais avoir d'intelligence et de cœur, et, si j'avais à recommencer la vie avec vous, je ne saurais, ni vous conduire par d'autres voies, ni apporter à l'accomplissement de ma tâche une ardeur plus persévérante et plus désignée. (1)

(1) J'ai cependant ici une observation importante à noter. Quand arriva pour mes fils l'époque de l'adolescence, la pensée des dangers qu'ils allaient courir m'absorba à un point tel, que je portai

A mes enfants.

6.

Si je vous dis ces choses, mes enfants, c'est pour vous faire connaître votre propre histoire; c'est surtout pour que vous estimiez davantage et que vous vous enorgueilissiez avec un simple orgueil de ces bonnes qualités que vous vous sommes efforcés de développer dans vos âmes. Loinde moi la pensée de m'attribuer à ce sujet aucun mérite! Le mérite est dans la peine, dans l'effort, dans le sacrifice, et pour vous tout m'était facile. En créant le cœur des pères, Dieu y a mis un amour dont on ne comprend la profondeur qu'après l'avoir soi-même éprouvé. D'ailleurs vous aviez la plus tendre des mères, et, à côté de nous, des maîtres vénérables prodiguaient les trésors de leur intelligence et de leur zèle pour vous former à la science et à la vertu.

Devoirs envers Dieu
et envers soi-même.

Celui qu'il faut remercier chaque jour, c'est le Bienfaiteur invisible qui vous a fait ces inestimables présents; c'est le Père des pères; c'est le Maître des

toute mon attention de ce côté, laissant en grande partie à ma femme le soin de l'éducation de mes filles. Il faut éviter cette erreur; elle n'a pas eu de conséquences graves dans mon ménage, mais j'ai compris qu'elle aurait pu en avoir.

Le caractère des filles n'a pas moins besoin d'être formé que celui des garçons, et l'on n'est pas trop de leur pour ce travail. D'ailleurs père et mère répondent également de leurs enfants sans distinction de sexe.

À mes enfants.

7.

maîtres, c'est le Peur qui nous aime tous plus ardemment que personne ne saura jamais aimer. Ô mes enfants chéris, aimons le aussi de toutes les forces de notre âme ! Que tout en nous lui appartienne ; ce sera justice, puisqu'il nous a tout donné. Formons chaque matin les plus fortes résolutions d'être à Lui à la vie et à la mort, et, s'il le fallait, de tout sacrifier pour lui rester fidèles ; promettons lui de résister à tout, aux suggestions de l'intérêt comme à la violence de nos passions et de ne rien lui refuser de ce qu'il nous aura demandé. Et, comme de nous mêmes, nous ne sommes que d'infirmes et pauvres créatures, prions le instamment et humblement de nous accorder cette grâce de la persévérance qu'il a promise à ceux qui l'imploreraient avec une confiance filiale. Prêchez les sacrements, c'est là que vous puiserez la lumière et la force ; ayez une dévotion spéciale pour la Sainte Vierge, votre bonne Mère ; invoquez St Joseph, protecteur des familles, vos saints patrons, vos anges gardiens et vos parents morts dans la grâce de Dieu.

Cherchez d'abord le Royaume de Dieu

A mes enfants.

8;

et la justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.
Dans la conduite de toutes vos affaires, tant spirituelles
que temporelles, ne consultez pas d'autre sagesse que
celle de l'Évangile; c'est la sagesse même de Dieu.
Puissez dans les livres saints les règles de votre vie,
sans oublier que l'interprétation souveraine de
ces livres appartient exclusivement à l'Église.
Soyez vous qu'elle ne l'aurait avoir tort, soit
que ses idées soient ou non les opinions du
monde. Lisez aussi la vie des saints. A toutes leurs
actions ne peuvent pas être imités par tous, mais
vous devez entretenir en vous les sentiments
dont ils procèdent, et vous les sommes tenus de
pratiquer les mêmes vertus.

Continuez à faire partie des sommes de zèle et
de charité de votre ville. Notre Seigneur a promis le
vie éternel et le centuple des biens du monde à ceux qui
donneraient en son nom. Donnez généreusement
et de bon cœur, non seulement votre argent, mais
encore votre temps et vos fatigues; — c'est Dieu qui
reçoit; — et ne perdez jamais de vue cette somme
des sommes, à laquelle il veut bien vous permettre de

A mes enfants.

9

travailler avec lui, le salut des âmes.

Cultivez avec soin votre intelligence, c'est, à divers points de vue, un devoir de votre profession. Ne négligez aucune occasion de la polir par l'étude des lettres et de l'enrichir de connaissances variées. Mais, avant tout, apprenez à gouverner votre cœur.

La vie est un combat, disent les hiéroglyphes égyptiens faisant écho à la grande voix de Job : cela est vrai principalement de la vie chrétienne. Lutte bravement et sans relâche, vous redressant quand vous aurez fléchi, vous relevant quand vous serez tombés. Dieu ne vous fera pas défaut et, si vous êtes quelquefois blessés, vous ne serez jamais vaincus, à moins d'abandonner la frontière, ce qui ne peut pas être. Pour mieux vous défendre, attaquez les premiers. Vous avez pour cela, sans parler de la prière, une arme excellente, la mortification. Je sais que votre lâcheté repousse aujourd'hui le mot et la chose, et cependant vous entendrez dire chaque jour qu'un soldat doit s'endurcir aux privations et aux fatigues. Mes enfants chéris, il ne faut

À mes enfants.

10.

pas reculer devant les conséquences de vos principes, vous êtes des soldats. Si vous ne vous habituez à vous priver volontairement de ce qui vous plaît, et à faire, sans y être forcé, ce qui vous répugne, le courage et la force vous manqueront au jour du danger pour remplir vos devoirs et résister à l'entraînement de vos passions. Je n'ai pas besoin de vous dire les autres avantages d'une vertu que Notre Seigneur lui-même a déclaré être nécessaire. — Veillez avec soin sur vos sens & sur votre imagination: si l'idée du mal vient à y pénétrer par surprise, hâtez-vous de l'en chasser, comme un danger & une souillure. On est rarement tenté de faire une chose sans y avoir et d'abord arrêté sa pensée. D'ailleurs, ce premier regard seul, s'il est librement consenti, peut vous rendre gravement coupables.

Efforcez-vous de ne rien faire uniquement par plaisir, mais de tout faire par devoir; ce tout comprend même les débâtements que vous donnez à votre esprit & qui lui sont nécessaires comme les remèdes & le repos au corps, quand il est malade ou fatigué. — Quand

À mes enfants.

11.

Vous hésitez entre deux devoirs qui s'excluent, choisissez celui qui vous est le moins agréable. Cette règle, qui m'a été donnée par un saint religieux, renferme, même au point de vue purement humain, une sagesse profonde; car l'intérêt influant toujours sur nos jugements, il est certain que, de deux devoirs qui nous sembleront égaux, le plus important sera celui qui nous coûtera le plus.

Allez plus loin encore: si vous voulez que votre âme soit droite et loyale, soyez d'une vérité rigoureuse vis à vis de vous mêmes; tâchez de penser juste, et que rien ne vous fasse tolérer de votre part un raisonnement faux. Ceci est plus important qu'on ne le croit en général, et l'expérience m'a prouvé maintes fois qu'il était presque aussi dangereux de se fausser l'esprit que de se déjouer le cœur (1). L'erreur et le mal se tiennent de près et se soutiennent; Dieu, qui est vérité, hait à la fois l'une et l'autre. Quand vous vous serez trompés, n'hésitez pas à l'avouer sur le champ, quoiqu'il puisse en coûter à vos intérêts ou à votre amour-propre.

(1) J'ai vu des gens qui, pour n'avoir pas veillé d'assez près sur leur jugement, se sont habitués peu à peu à raisonner d'après leurs intérêts et leurs passions, et sont tombés à la fin dans l'égoïsme et l'injustice, avec une certaine bonne foi qu'il était impossible de méconnaître.

À mes enfants.

12.

Par la même raison, méprisez les détours, les ruses, les petites finesses. Tout cela est vain, ridicule et sied mal à un honnête homme.

Aimez le travail comme une punition méritée de la Providence, grâce à laquelle nous expions nos fautes en accomplissant une des lois les plus impérieuses de notre nature. Prenez un état, c'est le meilleur et le vrai moyen de satisfaire à l'obligation du travail. Vous en serez récompensés dès le monde par le contentement de votre conscience et par la joie que l'on éprouve à se suffire à soi-même; vos ressources s'en augmentent et vous pourrez à votre tour fonder une famille; enfin, quand vos enfants auront à choisir une carrière ils seront soutenus par votre exemple et aidés par les relations que vous vous serez faites.

Je n'hésite pas à vous donner ce conseil, mes enfants, quoique je l'aie mal suivi moi-même. J'aime mieux avouer mes fautes devant vous que de laisser une lacune de cette importance dans les recommandations que m'inspire le souci de vos intérêts. À la vérité, je ne suis pas resté oisif; j'ai donné à plusieurs

deux et au soin de ma famille le peu de forces dont je pourrais disposer, et, si je n'ai pas pris d'état, après divers essais infructueux qui se sont prolongés jusqu'à ma quarantième année, ma santé, délicate dès les premiers temps de ma jeunesse, en est en partie cause. Mais je vous dois le bon exemple, je n'ai pas lutté avec assez d'énergie et je m'en accorde. Ne m'imites pas.

Le premier conseil en appelle nécessairement un second qui le complète : travailler ne suffirait pas, si l'on devait dissiper les fruits de son travail, et c'est un grand malheur que notre génération ait à peu près perdu l'esprit d'économie sans lequel il ne saurait y avoir de fortune solide et durable. Que vous ayez peu ou beaucoup, ne dépensez jamais la totalité de vos revenus. L'épargne vous est indispensable : 1° pour parer aux dépenses imprévues qui surgissent fréquemment et qui finiraient par absorber votre capital ; 2° pour vous permettre, quand le moment en sera venu, de faciliter l'établissement de vos enfants. J'ajoute qu'elle constitue une réserve précieuse et peut être une planche de salut véritable, pour les familles

À mes enfants.

frappées par des catastrophes financières inattendues. (1)

Malgré les apparences, l'habitude de l'économie coûte peu à prendre. Ceux qui la dédaignent au contraire, quelle que soit leur situation, se condamnent à une gêne perpétuelle, et ne pourront qu'à grand peine être généreux et charitables.

Conservez et fortifiez votre santé, vous en aurez besoin pour remplir les devoirs de votre état, et c'est un bien qu'il faut transmettre à vos enfants. Si votre profession est sédentaire, profitez de vos heures de loisir pour vous livrer à un exercice modéré qui entretienne vos forces sans les épuiser. Traitez de même chacun de vos organes, chacun de vos membres, en leur demandant les services qu'ils peuvent vous rendre sans excès de fatigue. Usez de tous et n'abusez d'aucun. Nos facultés s'atrophient faute d'emploi, comme elles se ruinent par l'abus. Évitez la recherche du confortable qui amoindrit et débilite; tout ce que l'on s'accorde au-delà du besoin satisfait est au détriment de la rigueur et de la santé. L'hygiène du corps suit les mêmes règles

(1) Notre proverbe provençal dit: touti lei cent ans si révilho mal an, (tous les cent ans se réveille année de malheur.)

que l'hygiène de l'âme.

Devoirs généraux
 envers le prochain.

Soyez bons, serviables et indulgents pour tout le monde. Ne dites jamais un mot qui puisse nuire à qui que ce soit; c'est le seul moyen de vivre en paix avec Dieu, avec le prochain et avec vous-mêmes. L'oubli de cette règle cause, chaque jour, des maux incalculables. Tâchez de maintenir le bon accord de tous partout où vous êtes. Ne vous moquez jamais de personne; abstenez-vous même, en général, des plaisanteries personnelles, qui peuvent être mal comprises.

Pour ne pas dire de mal des autres, il faut vous habituer à n'en point penser; vous y parviendrez sans peine, car si la charité est la plus belle des vertus, elle est aussi la plus facile. Mais le cas où vous êtes obligés par devoir, ne vous arrêtez jamais à considérer les défauts d'autrui; pensez souvent à ses bonnes qualités; c'est l'endroit d'une étoffe et non point l'envers que l'on regarde.

En détournant vos yeux de la faute, en excusant celui qui l'a commise, n'allez pas pourtant jusqu'à approuver la faute elle-même, par un de

à mes enfants.

les lâches compromis qui font aujourd'hui tout confondre. Pour vous, le mal doit toujours être le mal.

Ne perdez pas le souvenir de bien que l'on vous fait; oubliez promptement les procédés dont vous croiriez avoir à vous plaindre. Ayez, à cet égard l'esprit large.

Si vous restez fidèles à ces principes, vous n'aurez guère d'autres ennemis que ceux de la Vertu même, encore seront ils forcés tôt ou tard de vous rendre justice, et vous contribuerez peut être à dissiper les préventions injustes que plusieurs d'entre eux nourrissent contre votre sainte Religion. Mais la légèreté, l'intérêt, les passions, les erreurs de jugement pourront faire que vous ayez parfois à souffrir de la part de certaines personnes qui vous nuiront plus ou moins gravement dans vos affections, dans votre réputation ou dans vos biens.

Ce sera un grand bonheur pour vous, mes enfants, et il faudra bien vous garder de le laisser perdre. Pardonnez de tout votre cœur; priez affectueusement pour ce frère qui vous cause des inquiétudes et des peines, et remerciez ensuite votre

À mes enfants.

17.

Père céleste qui vous donne une occasion précieuse de lui dire dans toute la joie et dans toute la confiance de votre âme : " Père, pardonnez nous comme nous pardonnons!" Vous ne sauriez croire quelles consolations j'ai puisées dans cette pratique, dont je ne me suis jamais écarté.

Cela ne vous empêchera pas de défendre vos intérêts, si vous y êtes forcés, de soutenir vos droits, ou de poursuivre la réparation des dommages soufferts, pourvu que vous y apportiez une grande modération et que vous vous absteniez de tous procédés irritants.

Un mot encore, pour que vous compreniez bien la différence que je veux établir entre la bonté et la faiblesse. Il se présentera telles circonstances où vous serez obligés en conscience de donner des avertissements et des conseils à quelqu'un de ceux qui ne dépendent pas de vous, ce sera peut être un égal, peut être un supérieur. Pour remplir cette délicate mission, vous ferez appel à tout ce que vous avez de tact et de cœur, mais vous ne vous en laisserez détourner, ni par votre timidité naturelle, ni par la crainte

A mes enfants.

d'être rebutés.

La Famille.

Faites tout ce que vous pourrez pour sauvegarder dans la famille la paix et l'affection mutuelle. Dieu, qui aime la paix, répond des grâces abondantes sur les familles bien unies. Exciter la discorde ou négliger de l'arrêter, c'est se prêter à l'œuvre du démon.

Si vous avez à obéir, obéissez franchement, de bon cœur, avec l'amour et le respect que vous devez à vos parents. On trouve d'ailleurs des amis meilleurs et plus sûrs ? - Il est remarquable que le 14^{ème} Commandement soit le seul à l'auteur platement duquel une bénédiction temporelle ait été attachée⁽¹⁾.

Si vous êtes investis du dépôt sacré de l'autorité, rendez-la douce et légère et ne l'exercez que dans l'intérêt de ceux qui vous sont soumis; mais ne permettez pas qu'on la méconnaisse jamais. Ici, la fermeté pour vous n'est pas un droit, c'est un devoir, car l'autorité vous est absolument nécessaire pour remplir votre charge auprès des âmes que vous a confiées la Providence. Les princes faibles font presque autant de mal qu'un mauvais prince.

(1) Je crois inutile de rappeler que ce Commandement concerne toutes les obéissances et notamment l'obéissance conjugale.

A mes enfants.

19.

En un mot, gardez votre rang dans la famille. Il ne vous est pas permis d'en choisir un autre, ni plus haut, ni plus bas.

Le Mariage.

Si vous êtes engagés dans le saint état du mariage, aimez en les devoirs. Ils sont si doux à remplir!

Le mariage est une des plus adorables inventions de l'amour divin. Dieu a eu pitié de ses enfants; il a réuni l'homme et la femme si faibles quand ils sont isolés, pour que chacun d'eux trouvât dans un autre lui-même ce qui manquait à sa propre nature; tous deux, unis ainsi dans un indissoluble lien, forment un être complet, plus capable de supporter le poids de la vie, de s'élever jusqu'au but de ses destinées éternelles, et d'y conduire d'autres êtres formés à son image, et tirés de sa substance.

Je ne vous en parle pas, mes enfants, parce que ce sujet me mènerait trop loin, et aussi parce que quelques uns d'entre vous peuvent être appelés à un état de vie plus sublime encore. L'Épître de S^t Paul et les chapitres que S^t François

de Sales a consacré au mariage dans son Introduction à la Vie dévote, disent là dessus tout ce qui peut être dit, dans le plus admirable des langages. Lisez les, une fois mariés, et relisez les souvent.

Les enfants.

Ce que je viens de dire du mariage, je puis le répéter de l'éducation des enfants. Le traité de Fénelon, dont j'ai parlé plus haut, est le meilleur maître que l'on puisse consulter sur cette matière. Étudiez le à fond, et suivez le pas à pas. Je crois devoir pourtant insister ici sur quelques points particuliers, soit parce que la différence de nos mœurs les rend aujourd'hui plus importants, soit parce que l'expérience de mon âge et de ceux que j'ai pu observer de près m'en a mieux démontré l'utilité.

1. Avant toute chose, présentez vous profondément au sentiment de votre responsabilité. Elle vous sera chère, car ce que vous aimez dans vos enfants plus que tout le reste, c'est leur âme. Dieu vous les a donnés pour que vous coopériez à leur salut; il vous en demandera rigoureusement compte, et vous ne vous sauverez point sans eux. Sachez sacrifier tout à cette considération; je dis tout sans en rien excepter.

À mes enfants.

21.

2. Que ces enfants bien aimés soient l'objet de vos préoccupations constantes; étudiez-les sans cesse; priez beaucoup, et mettez dans tout ce que vous ferez pour eux, une patience et un esprit de suite qui ne se relâchent jamais.

3. Toute gêne coûte obtenue leur obéissance, sans cela rien n'est possible. Habituez les à obéir immédiatement et comme d'instinct.

Quelques parents, cachent leur peu de fermeté sous une vaine apparence de sagesse, et conduisent leurs enfants, disent-ils, par le seul raisonnement. C'est un système radicalement faux. Que l'enfant soit ou non persuadé, apprenez lui qu'il doit obéir par ce que vous lui commandez et qu'il ne peut s'y refuser sans péché. Voilà le vrai point de départ. — Cela ne vous empêchera pas de lui donner à l'occasion les explications qu'il sera en état de comprendre; il sera même bon de le faire, pourvu qu'il sache un jour se conduire lui-même, d'après les principes que vous lui aurez inculqués.

4. Développez le plus tôt possible leur conscience et leur pitié; c'est la base de toute éducation.

5. Maintenez les dans le respect. Soyez toujours leurs meilleurs amis, j'aurais leurs camarades.

A mes enfants.

22.

Les positions fausses sont détestables pour tout le monde et ne mènent à rien de bon. C'est un grand de erreur de croire que le respect mis à la tendresse. — Inspirez leur une grande confiance et ne craignez rien tant de leur part qu'un manque de sincérité.

6. Punissez à raison de la gravité de la faute et non des ennuis qu'elle a pu vous donner. Un enfant qui casse par inadvertance un vase de prix est moins coupable que s'il fait un mensonge. On n'y prend pas assez garde. Soyez, en grondant, toujours maître de vous mêmes. Même quand votre Vain s'éleve, il faut que votre intérieur reste calme et tranquille. Ne savez vous pas bien, en définitive, que, si vous le voulez, vous vous ferez toujours obéir ?

7. Prenez les précautions les plus minutieuses pour sauvegarder les mœurs de vos enfants. On peut presque dire que, de ce côté, il ne saurait pas y avoir d'excès, pourvu que vous soyez prudent dans l'emploi de ces précautions.

8. Éloignez les dans la haine et la frayeur des mauvais livres : ce sont de horribles poisons. Qu'ils ne lisent jamais un livre sans vous en avoir demandé l'autorisation et sans que vous l'ayez lu vous-même. Ne vous en rapportez là-dessus, ni au

titre, ni au nom de l'auteur, ni à la confiance que vous inspirerait la personne qui a prêté ou donné le livre. N'en gardez point de dangereux dans votre bibliothèque.

9. Étudiez les amis de vos enfants; éloignez avec adresse et fermeté ceux dont la fréquentation pourrait leur être nuisible.

10. Choisissez avec le plus de soin possible les maîtres que vous leur donnerez. C'est un des points les plus importants de leur éducation. Soyez en rapports constants avec ces maîtres, de façon à vous secourir mutuellement dans cette grande œuvre que vous devez mener ensemble à bonne fin. Ne donnez jamais raison contre eux à vos enfants.

Si l'un d'eux a quelque défaut, et qu'ils l'aient remarqué; sans prétendre se leur faire admirer, montrez leur combien il serait injuste et contraire au respect de s'arrêter aux imperfections d'un supérieur remarquable et d'ailleurs pour de grandes qualités de cœur et d'intelligence. Dites leur même que, chacun pouvant se tromper avec les meilleures intentions, il leur arrivera peut-être, un jour ou l'autre, d'être punis par erreur. Qu'en pareil cas, la seule conduite raisonnable qu'ils aient à tenir,

A mes enfants.

24.

(si leur justification n'est pas acceptée) sera de subir leur punitions comme un de ces mille accidents fâcheux de la vie contre lesquels personne ne songe à s'irriter, parcequ'en réalité ils n'ont dépendu de personne.

Exigez qu'ils étendent au règlement de la maison le respect et l'obéissance qu'ils rendent à leurs maîtres. Ceci est plus utile qu'on ne le croit.

11. Evitez les longs discours avec les enfants, et réservez pour de grandes et rares occasions les admonestations solennelles. que vos réprimandes soient courtes, fermes et placées à propos. J'en dis autant de vos conseils. Les résultats obtenus seront infiniment meilleurs.

L'éducation des enfants est une œuvre d'abnégation incessante et de dévouement absolu. Il faut y mettre tout votre cœur, et la considérer, après votre salut, qui y est en quelque sorte lié, comme l'affaire maîtresse de votre vie.

Devoirs envers
nos domestiques.

Un mot au sujet de nos domestiques. Soyons bons pour eux sans familiarité. N'oublions pas que Dieu les a placés sous votre garde, et que nous devons, autant que possible, veiller

au salut de leurs âmes. Soyons aussi leurs conseils et leurs premiers protecteurs dans leurs affaires temporelles. La tutelle du vrai père de famille s'étend à tous ceux qui reposent sous son toit.

Devoirs envers
la Patrie.

Je termine, mes enfants, par un sujet presque oublié de nos jours, malgré son importance capitale. Les meilleures traditions se sont perdues et nous ne pensons plus assez à nos devoirs de citoyens. Depuis la Révolution, l'esprit étranger à notre race qui nous a envahis & qui nous domine à tout-puissant dans le domaine de la politique. Les mots ont perdu leur sens naturel, et ceux qui exprimaient autrefois les plus grandes choses sont devenus odieux ou suspects, par la mauvaise application qu'on en a faite. Nos perpétuels changements de gouvernement ont achevé de troubler les idées. On ne sait plus que penser, que croire et à qui obéir.

Un trop grand nombre d'esprits harmonieux, fatigués et dévoués, seissent s'agiter en dehors d'eux les questions d'intérêt public et estiment qu'ils font assez en se refermant dans l'exercice des vertus privées. D'autres sont tombés dans une sorte de fatalisme religieux. Se basant sur une fausse

A mes enfants.

26.

interprétation de la parole de St. Paul: «obéissez aux puissances établies de Dieu» (interprétation contredite par toute l'histoire de l'Eglise), ils ont cru que tout gouvernement, quelque fût son origine, avait droit à l'obéissance, par cela seul qu'il existait, et qu'il respectait jusqu'à un certain point les lois de l'Eglise. D'après ce système, Dieu, qui a tracé pour les simples particuliers les règles du juste et de l'injuste, aurait livré le sort des nations aux entreprises de la violence, et de la ruse; bien plus, il récompenserait lui-même ces crimes, en attribuant au succès seul les droits sacrés de la souveraineté.

Mes pères ne pensaient pas ainsi. Ils ne se seraient pas regardés comme de complets Chrétiens s'ils n'avaient été de bons Français. Ils savaient qu'après Dieu, ils appartenaient à la France, dont le Roi seul était et pouvait être le légitime représentant. L'usurpation du pouvoir, par un homme ou par une faction, leur eût semblé, à juste titre, un sacrilège contre lequel leur conscience indignée aurait énergiquement protesté.

Mes obligations n'ont pas changé et les coupables fils d'une génération ne sauraient abolir

La constitution d'un peuple, j'entends la constitution naturelle, telle qu'elle résulte de traditions plusieurs fois séculaires. La France est une monarchie. Le gouvernement monarchique héréditaire, le plus parfait de tous puisqu'il constitue les peuples sur le modèle de la famille, type primitif et divin de toute société, a formé son territoire et créé, pour ainsi dire, la nationalité. Ce gouvernement s'est incarné dans la race illustre qui nous gouverne depuis des siècles. Voilà le droit. Hors de là, il n'y a plus que le scepticisme absolu ou les rêveries philosophiques (1). On voit où elle nous conduisent.

Sachez vous dégager, mes enfants, des nuages que les malheurs de tous ont épaissis sur les questions les plus simples, et, quelle que soient les vicissitudes du présent, ne doutez pas que l'avenir ne vous donne raison. Proclamez hautement votre foi politique, et efforcez-vous de la faire partager aux autres. En attendant qu'elle ait triomphé, servez votre pays autant qu'il vous sera possible de le faire sans engager ni son avenir, ni votre conscience.

(1) Je comprends sous ce mot la Souveraineté du peuple, qui est la grande hérésie politique moderne; pour peu que l'on y réfléchisse, on voit tout de suite: 1° qu'elle est la négation du droit de Dieu sur les sociétés; 2° qu'elle mène directement à la Souveraineté individuelle, c. a. d. à la dissolution de toute Société.

A mes enfants.

Inculquez ces principes à vos enfants. Il faut qu'ils connaissent tous leurs devoirs. Si l'on a trop généralement cessé de le faire, c'est qu'il est impossible de rien enseigner aux autres, quand on hésite soi-même dans ses croyances.

À ce que j'ai dit touchant nos devoirs envers le prochain, je n'ai pas besoin d'ajouter qu'ils nous obligent en tout état de cause, les mêmes que ce prochain méconnaît ses devoirs envers nous. L'impossibilité seule où nous serions de les remplir pourrait nous en exempter; encore nous resterait-il le devoir de la pitié. La raison en est facile à comprendre. Ce ne sont point là des engagements réciproques contractés par les hommes entr'eux, ce sont des lois imposées par Dieu même, et c'est à lui que nous payons la dette de l'obéissance, en sorte que, fussions nous entourés de méchants et d'ingrats, nous n'en serions pas moins tenus d'être bons fils, bons époux, bons parents et bons citoyens.

À mes enfants.

29.

En achevant ces pages, mes enfants, je crois devoir vous rappeler ce que je disais au début: je n'ai pas prétendu vous donner un code de morale, l'écriture eût été au dessus de mes forces; j'ai voulu vous transmettre simplement le résultat de mes réflexions et de mon expérience. Ce que j'ai vu et observé chez les autres, ce que je me suis applaudi d'avoir fait, ce que j'ai regretté parfois et d'avoir omis, les conseils qui m'ont été donnés et dont, à l'épreuve, j'ai reconnu la justesse, les erreurs de jugement dans lesquelles il m'est arrivé de tomber et que l'événement m'a fait rectifier, j'ai voulu vous faire profiter de tout cela. Ces conseils, il est vrai, ne sont que la répétition de ce que vous avez entendu si souvent de ma bouche, et néanmoins j'ai cru utile de les écrire pour leur donner plus de poids et les mieux graver dans votre souvenir. Lisez les donc comme vous m'avez écouté; suivez les de plus près qu'il vous sera possible, je vous le demande par cette tendresse que je vous ai

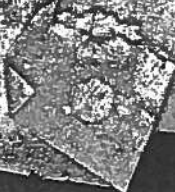
A mes enfants.

toujours portée; ajoutez y enfin ce que vous enseignera la pratique de la vie, afin que vos enfants, à leur tour, puissent en utiliser les leçons, avant d'en avoir traversé les épreuves.

Sit Nomen Domini benedictum!

Première Partie.

39.



34.

Origines
de la
Famille .

Mes traditions placent en Italie le berceau de notre famille. Dans le courant du VIII^e siècle, à l'époque des guerres civiles qui agiterent cette dernière contrée, trois frères Abbelha abordèrent au rivage de France. L'un d'eux se fixa à la

Origines de la famille.

Ciutat, c'est le père de la branche à laquelle nous appartenons; l'acte s'établit à Ries, c'est de lui que descendent

l'abbé Abeille, auteur de plusieurs tragédies dont il ne nous est resté que les titres, mais qui, malgré l'épigramme de Racine, n'étaient probablement pas sans mérite, puisqu'elles survivirent à l'abbé, en plein XVII^e siècle, les portes de l'Académie Française^x;

Et l'ingénieur illustre qui fit communiquer l'Océan avec la Méditerranée à travers le centre de la France, en joignant par un canal la Seine à la Saône. (Histoire de la France sous les Médiés - Paris 1783 T. VIII p. 373 Not. a.)

Le troisième des frères émigrés remonta jusqu'à Carascan, où le Nobiliaire de Provence signalait en 1427 un Louis d'Abeille, dont il donne la généalogie, comme faisant partie de la noblesse de la ville. Les autres

^x Je possède aujourd'hui un vol. des Œuvres de l'abbé Abeille contenant deux belles tragédies, *Argélie* & *Coriolan*, deux épiques, deux odes, et le discours qu'il prononça le 11 août 1704 le jour de sa réception à l'Académie, où il remplaça son ami l'abbé Boileau. Ce vol. faisait partie de la bibliothèque de M^r. Laurant de Craze; père de mon grand-père.

membres de cette famille furent seigneurs de Peyrolle et de Roubion et co-seigneurs de Pontevès.

Des recherches faites à Marseille, à la Cité et à Eyrieux qui posséda seule, jusqu'en 1462, des registres d'état civil, nous enseignaient, sans aucun doute, sur l'histoire de nos ancêtres. Si l'un de nos descendants se livre jamais à des études d'archéologie, je lui recommanderais ce travail, dont le résultat pourra être inséré dans la feuille blanche que j'ai laissée à cet effet.

Voici ce que j'ai pu reconstituer de notre généalogie, d'après diverses pièces, qui sont entre mes mains.

La plus ancienne est un acte du 26
Octobre 1577

qui nous donne le nom de :

1^o Louis Barthélemy Abeille, père de

Origines de la famille.

Nicolas, qui suit. Nous trouverons ensuite :

2^o Nicolas Abeille (orthographe: Abelhe) époux de Marguerite Ollivier, de Marseille (acte de 1576,) père de :

3^o Honoré Abeille (1606 n^o Jobiny) époux de Jeanne de Marir, décédé le 16 mai 1653 père de :

4^o Honoré Abeille (qualifié d'éuyer) - marié le 26 octobre 1632 (notaire Etienne Arnould à la Ciotat) avec . . .

Il eut pour enfants: 1^o Marguerite (1634) 2^o Barthélemy (ci après) 3^o Anne (1640) mariée à Humbert de la Cadini 4^o Claude (1641) 5^o Françoise (1644) mariée à de Court d'air 6^o Honoré (1645) - 7^o Jeanne (1655) mariée à de Hartiney -

5^o Barthélemy Abeille, né le 26 juillet 1648, époux de Simon de Mailhard (contesté du 7 octobre 1670 n^o Jaurbit à Marseille,) décédé en 1721. - Il eut pour enfants: 1^o Honoré

(1672) - 2^o Louis (1675) mariée à Charles Lion 3^o Joseph (ci après nommé) 4^o Antoine père (1681-1754) 5^o Françoise

Origines de la famille.

11.

marié avec Barthélemy Pagan.

6^o. Joseph Abeille, capitaine de vaisseau, époux (1713) de Madeleine de Carbonel. Il était né à la Ciotat le 27 août 1679 et mourut à Toulon le 19 x^o 1737. - Son épouse, décédée à la Ciotat le 30 octobre 1729, à l'âge de 50 ans, a été inhumée dans l'église des Pères de l'Oratoire. - Joseph fut père de :

(ci-après) 2^o. André (28 g^o 1716) 3^o. Joseph (1718) et Jean (1720)

7^o. Jean Louis Abeille, lieutenant de frigate né à la Ciotat le 21 mars 1720 marié le 3 x^o 1743 à Catherine Madeleine Fargier, décédée à Livourne le 31 octobre 1794. Son épouse mourut à Marseille le 28 novembre 1807.

Il eut pour enfants :

- 1^o. Jean François
- 2^o. François Louis Barthélemy Honoré (1752)
- 3^o. Marie Gabrielle Marguerite (1755)
- 4^o. Marie Anne Victoire (1759)
- 5^o. Jean Louis
- 6^o. Marie Marguerite Félicité Julie (1764)
- 7^o. Madeleine Catherine (1765) mariée à Jean François Paul et...

Origines de la famille.

41.

8^e Jean Joseph André Abeille, mon grand-père, par le via duquel je vais commencer l'histoire de la famille.

La fortune de nos aïeux paraît avoir été considérable à l'époque où ils possédaient les terres alors importantes de la Bedoule. Cette fortune fut perdue, nous ne savons comment, par Barthélemy Abeille, époux de Anne de Maillard. Néanmoins les Abeille conservèrent la position qu'ils occupaient à la tête des affaires de leur petite ville natale. Voici les noms de ceux qui ont été conseillers, avec leurs rangs:

1556	Claude	1 ^{er}	1646	Simon	3 ^e
1562	Barthélemy	3 ^e	1651	Pierre	5 ^e
1567	Jean	2 ^e	1654	Simon	2 ^e
1617	Pierre	3 ^e	1658	Pierre	2 ^e
1622	Honoré.	3 ^e	1662	Antoine	2 ^e
1629	Honoré	2 ^e	1670	Pierre	1 ^{er}
1634	Jean Barthély.	3 ^e	1692	Jean Barthély.	3 ^e

Origines de la famille.

42.

1718	Joseph	3 ^e		1772	Jean Louis	3 ^e
1728	Joseph	2 ^e		1779	Jean Louis	2 ^e

On voit, d'après la date qui ouvre cette liste, que la première magistrature du pays fut exercée, dès son origine, par des membres de notre famille, car nous voyons un Abeille consul en 1556 et c'est à partir de l'année 1555 seulement que la Cité fut autorisée à nommer des Consuls. Avant cette époque, elle n'avait que des Syndics qui relevaient des autorités de l'évêque.

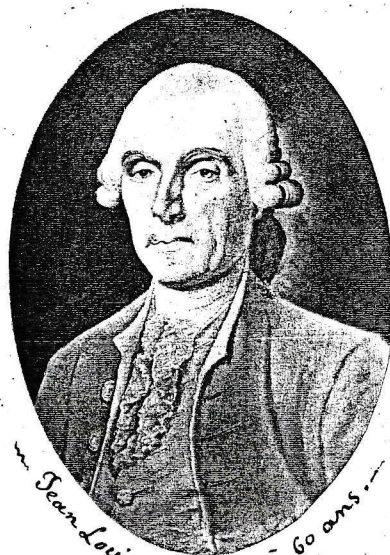
42.

1^{re} Feuille. Famille Abeille.



Catherine Abeille née Gargier à 52 ans.

1780.



Jean-Louis Abeille à 60 ans.



1753. Abbé Antoine Abeille à 52 ans.



Victoire Abeille née Bérard à 25 ans.

1791.



Jean Joseph André Abeille à 34 ans.



1792. Louis Barthélemy Honoré Abeille à 28 ans.

Jean - Joseph - André Abeille.

Mon grand-père, Abeille (Jean-Joseph-André),
naquit à La Ciotak le 23 Août 1756. Parmi les fils et
les filles que son père vit grandir autour de lui, c'était
un des plus jeunes.

Il eut pour sœurs :

1^o Victoire, mariée à M^o Eyrès, qui ne laissa
pas d'enfants ;

2^o Madeleine (Madon), épouse Paul, dont les deux
fils furent :

Achille Paul, mort sans enfants ;

et Paul Saint-Germain, qui survécut à sa
fille unique, morte avant d'avoir été mariée ;

3^o Julie, morte du choléra au Portail-Vert, en 1832 ;

Et pour frère :

Louis-Barthélemy-Monoté, mort célibataire, à Paris, le 16 Mai 1827, à l'âge de 73 ans.

À cette époque, la position de mon arrière-grand-père était des plus modestes; aussi, ne put-il donner en dot à sa fille aînée Victoire que 8,000 fr., dont 2,000 fr. de trousseau, 1,000 fr. d'argent et 5,000 francs en un billet qu'il fit à son gendre. Il était réservé à mon grand-père de relever la fortune de la famille et de lui rendre l'aisance qu'avaient connue ses aïeux.

Dès que ses fils purent se mettre au travail, M^r Abeille père envoya l'un d'eux à Carthagène (Espagne), auprès d'une de ses tantes, Madame Lion, qui y avait une maison de commerce florissante;

L'autre, mon grand-père Jean, fut recommandé à un cousin éloigné, M^r Pierre Abeille, négociant à Saint-Domingue, qu'il appelait mon oncle.

Le jeune homme n'avait que quinze ans quand il franchit l'Atlantique et s'éloigna pour bien des années du toit paternel: il échangeait l'intimité de la famille contre l'austérité d'un intérieur étranger; mais mon grand-père avait un caractère énergique, il se mit au travail avec une ardeur que stimulait encore son amour pour son père et pour sa mère. Sa correspondance nous est restée en partie; il faut la parcourir pour se faire

une idée de l'affection profonde et tendre qu'il leur portait. Il n'est aucune de ses lettres qui n'en ait gardé l'empreinte touchante. C'était pour eux qu'il travaillait, c'était pour ces parents chéris qu'il supportait les regrets de l'absence et les fatigues d'une vie de labeur sous un ciel brûlant.

Après de longues années passées dans les bureaux de son oncle, il put enfin opérer pour son compte et fonder, à son tour, à Port-au-Prince, une maison de commerce. Dès ce moment, sa fortune s'accrut rapidement et il se hâta de satisfaire au vœu le plus cher de son cœur.

« Ne vous privez de rien, écrivait-il à son père, procurez-vous toutes les douceurs de la vie..... Je vous fais un envoi d'argent..... Ma joie la plus grande est de penser que désormais rien ne vous manquera plus. »

Le père et la mère envoyaient, en réponse à celui qu'ils appelaient encore leur cher petit Janet, l'expression de leur joyeux attendrissement.

Cependant, et malgré tant de sujets de bonheur, la santé de l'exilé se ressentait des fatigues auxquelles il se livrait pour les siens. En vain, employait-il tous les moyens connus pour résister à la chaleur accablante du climat; en vain s'astreignait-il à travailler dans un bain froid une grande partie

de la journée ⁽¹⁾. Il lui fallut, à plusieurs reprises, rentrer en France pour respirer l'air natal, qui pouvait seul lui rendre de nouvelles forces. À peine remis, il retournait à sa tâche.

M^{re} Abeille père était devenu son correspondant d'affaires.

La maison de Port-au-Prince avait pris de si merveilleux développements que, pendant la guerre de 1779 à 1783, mon grand-père versa au Trésor près d'un million de francs pour droits de douane, et que, dans la seule année 1782, il expédia à Marseille cent dix navires chargés des produits de la colonie.

C'est vers cette époque (en 1787) que notre famille abandonna La Ciotak et vint s'établir à Marseille, où mon grand-père acquit divers immeubles, qui nous sont restés, et fit construire notre maison de la rue Grignan, n^o 7, pour l'habiter avec les êtres qui lui étaient si chers.

Sa fortune et sa grande situation commerciale, en attirant sur lui tous les regards, mirent en lumière l'intelligence vraiment remarquable dont Dieu l'avait doué. Aussi, quand le commerce de

(1) Nous avons encore, au Portail-Vest, la baignoire dont il se servait et qui est creusée dans un bloc d'acajou.

notre ville dut se faire représenter, en 1789, auprès de ces États-Généraux, vers lesquels se tournaient tant d'espérances, hélas ! trop tôt déçues, mon grand-père fut élu député dans une assemblée extraordinaire de la Chambre de Commerce :

« Pour se réunir aux députés nommés par les
« autres villes maritimes de France⁽¹⁾ »

Nommé le onze septembre, il était le 25 à Paris et le lendemain à Versailles, avec M^r de Rostagny, conseiller d'État et représentant de la Chambre de Commerce, en résidence habituelle à Paris. Celui-ci annonçait son arrivée en ces termes :

« Je ne puis qu'applaudir aux choix qui ont
« été faits pour former la députation de Marseille. M^r
« Abeille est arrivé avant-hier. J'ai tâché de lui montrer
« tout l'empressement que je dois à un citoyen distin-
« gué que vous m'avez recommandé. Je l'ai mené le
« lendemain à Versailles, je l'ai présenté à M^r le maré-
« chal de Beauveau, à M^r le comte de la Luzerne, à M^r
« Necker et au comité de M^{rs} les députés des différentes
« places de commerce. Il a été reçu comme il le mérite;

(1) Parmi les noms des 50 armateurs qui y assistèrent, figurent ceux de familles qui occupent encore une haute position à Marseille, tels que les Pascal, les Anavon, les Aubin, les Rabaud, etc.

« quant à moi, je me félicite d'avoir un collègue qui
« m'a paru très intéressant sous tous les rapports. »

La lutte fut vive entre nos délégués et les députés
des Colonies. Il s'agissait de défendre notre marine et
nos établissements du Nouveau-Monde contre l'appli-
cation de théories nouvelles qui devaient bientôt en
amener la ruine :

« J'ai vu les ministres, écrivait mon grand-
« père ; M^r de la Luzerne paraît disposé à soutenir
« le commerce de toutes ses forces. Je ne pense pas
« que les députés des Colonies puissent parvenir à
« faire adopter à l'Assemblée nationale leurs pré-
« tentions extravagantes ; ces Messieurs ont déjà
« hasardé des assertions reconnues très fausses et
« cette infidélité tient les esprits en défiance contre
« eux. »

Mais, les événements marchaient, et nos dé-
légués étaient vaincus.

« Vous verrez, dans l'imprimé que nous avons
« l'honneur de vous soumettre, disait le même écrivain,
« le 18 décembre 1790, les affreuses calamités qui con-
« tinuent d'affliger la Martinique ; Dieu passe que
« cette précieuse colonie ne soit pas entièrement dé-
« truite avant que le pouvoir exécutif ait fait par-
« venir les forces décrétées par l'Assemblée Na-
« tionale. »

Nous ne pouvons donner ici que de très courts extraits de ces lettres, qui se conservent aux archives de la Chambre de Commerce. La dernière est datée du 27 janvier 1792.

Sa mission terminée, mon grand-père revint à Marseille, ramenant avec lui sa jeune femme, Victoire Bézard, qu'il avait épousée le 18 Septembre 1790.

Ma grand-mère était fille de M^r. Bézard, colon à Saint-Domingue, propriétaire en France du château de Beaveil, dont je parlerai plus au long dans la suite de cette histoire.

Pendant son séjour à Paris et à Versailles, le député de Marseille y était entré en relations avec les hommes les plus éminents de l'époque : Siméon, Portalis, de Seze, le cardinal Maurzy, l'archevêque de Paris, l'amiral Ganteaume et d'autres encore, dont les lettres, que j'ai sous les yeux, sont conçues dans les termes les plus sympathiques et les plus flatteurs.

Ses services signalés qu'il avait eu l'occasion de rendre à l'ordre de Malte lui valurent la reconnaissance et l'amitié du Grand-Maître, Emmanuel de Rohan, qui lui accorda sa décoration. En l'acceptant, le nouveau chevalier refusa la pension de 6,000 livres qu'Emmanuel de Rohan avait voulu y attacher.

Avec la droiture énergique et l'esprit de dévouement qui formaient le fond de sa nature, mon grand-père devait prendre et prit, en effet, une part active aux résistances que provoquèrent à Marseille les excès de la Révolution. Il fut de ceux qui n'hésitèrent pas à risquer dans cette guerre inégale leur fortune et leur vie. Président de la section de Saint-Ferréol, en 1793, il fut élu membre de la commission des cinq, que l'on investit de pouvoirs illimités, dans une assemblée générale où se trouvaient toutes les autorités du département des Bouches-du-Rhône, et notre ville respira quatre mois, à l'abri de ce gouvernement tutélaire, pendant que la Terreur écrasait le reste de la France. Je n'ai pas à rappeler ici comment la triste victoire de Cartaux mit fin à cette paix éphémère, et les jours d'épouvante et de sang qui suivirent celui de son entrée à Marseille. Chargé d'une mission auprès des autorités royalistes de Toulon, mon grand-père s'y rendit et, suivant ses instructions, y fit proclamer l'infortuné Louis XVIII. La prise de la ville par l'armée républicaine l'obligea d'émigrer en Toscane, où il emmena sa famille. Sa tête fut proscrite et sa fortune confisquée. D'après l'état détaillé que j'en ai retrouvé, dans ses papiers, et qui avait été dressé par les agents révolutionnaires eux-mêmes, les navires et les marchandises qu'il

possédait à Marseille représentaient à eux seuls une valeur de 560,000 francs. La République saisit, en outre, diverses sommes importantes qu'il avait hors de France, par le fait de ses relations commerciales⁽¹⁾. Quant à ses immeubles, mis sous sequestre, il les retrouva intacts à son retour. La campagne du Portail-Vert seule avait été vendue, et son frère (Louis-Barthélemy-Honoré), rentré plus tôt que lui, avait pu la lui racheter à bas prix.

Notre famille, réfugiée à Livourne d'abord, puis à Pise et à Florence, y vécut des secours que les gouvernements étrangers accordaient aux pauvres fugitifs, et de ce que la maison Abeille avait en compte-courant chez un négociant de Gênes. Mon grand-père avait auprès de lui, outre son ménage, son père et sa mère, son oncle Louis et ses sœurs Victoire et Julie. Monsieur Abeille père mourut à Livourne le 31 octobre 1794. Sa veuve ne put supporter les ennuis de l'exil. Malgré toutes les représentations qui lui furent faites, elle revint à

(1) Le total des pertes éprouvées par mon grand-père, pendant la Révolution, s'élève, d'après l'inventaire existant entre mes mains, à 1,515,000 francs. (Créances perdues, navires capturés par les anglais, marchandises confisquées, fortune de Saint-Domingue, etc., etc.)

Marseille avec ses deux filles. Ce fut pour aller se cacher loin de son ancienne demeure, au fond de la vieille ville, où les trois femmes eurent à subir d'intolérables vexations : obligation d'afficher ses nom et prénoms sur la porte; de se présenter à la Municipalité deux fois par décade, à des jours et heures fixés; de signer chaque fois sur un registre *ad hoc*, et de se munir d'un certificat de civisme pour avoir le droit d'acheter, chaque jour, chez le boulanger la modeste ration de pain.

C'était un régime comparable à celui des bagnes. En en commençant la description, dans une lettre qu'elle écrivait à son fils, mon arrière-grand-mère ne pouvait s'empêcher de faire un retour sur la tranquillité dont elle avait joui en Toscane et qu'elle avait perdue par sa faute, et elle s'écriait, avec une résignation douloureuse: « Quand on a péché, il faut faire pénitence. »

Enfin, le Ciel s'éclaircit et il fut permis aux proscrits de revoir les rivages de leur patrie.

Rayé de la liste des émigrés en 1803; mon grand-père se hâta de rentrer à Marseille avec sa femme et ses quatre enfants. Il y occupa de nouveau les fonctions d'administrateur des Hospices, qu'il avait remplies avant la Révolution. Divers travaux littéraires d'un haut mérite et, entre'autres, un *Essai sur les*

Colonies, qui avait paru en 1805, le désignèrent aux suffrages de l'Académie de Marseille, qui le reçut dans son sein le 12 avril 1807 et le choisit pour président en 1816.

Le 20 août 1825, le gouvernement de la Restauration, désireux de récompenser les services qu'il avait rendus comme négociant et colon de Saint-Domingue, comme officier des milices de l'île et, enfin, comme royaliste, à l'époque où le dévouement à la cause royale était puni de mort, le décora de la croix de Saint Louis.

Depuis sa rentrée en France, mon g^d père s'était tenu à l'écart de la vie publique. Il vieillit, entouré de l'estime et de la sympathie de tous, au milieu de cette famille qu'il avait tant aimée et qui l'entourait à son tour, des plus tendres soins. Il était dans sa 87^e année quand nous eûmes la douleur de le perdre.

L'histoire de sa vie le peint si bien tout entier, qu'en faisant ce récit je crois avoir tracé son portrait.

Son intelligence élevée, sa vive et ardente sensibilité, son amour pour sa famille, son dévouement au bien public, la fermeté de ses convictions politiques et religieuses, et jusqu'à la distinction de son esprit et de ses manières, qui lui valurent d'illustres amitiés, tout cela se retrouve dans ses actes, dans ses écrits, dans sa correspondance, dans la part

58.

2^e Feuille. Paul Emmanuel Abeille, sa femme, ses sœurs, frère, et enfants.

(pour Henri Abeille voir feuille 3 p. 71.)



1857. P. Emmanuel Abeille à 60 ans.



1855. Sidonie Abeille née Bernard du Pithon à 49 ans.



1857. Reine Marie Bernard du Pithon née Abeille à 45 ans.



1821. Louise Perrin née Abeille à 28 ans.



1821. Elzéar Perrin à 51 ans.



1863. Auguste Abeille (Comte-romain) à 67 ans.



1863. Gabiella Abeille née Randon 57 ans à 55 ans.



1864 Louis Abeille à 35 ans.



1879. Marie Abeille née Philibert à 24 ans.



1877 Eléon Abeille à 28 ans.

Paul-Emmanuel Abeille - de Ferrin.⁽¹⁾



La famille Abeille, originaire de La Ciotak, vint s'établir à Marseille quelques années avant la Révolution de 1789.

M^r Abeille père avait été député par le Commerce de notre ville, à l'Assemblée constituante. Son mandat expiré, il quitta Paris et revint habiter sa patrie adoptive jusqu'au jour où la tourmente révolutionnaire l'obligea de fuir avec les siens en Italie.

Dès que l'état du pays le permit, M^r Abeille

(1) M^r Abeille avait gardé, à la fin de sa vie, son nom commercial de Ferrin, sous lequel il était généralement connu et qui lui était resté de sa longue association avec son beau-père, M^r Elzéar Ferrin.

ramena à Marseille sa femme et ses enfants, dont plusieurs étaient nés pendant les années de son exil. De ce nombre, était son fils Paul-Emmanuel, né à Florence le 20 janvier 1797.

Le jeune Abeille fut envoyé à Paris et fit ses études auprès d'un oncle qui avait réuni autour de lui quelques-uns de ses neveux, dont il dirigeait lui-même l'éducation.

Rentré dans sa famille en 1815, il embrassa, comme beaucoup de nos compatriotes, la carrière commerciale et épousa, le 12 janvier 1826, sa cousine germaine M^{lle} Bézard du Pithon.

Ce mariage fut béni par la naissance de deux fils, qui vinrent au monde à trois ans d'intervalle, et rien n'aurait manqué au bonheur des époux si la santé de M^{me} Abeille n'était devenue, délicate d'abord, puis malade, au point d'être pour tous deux une source d'épreuves continuelles. Un troisième enfant vint au monde en 1843. Six ans après, M^{me} Abeille mourait entourée de sa famille, à laquelle elle laissait le souvenir d'une résignation qui ne s'était jamais démentie.

Dès sa première jeunesse, M^{me} Abeille avait été chrétien par le cœur et par les habitudes régulières de sa vie. Quand il quitta les affaires, en 1847, la pente naturelle de son esprit le porta tout entier

vers cette religion pour laquelle son âme était si bien faite. Peu après, le chagrin qu'il éprouva de la perte de sa mère ⁽¹⁾ acheva de l'y ramener. Aussi, la mort de sa femme le surprit-elle dans le plein accomplissement de ses devoirs religieux. Il y puisa les consolations que réclamait son malheur, le plus grand qui puisse frapper le chef d'une famille tendrement unie.

Enfin, son second fils, s'étant trouvé, comme gérant d'une société en commandite, engagé pour des sommes considérables, M^r Abeille de Perrin n'hésita pas à sacrifier une partie de sa fortune pour sauver l'honneur commercial de ce jeune homme.

Tant d'épreuves successives ne firent que perfectionner les vertus dont il avait toujours donné l'exemple. Bien que la vie de famille absorbât une partie de son temps, il prit une part active à un grand nombre de nos Œuvres. Président du Conseil de Fabrique de sa paroisse (la S^{te} Trinité), membre de l'association du Saint-Viatique, chef de division de la Propagation de la Foi, il édifiait ses collègues par son dévouement et sa piété. Membre zélé de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, il se faisait une obligation de conscience d'assister régulièrement

(1) M^r Abeille avait perdu, en 1842, son père, pour lequel il avait toujours été le meilleur des fils.

quæ séances hebdomadaires de sa Conférence et de visiter exactement ses familles, dont il s'occupait avec la plus touchante sollicitude. Il fit partie, vingt ans, du Cercle Religieux, et l'Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie ne le vit presque jamais manquer aux Communions générales de ses premiers dimanches du mois, même dans cette saison de l'année où la chaleur et l'habitation de la campagne ne font que trop de vides dans nos réunions, en tout autre temps si nombreuses et si édifiantes.

Malis, parmi ces Œuvres, celle de l'Asile Catholique, qui reçoit 500 de nos petits enfants pauvres, devait parler, plus que toutes les autres, au cœur du bon père de famille. Il fut un de ses fondateurs, et son nom, inscrit sur la table de marbre consacrée aux bienfaiteurs de l'Œuvre, montre qu'à ses derniers moments il ne l'avait pas oubliée.

Cette charité si ardente avait pour mobile une vive piété : la fréquentation des Sacraments, l'assiduité aux offices de sa paroisse, la prière en commun qu'il faisait chaque soir dans la famille, le jeûne du vendredi en l'honneur des cinq plaies de Notre Seigneur, telles étaient les pratiques qui lui étaient les plus familières.

L'homme, en M^r Abeille, était digne du Chrétien. Il avait le goût des choses de l'esprit; au-

cune question d'art ou de science ne le trouvait indifférent. Il fut longtemps de la Société de Statistique de Marseille, où il produisit plusieurs Études remarquables dans divers genres. Mais la science de son choix, celle qu'il cultiva pour ainsi dire toute sa vie, ce fut l'horticulture. Fondateur et premier Président de la Société d'horticulture à Marseille, il en resta président honoraire jusqu'à la fin de sa vie et lui consacra une partie de son temps.

La culture des fleurs, travail manuel et intellectuel à la fois, convenait à sa nature essentiellement active. Il y trouvait l'entretien de sa santé et de ses forces physiques ; en même temps, son esprit ingénieux et sagace en faisait un champ inépuisable d'observations. Procédés de culture, fécondations artificielles, études microscopiques sur les pollens, il abordait tout-à-tout, avec un égal succès, toutes les phases si diverses de sa science de prédilection. Le résultat de ses recherches paraissait ensuite dans la *Revue horticole* sous forme d'articles, écrits avec autant de facilité que d'élégance. Ses bornes étroites de cette Notice ne nous permettent pas de nous étendre sur ce sujet. Les deux discours qui furent prononcés, l'un par le Président de la Société d'horticulture, sur la tombe de M. Abeille de Perrin, l'autre, au sein de la Société, par son Secrétaire, contiennent l'énumération de ces travaux, qui étonnent moins encore par

leur nombre que par leur extrême variété.

Mais, quelque remarquable que fût M^o Abeille par son intelligence, il l'était plus encore par la trempe ferme et solide de son caractère et par la bonté de son cœur. Bienveillant et affectueux pour les autres, on le voyait toujours ému des malheurs ou des souffrances d'autrui ; sévère et dur pour lui-même, on ne l'entendit jamais se plaindre. Il fuyait le luxe, le confort, l'oisiveté et les considérait comme ses ennemis les plus dangereux :

« Le confortable nous tue, disait-il ; c'est lui qui débilite les santés et énerve les caractères. Grâce à lui, nous sommes une génération de malades!... »

« Le luxe ruine les fortunes et dessèche les cœurs ; avec le luxe, l'aumône est impossible : on n'est riche que de ses privations... »

« L'homme a été condamné au travail, il ne s'y soustrait que pour tomber dans la misère ou dans un incurable ennui. »

La plus grande simplicité régnait dans sa chambre et dans tout ce qui était à son usage personnel. Il ne donnait rien au luxe et au caprice. Il évitait de se faire servir et faisait autant que possible tout par lui-même. Lui témoignait-on le désir d'avoir un livre, un journal ou tout autre objet dont il savait la place, il n'hésitait pas à se lever, même au milieu

de son repas, et allait immédiatement le chercher.

Ses enfants le respectaient et l'aimaient en même temps. Cet esprit élevé, cet ami des études sérieuses, savait se faire petit pour eux : il les amusait, les intéressait, les captivait, mêlant l'instruction aux jeux avec tant de gaieté naturelle, avec une grâce si attrayante, que ses enfants d'abord, puis ses petits-enfants, qui d'ailleurs lui obéissaient au moindre signe, ne pouvaient se résoudre à le quitter et regardaient comme leur meilleure récréation le temps qu'il passait avec eux.

La dernière maladie de M^{re} Abeille sembla mettre le sceau à ses vertus : il la supporta en vrai chrétien ; pendant toute sa durée, lui si actif, si vif même, ne laissa pas échapper le moindre signe d'impatience ; toujours bon, égal, serein, affable, il n'eut que des paroles d'affection pour ceux qui l'entouraient, que des actions de grâce pour Dieu.

Le 18 décembre 1868, il reçut les derniers Sacraments. La veille de ce grand jour, il avait fait dresser dans sa chambre un petit autel dont le fond était couvert par deux tableaux de première communion, le sien et celui de sa femme. Bien qu'abattu déjà par le mal, lui-même avait dirigé tous ces préparatifs, puis il avait congédié sa famille en lui disant avec un sourire de joie : « à demain !... quelle bonne nuit je vais passer ! »

Le lendemain matin, l'Extrême-Onction et le Saint-Viatique lui furent apportés par M^r le Curé de la Sainte-Trinité, accompagné de ses fabriciens et du clergé de la paroisse. La famille du malade entourait son lit. Au moment où la sainte Communion allait lui être donnée, quel fut l'étonnement de tous quand on l'entendit prononcer d'une voix claire et ferme un acte d'amour et de foi qui contenait tout ce que peut dire, en un tel moment un bon chrétien et un bon père!

Nous transcrivons ici ses paroles, telles qu'elles sont restées dans la mémoire de ses enfants. C'était le testament de son cœur:

« Ô mon Seigneur, ô mon Dieu! je vous ai accom-
 « pagné bien souvent auprès de mes ^{pères} malades, et
 « maintenant c'est mon tour!... Je ne puis aller à vous,
 « et c'est vous qui voulez bien venir à moi! Bonté im-
 « mense, incompréhensible! je vous remercie et je vous
 « adore! Je voudrais trouver en moi des dispositions moins
 « indignes de vous. Quand je regarde dans mon cœur, je
 « n'y vois que froideur et misères; mais vous le remplirez
 « de vos bénédictions les plus abondantes.... Je vous les de-
 « mande aussi pour ma famille qui m'est si chère et qui
 « m'a rendu si heureux; j'y joins mes bénédictions, quel-
 « que faibles qu'elles soient: je bénis mes enfants et mes
 « petits-enfants, et, en particulier, mon fils Louis, qui

« est absent.

« Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir en-
« touré de tant de soins et d'affections ; récompensez-en
« chacun de mes parents, de mes amis, de mes serviteurs,
« je reconnais que si j'ai fait quelque chose de bien ; je le
« dois aux bons exemples que j'en ai reçus.

« Je demande pardon à ceux que j'ai pu affliger
« ou scandaliser, comme, de mon côté, je pardonne à ceux
« qui pourraient m'avoir causé quelque peine ; mais je
« n'ai pas connaissance d'avoir un seul ennemi, et il n'y
« a jamais eu d'inimitié dans mon cœur.

« Je remercie M^r le Curé, qui a bien voulu m'ap-
« parler lui-même les derniers Sacraments ; je remercie
« le clergé de la paroisse qui a toujours été si bienveillant
« pour moi, les Messieurs du saint Viatique et mes collègues
« les fabriciens, avec lesquels mes rapports ont toujours été
« si agréables et si faciles !

« Et maintenant, Seigneur Jésus, venez à moi ! Je suis
« pauvre, indigent... Versez dans mon cœur toutes les riches-
« ses du vôtre, afin que je sois moins indigne de vous rece-
« voir. Je m'abandonne à votre providence paternelle, pour
« que votre sainte volonté se passe en moi : *In manus tuas,*
« *Domine, commendo spiritum meum !* »

Pendant les huit jours qui suivirent cette tou-
chante cérémonie, M^r Abeille s'affaiblit de plus en

plus. La nuit de Noël, à 4 heures du matin, à l'heure où les anges chantaient encore : « Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté », l'homme de bonne volonté, le chrétien fidèle rendait son âme à ce Dieu qui devait être, jusqu'au moment suprême, sa consolation et son espérance. Sa dernière parole avait été un élan d'amour : « Que la Religion est belle ! » avait-il dit.

Ainsi meurent les saints !



3^e. Feuille. Henri Abeille, sa femme et ses enfants.



Henri Abeille à 46 ans.



Claire Abeille

1872.

née Decombaux (à 45 ans.)



Benjamin Poucel à 30 ans.

1872.



Marguerite Poucel née Abeille (à 23 ans.)



1876 Gabriel Abeille à 24 ans.



Amélie de Crozet à 26 ans.

1876.



Thérèse de Crozet née Abeille (à 23 ans.)



Charles Abeille à 24 ans.



1878.

Gabrielle Abeille née Touchard (à 23 ans.)



1877. Auguste Abeille à 19 ans.



1878. Emmanuel Abeille à 21 ans.



1879. Pierre Abeille à 18 ans.



1867. Victor Abeille à 2 ans.



1879. Henri Abeille à 12 ans.

Je suis né le 3 novembre 1826.

x le 4

J'ai été baptisé à l'église de la Sainte-Trinité : mon parrain était mon grand-père du Pithon et ma marraine ma grand-mère Abeille.

À l'âge de dix ans, mes parents me placèrent comme externe chez un instituteur de toute confiance, choisi par quelques familles amies. Il ne devait avoir que six élèves à la fois et, en cas de départ de l'un d'eux, les parents des cinq enfants restants s'entendaient pour le remplacer. Mon cousin germain, Eugène de Combaud, vint me rejoindre deux ans après. Nous continuâmes et finîmes ainsi nos études ensemble, sous la direction de M. Bauce, dont le zèle affectueux et intelligent m'a laissé le plus reconnaissant souvenir.

Les événements les plus marquants qui se soient

produits dans la famille, à cette époque, ont été :

1^o Le mariage de mon oncle Auguste avec Mademoiselle Marie-Gabrielle Randon-Saint-Amand (9 mars 1837, église du Rouet);

2^o La naissance de mon frère Elzéar, dont je parlerai plus bas, et celle des deux filles de mon oncle:

Ébérèse-Victoire-Marie (18 juillet 1842);

Et Adélaïde-Victoire-Joséphine (Adine) (25 septembre 1844).

Après mon examen de baccalauréat, où j'obtins la mention *Bien*, j'allai faire mon droit à Aix.

Eugène et moi, habitions le même appartement. Je revenais, tous les samedis soirs, passer mon dimanche à Marseille. Mon oncle et, plus souvent, ma tante de Combaud nous y faisaient, avec ma cousine Alix, des visites que nous leur rendions aux vacances.

C'est pendant un de ces séjours à Marseille, vers Pâques de l'année 1846, que je demandai la main de ma chère Alix. Nous nous aimions. Elle me fut accordée et le mariage fixé à la fin de mon droit ⁽¹⁾.

(1) Alix était belle, grande et brune, avec des yeux magnifiques. L'intelligence et la bonté respiraient dans ses traits, à travers lesquels on voyait son âme. Il était impossible de vivre avec elle sans deviner, dans les qualités de la jeune fille, les trésors de dévouement et d'énergie que la femme devait prodiguer plus tard à son époux et à ses enfants.

5 octobre 1847.

Mariage
entre
Jean-Victor-Henri
Abeille,
né le 3 novembre 1826,
et
Gabrielle-Alix
de Chiusseu-Combaud,
née le 8 Janvier 1823.

Mes trois années expirées, j'épousai enfin celle qui devait être, pendant plus de vingt-huit ans, ma fidèle et bien-aimée compagne. Peu de vies ont été aussi laborieuses et aussi bien remplies que la sienne. Je pressentais déjà, j'éprouvai depuis par l'expérience à travers de nombreuses épreuves, le charme inexprimable de cet amour conjugal, de cet amour chrétien qui parfume les moindres détails de la vie de ménage, dissipe tous les ennuis et adoucit toutes les douleurs. Si grandes que fussent mes espérances, je puis dire qu'il les a dépassées.

Eglise St
N. Dam du Rouet.
(Basilien Mart.)

Quelles actions de grâce, vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour me l'avoir fait connaître? Hélas! en reconnaissance de cet immense bienfait, je vous offre aujourd'hui les larmes que je répands devant vous depuis que vous me l'avez ôté, et l'entière union de mon pauvre cœur à votre volonté bénie. x

A cette époque, mon père, ma mère, ma grand-mère Abeille et moi habitions ensemble notre maison, rue Peignan, n° 7.

Mes frères.

Mon frère Louis-Joseph-Auguste (né le 21 novembre 1829) avait trois ans de moins que moi ;

Mon frère Elzéar-Emmanuel-Auguste (né le 3 janvier 1843) n'était venu au monde que 16 ans 1/2 après ma naissance.

Mon grand-père du Lithon demeurait avec ma

x Le mariage ne se fit pas à Lorgues, à cause de ma grand-mère trop âgée pour s'y rendre. Il fut béni dans l'église du Rouet par M. le Chanoine Léautier, ancien curé de la paroisse, à 10 h. du matin. Nous avions été la veille à la mairie, sans appareil, en costumes de ville. Le repas de noces eut lieu au Petit Rest. Le lendemain, nous partîmes seuls, Alix & moi pour une tournée de huit jours à Arles, Arignon, Sus, Nîmes & Montpellier.

tante ⁽¹⁾, rue Saint-Ferréol, n° 75;

Mon oncle et ma tante Perrin, même rue, n° 56;

Mon oncle et ma tante Auguste, même rue encore, n° 69, avec leurs deux petites filles, dont l'aînée avait six mois de plus qu'Elzéar.

La famille d'Alix se composait de mon beau-père, de ma belle-mère et de mon beau-frère Eugène, qui vivaient ensemble à la Martinette, près Sorgues (Var).

Avant mon mariage, ma grande joie était d'aller, aux vacances, chez nos bons parents de Combaud. Plus tard, je fus heureux de leur conduire ma femme et mes enfants.

Nos étés se passaient au Portail-Vert.

Quant à notre campagne de la Candolle, nous l'avons habitée quelques mois çà et là pendant nos trois premières années de mariage, puis il s'est écoulé douze ans environ sans que nous y ayons demeuré; enfin, nous avons pris l'habitude d'y faire, chaque année, un séjour dont la durée a varié entre deux et six mois.

11 Janvier 1848.

Le 11 janvier 1848, nous perdîmes ma bonne grand-mère et marraine. Ce fut un grand chagrin pour la famille, qui l'aimait comme on aime une mère et

Mort de ma grand-mère,
Victoire-Elisabeth
Bérard, veuve Abeille.

(1) Mon grand-père avait épousé en secondes noces ma tante Clémentine, sœur de mon père, comme je le dirai plus loin.

qui la vénérât comme une sainte.

Ma grand'mère Abeille, née à Saint-Domingue, avait été envoyée, dès l'âge de six ans, avec une de ses sœurs⁽¹⁾, à Tours, où son éducation se fit chez une dame créole, qui réunissait autour d'elle quelques-unes de ses petites compatriotes.

Elle épousa mon grand-père à 24 ans. Ma grand'mère était alors admirablement belle. Sept enfants naquirent de cette union : Lazare, François et Jeanne, morts en bas âge ; ma tante du Pithon (^{Catherine} Victoire-Clémentine), née à Marseille le 23 août 1792 ; ma tante Perrin (Louise-Félicité), née le 19 octobre 1793, au moment du bombardement de Toulon ; mon père et mon oncle Auguste, nés pendant l'émigration, l'un à Florence, le 21 janvier 1797, l'autre à Pise, le 22 Juillet 1799.

Ce simple énoncé dit assez à quelles épreuves fut soumise ma grand'mère pendant cette période si tourmentée de sa vie, sur laquelle j'ai donné quelques détails dans la biographie de mon grand-père. Néanmoins, grâce à son courage, que soutenait une piété solide, les enfants qu'elle avait portés, mis au monde et

(1) Qui devint Madame de Saffitte. Ces enfants étaient délicates et les médecins avaient déclaré que l'air de la France leur était nécessaire. Elles eurent plus tard de fortes santé.

élevés, dans les circonstances les plus difficiles et les plus cruelles, résistèrent à tout et fournirent une longue carrière.

Ma grand'mère joignait, à une douceur parfaite, une grande fermeté d'âme. Bonne épouse, bonne mère, aïeule respectée et adorée de ses petits enfants, elle s'éteignit doucement dans nos bras à l'âge de 82 ans, après une existence troublée, au début, par des catastrophes inouïes et terminée par une belle et tranquille vieillesse.

4 Septembre 1848.

Naissance
de ma fille,
Victoire-Marguerite.
(Sainte-Trinité.)

Le 4 septembre de la même année naquit ma fille Marguerite. Elle fut pour parrain mon grand père du Pilon et pour marraine ma belle-mère de Combaud. La robuste santé d'Orléans s'était à peine ressentie des fatigues de la grossesse. La couche fut bonne et l'allaitement commença à nourrir; mais la persistance qu'elle mit à garder son enfant la nuit finit par épuiser son lait, ce qui lui causa un dépôt au sein. Au mois d'août il fallut donner une nourrice à Marguerite qui la garda jusqu'au printemps. (Écriture de Marguerite.)

J'étais entrée, comme avocat stagiaire, chez Monsieur Albrand, avoué, ami de la famille; je le quittai plus tard pour suivre mon ami Kornbostel dans sa nouvelle étude.

Malgré la délicatesse de ma santé, qui s'était alléree pendant mon cours de droit et qui ne s'est jamais rétablie, je commençai à plaider et y trouvai un certain attrait. Dans mes moments de liberté, je prenais part aux Œuvres des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, dont je faisais partie depuis l'âge de 18 ans et auxquelles je suis toujours resté fidèle.

6 Avril 1850.

Naissance
de mon fils,
Victor-Marie-Charles.

Le 6 avril 1850, naissance de mon fils Victor-Marie-Charles, qui fut tenu sur les fonts baptismaux par mon beau-père et ma tante du Pithon.

Alix put, cette fois, le nourrir jusqu'à l'époque du sevrage, c'est-à-dire environ douze mois.

Au printemps de cette année, nous fîmes, avec mon bon père, un petit voyage de quinze jours à Florence.

En juin, juillet, août et septembre, voyage de Marseille à Paris - Londres - la Belgique - le Rhin - la Suisse, par ma tante du Pithon, Alix et moi. Séjour de six semaines à Paris avec ma tante, qui nous laisse partir seuls pour Londres avec le ménage Aubin. Séjour de huit jours à Londres. - Nous rejoignons ma tante à Calais et remontons ensemble jusqu'à Anvers; - de là à Aix-la-Chapelle et Cologne, où nous prenons le Rhin jusqu'à Coblenz. Séjour de trois semaines aux eaux de Wiesbaden, après quoi nous reprenons le Rhin jusqu'à Strasbourg, en nous arrêtant dans toutes les villes du littoral. -

Entrée en Suisse par le Nord et descente jusqu'à Vevey, d'où les paquebots nous mènent à Genève. - Retour par Lyon.

31 Décembre 1850. Le 31 décembre 1850, mort de mon grand-père du Pithon, digne de tous nos respects et de toute de mon grand-père notre tendresse.
 Jean-Louis
 Bérard du Pithon.

Je suspens ici mon récit pour noter les renseignements que j'ai pu recueillir au sujet de la famille Bérard, qui a donné à la nôtre,

- 1^o Ma grand'mère paternelle,
- 2^o Ma mère ;
- 3^o La mère de ma chère Alice ;

C'est-à-dire les trois-quarts du sang qui coule dans les veines de mes enfants.



82.

Famille Bérard.





1832. Jean-Louis Bérard du Pithon 60 ans.



Jeanne Bérard du Pithon née Elense.



1841. Louise Goullon née Bérard du Pithon 43 ans.

M^r Bérard du Lithon ⁽¹⁾
et
la famille Bérard.



Mon grand-père Bérard du Lithon descendait d'une famille noble ⁽²⁾, dont deux branches sur trois s'établirent à Saint-Domingue, où elles occupèrent bientôt de grandes situations. Le chef de la branche restée en France était attaché d'ambassade à Constantinople ⁽³⁾. Son fils, Jean-François Bérard, élevé au Collège des Oratoriens de Marseille,

⁽¹⁾ *Suivant un usage généralement répandu dans les Colonies, l'aîné de la famille Bérard avait conservé seul le nom de son père; les cadets y joignaient des noms de terres pour les distinguer les uns des autres. Les noms de baptême n'étaient portés que par les nègres.*

⁽²⁾ *Un de ses ancêtres, gouverneur de Saint-Domingue, avait été anobli par Louis XIV.*

⁽³⁾ *D'autres disent Consul dans une ville maritime du Levant. J'en ai pu rien savoir d'absolument certain à cet égard.*

M.^r Bézard du Piton et la famille Bézard.

embrassa de bonne heure la carrière des armes et fut envoyé, comme officier, à Saint-Domingue, avec le régiment dont il faisait partie. En arrivant dans l'île, son premier soin fut de rendre visite aux parents de son père, qui l'accueillirent à bras ouverts. C'est ainsi qu'il fut reçu dans la famille de M.^r Magnan de la Mahottière, son oncle germain ; celui-ci possédait une immense fortune ; sa fille, Marguerite-Victoire, était d'une remarquable beauté. Le jeune officier s'en éprit, obtint son consentement et demanda sa main à son père.

M.^r de Magnan consentit volontiers au mariage, mais il y mit une condition, c'est que son futur gendre acquerrait d'abord un grade plus élevé, qu'il lui désigna.

Le jeune homme partit plein d'espérance et de joie. Les détails me manquent sur les actions qu'il dut accomplir pour obtenir la récompense désirée ; tout ce que nous savons, c'est qu'il lui fallut sept ans pour atteindre son but et qu'au bout de ce temps il revint à St^e Domingue épouser sa belle cousine.

Monsieur et Madame Bézard vécurent dans la plus tendre union.

M.^r Bérard du Pitton et la famille Bérard.

Ils eurent dix-sept enfants et leur fortune était si considérable, qu'en une année le produit seul de leurs plantations situées dans le quartier de l'Artibonite, s'était élevé à plus de 300,000 livres.

Ses témoignages de l'estime publique ne tardèrent pas à entourer le jeune ménage et en particulier celui qui en était le chef.

M.^r Bérard fut nommé capitaine des milices de l'île; il s'acquitta de ses fonctions d'une manière si remarquable que le gouvernement central le décora de la croix de Saint-Louis, l'honneur très apprécié à cette époque, parce qu'elle était réservée aux services absolument exceptionnels.

Mais, tant de bonheur domestique et une si éclatante prospérité n'avaient pu effacer dans le cœur de M.^r Bérard les souvenirs de la mère-patrie. Il souhaitait ardemment de la revoir. En 1782, il put enfin réaliser ce désir et revint se fixer en France avec sa femme et ses enfants.

Dès leur arrivée, M.^r et M.^{me} Bérard achetèrent, à sept lieues de Paris, le château de Braveil, dont ils firent leur habitation. La vie qu'ils y menèrent, entourés des neuf beaux enfants qui leur restaient et

M^r. Bézard du Lithon et la famille Bézard.

d'un nombreux domestique, fut celle des riches créoles de l'époque, très large et très hospitalière. Néanmoins, et contrairement aux habitudes des colons, M^r et M^{me} Bézard n'avaient jamais contracté de dettes et administraient sagement leur fortune. Sept belles fermes entouraient le château, l'abondance y régnait.

Une famille amie ne tarda pas à leur y rendre visite : M^{me} Estur et ses enfants quittaient, à leur tour, Saint-Domingue pour la France et acquéraient, près de Montreuil, le château de Courbeton.

M^{me} Chenet, fille de M^{me} Estur, avait elle-même deux filles : Flore, morte à 7 ans, et Marie-Joséphine (Jenny), qui, un peu plus jeune que mon grand-père, devait un jour devenir sa femme. En effet, les relations amicales qui existaient entre les deux familles furent bientôt intimes entre les deux jeunes gens : ils s'aimèrent et s'unirent après quelques années d'attente, au sortir de l'épouvantable crise sociale et politique qui avait englouti les fortunes de leurs parents et menacé leurs vies. (1795).

Courbeton détruit en 1793, M^{me} Chenet vint s'établir à Chiais, près Choisy-le-Roy, presque en face de Oraveil.

M.^r Bézard du Pithon et la famille Bézard.

M.^r Bézard avait été arrêté et conduit en prison, mais l'amour que lui portaient les habitants du pays le sauva d'une mort presque certaine : ils allèrent le réclamer et le ramenèrent dans son château, où les autorités révolutionnaires durent se contenter de le faire garder à vue. Il y mourut le 6 juillet 1795. Sa femme l'avait précédé de 2 ans (26 août 1793).

Malheureusement, l'achat n'était payé qu'à moitié ; le vendeur avait exigé que la moitié du prix restât entre les mains de M.^r Bézard, qui devait lui en servir l'intérêt, et quand les enfants de ce dernier furent obligés de se libérer en entier, ils ne trouvèrent dans la vente du château que la somme qui leur était rigoureusement nécessaire. Ainsi fut anéantie la fortune que les Bézard avaient apportée en France.

La révolte des noirs les priva, peu après, de leurs grandes propriétés de Saint-Domingue.

Deux des jeunes gens, M.^{rs} Bézard de Lester et Bézard de la Mahotière, partirent pour l'île avec Messieurs Chenet et Estur. Les trois premiers furent assassinés par les nègres et le quatrième se fit sauter devant le Port-au-Prince avec le vaisseau qu'il commandait, pour ne pas tomber entre leurs mains.

M.^r Bézard du Lithon et la famille Bézard.

Ruinés en France et en Amérique dans les deux branches de leur famille, M.^r et M^{me} Bézard du Lithon ne pouvaient plus compter que sur eux-mêmes ; mais, mon grand-père avait reçu l'instruction la plus solide et la plus variée ; ma grand'mère, instruite aussi, était, au point de vue des arts, parfaitement douée : elle dessinait, peignait bien et possédait un très beau talent de piano. Appuyés sur leur confiance en Dieu, à qui, malgré la corruption des temps, mon grand-père était toujours resté fidèle ; aidés par l'intelligente énergie de M^{me} Chenet, leur mère et belle-mère, les jeunes époux se mirent résolument à l'œuvre. Ils fondèrent, à Ghiais, un pensionnat qui prospéra bientôt et dura près de 30 ans, montrant ainsi ce que peuvent le courage chrétien et la persévérance dans le travail chez ceux-là même à qui l'usage d'une grande fortune avait donné l'habitude d'une vie abondante et facile.

Mon grand-père et ma grand'mère eurent trois filles :

1^{re} Marguerite-Louise-Laurence (Melina), née en septembre 1797. Elle épousa, en septembre 1820, M.^r Henri-Pierre Foullon, qui mourut, à 77 ans, le 27 mai 1861. Ma tante avait perdu, presque à sa naissance, son seul enfant (Henri Foullon) ;

2^{de} Victoire-Joséphine (Jenny), née le 13 octobre 1801

M^{lle} Bézard du Pithon et la famille Bézard.

(ma belle-mère);

3^e Gabrielle-Sidonie (ma mère); née le 10 Juin 1805.

Le pensionnat, transporté à Paris, rue Poissonnière, n^o 103, dans un vaste local que M^{lle} Chenet et le ménage du Pithon achetèrent du produit de leurs travaux, était devenu l'un des plus beaux établissements de la capitale. Et la rentrée des Bourbons, la famille de nos Rois l'avait pris sous sa protection particulière, et c'est là que nos mères ont reçu, sous les yeux et par les soins de leurs parents, une éducation que bien peu d'entre nous peuvent faire donner à leurs filles.

Les fatigues auxquelles s'était livrée ma grand-mère, dont la santé avait toujours été délicate, abrégèrent sa vie. Elle mourut peu d'années après la naissance de ma mère.

Quand il eut marié ses enfants et cédé sa maison d'éducation, mon grand-père vint habiter la Provence, où sa sœur et deux de ses filles (Sidonie et Jenny) étaient déjà établies. Le 21 novembre 1827, il se fixait définitivement dans la famille de ma grand-mère Abeille, en épousant sa fille aînée, ma tante Clémentine. Depuis lors, il vécut à Marseille au milieu de nous.

M^r Bézard du Lithon et la famille Bézard.

Mon grand-père du Lithon avait un esprit aimable et cultivé. Ses études embrassaient diverses sciences, telles que la géographie, l'astronomie, la physique, mais songait le portait surtout vers la littérature. Dans sa jeunesse, il faisait des vers élégants et faciles. Sa lecture des grands classiques du XVII^e siècle et de quelques auteurs du XVIII^e, avait conservé pour lui de grands attraits.

Son caractère était doux, affectueux, caressant avec les siens. Il gardait vis-à-vis des dames cette politesse galante particulière aux hommes bien élevés de son époque. Sa piété vive, tendre, éclairée, ne s'était jamais démentie. Dieu, pour lui, n'était pas, comme pour tant d'autres, une abstraction ou une formule banale : c'était un conseiller, un ami, un père, toujours présent, aimé, vénéré, avec lequel il s'entretenait pour chercher en lui l'amour, la lumière et la force. On pouvait dire, en un mot, de mon grand-père du Lithon, dans toute la vérité du terme, que c'était un excellent et digne chrétien.



1851.

Le coup d'État du 2 décembre nous surprit à
Lorques, où nous avions prolongé nos vacances. Alice
était enceinte et devait accoucher à la fin de l'année. Je
la ramenai précipitamment à Marseille, à travers le Var
soulevé. Deux jours après, les insurgés entraient à
Lorques et y enlevaient un certain nombre d'otages, au
nombre desquels était mon beau-père. Ce furent des jours
d'anxiété terrible. Il me fallut cacher à ma pauvre femme
et nos craintes, à chaque instant plus vives, et les évé-
nements qui les faisaient naître. Enfin, au bout de trois jours,
les otages furent délivrés par une poignée de soldats, au
moment où leurs ravisseurs s'apprêtaient à les fusiller.

31 décembre 1851.

—
Naissance
de mon fils
Emmanuel-Marie-
Gabriel.
—

Peu après, Alice accoucha heureusement
d'un garçon qui fut baptisé sous les
noms d'Emmanuel Marie Gabriel : mon
père et ma mère furent parrain et
marraine.

Je dois ici noter une particularité qui
marqua son inscription sur les registres
de l'état civil. L'enfant étant né le

31 X^{bre}, plusieurs personnes me conseil-
laient de le déclarer né le 1^{er} Jan-
vier, pour cette raison qu'une différence
d'un jour, lui ferait gagner une année
dans le cas où il voudrait plus tard
aborder une école spéciale. Mon père
ne fut pas de cet avis.

« Tu vas lui faire commencer la vie
par un faux, me dit-il, et cela, dans
une prévision qui ne se réalisera peut
être jamais. Que sais-tu s'il ne lui
sera pas avantageux, au contraire, d'avoir
légalement son âge véritable ? laisse
agir la Providence, et ne vas pas
prendre, par un mensonge, une res-
ponsabilité dont tu ne peux même
pas apprécier la portée. »

C'était exactement mon opinion. L'en-
fant fut déclaré du 31 X^{bre} et vingt
ans plus tard, l'événement nous don-
nait raison. Alex n'a pu le nourrir
que deux mois.

(Écriture de Gabriel.)

7 mars 1852.

Le 7 mars 1852, mort de mon bon oncle, Elzéar Perrin,

Mort de mon oncle âgé de 82 ans.

Elzéar-Joseph
Perrin.

Mon oncle Elzéar Perrin, né en 1770* dans la petite ville
d'Asp (Comtat Venaissin), appartenait à une honorable fa-
mille bourgeoise de cette ville, où elle avait ses propriétés

x (le 3 mai.)

et sa maison patrimoniale. Il vint de bonne heure à Marseille, avec un de ses frères, pour s'y livrer au commerce et à l'industrie. Le 7 juillet 1816, il s'était marié avec ma tante Louise, sœur aînée de mon père. Quand son frère quitta les affaires, mon oncle le remplaça par mon père, avec qui il termina sa carrière commerciale.

Mon oncle était laborieux et intelligent; cousin des Blaze (Castil-Blaze, Henri Blaze, etc.), il avait de l'esprit naturel, de cet esprit primesautier et de bon aloi, qui est particulier à notre Provence et ne s'apprend pas dans les livres. Beaucoup plus âgé que ma tante, qu'il avait épousée dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, il avait à la fois pour elle la tendresse d'un époux et l'indulgence d'un père. Cette affection si profonde lui était largement rendue, et je ne crois pas que l'on peut voir un ménage plus uni. Sa famille de sa femme était devenue la sienne. Excellent mari, excellent parent, il nous aimait comme si nous eussions été issus de son sang, et s'était fait aimer chèrement de nous tous.

Mon oncle laissa, par testament, toute sa fortune à ma tante.

28 octobre 1852. Le 28 octobre suivant, mort de notre fils Charles, âgé de deux ans et demi. Ce pauvre enfant fut pris, à la Candolle, d'une indisposition qui dégénéra en angine croupale. Nous le ramenâmes, déjà malade, à Marseille, où nous

Mort
de mon fils
Victor-Marie-Charles

eûmes la douleur de le perdre. C'est le premier ange que Dieu nous ait pris !

Alix était enceinte de Thérèse.

4 février 1853.

Naissance
de ma fille

Louise-Marie-Thérèse.

Le 4 février naissance de ma fille Thérèse. Sa mère accablée par la douleur ne put pas même essayer de la nourrir; elle eut pour parrain mon beau-père Eugène et pour marraine ma tante Gabrielle. (Écriture de Thérèse.)

26 juillet 1853.

Mort
de ma mère,
Sidonie-Gabrielle
Bézarat du Pitton.

Le 26 juillet de la même année, nous perdîmes ma bonne mère chérie, âgée de 48 ans. Ses souffrances avaient été s'aggravant d'année en année. Dieu jugea que la mesure était comble et que le jour de la récompense était venu pour elle.

Ma mère, naturellement vive, gracieuse, enjouée, avait été très jolie dans sa jeunesse et malgré la petite vérole qui l'atteignit à 19 ans, elle était demeurée charmante. De taille moyenne et parfaitement proportionnée, elle avait l'ovale du visage un peu allongé, des traits réguliers et fins, et des yeux noirs tantôt caressants, tantôt espiègles et rieurs. Sa chevelure, longue et abondante, resta noire jusqu'à la fin de sa vie. Ma mère causait et écrivait bien; elle était excellente musicienne et dessinait très agréablement.

Sa santé, quoique toujours plus mauvaise, lui permettait le plus souvent de se lever et même de marcher

un peu, mais elle avait, chaque mois et parfois même à des intervalles plus rapprochés, des crises terribles, précédées et suivies par de longues journées de souffrances. Enfin, le moment vint où elle ne quitta plus sa chaise longue que pour son lit. Malgré tout, et dès qu'elle se sentait un peu mieux, ma mère reprenait sa gaieté d'enfant et nous forçait à rire avec elle. Elle était affectueuse et bonne pour tous les siens, mais comment dire l'amour qu'elle témoignait à son mari et à ses fils? Comme elle nous couvrait de baisers en nous donnant les noms les plus doux et les plus tendres! Pauvre mère! C'est par elle que j'ai appris à aimer et je l'ai aimée de toutes les forces de mon cœur; c'est aussi avec elle, auprès de son lit de douleur, que j'ai appris à souffrir dès ma première jeunesse; que de larmes j'ai versées en sortant de cette chambre où nous avions entendu ses cris sans pouvoir la soulager! Que de fois j'ai demandé ardemment à Dieu de lui rendre la santé et de prendre ma vie en échange! Hélas! vingt-six ans se sont écoulés depuis; il me semble que c'était hier, et je ne reviens jamais à ces chers souvenirs sans éprouver une émotion que le temps n'a point affaiblie.

6 avril 1854.

Naissance
de mon fils
Louis-Marie-Charles
(Sainte-Trinité.)

Le 6 avril 1854, naissance de Charles.
Il était venu au monde le même jour
que notre premier fils, nous lui donnâmes
le même nom, pensant qu'il ne pouvait

avoir un meilleur protecteur que son
petit frère. Notre second Charles eut pour
parrain mon frère Louis, et pour marraine
ma tante Perrin. Aliz fut assez heureux
pour le nourrir 15 mois.

(Écriture de Charles.)

Au mois d'août, pendant que j'étais aux eaux de
Vichy, le choléra éclata à Marseille; mon père fit partir
pour Apt Aliz et nos enfants. A cette époque, on se-
yait Chèrese, à qui sa nourrice donnait depuis quelque
temps du mauvais lait. La pauvre petite fit une terrible
maladie qui dura jusqu'à la fin de l'automne. M. Seynard,
médecin homœopathe d'Apt, la soigna admirablement à la
Coutelinde, où j'avais rejoint mon ménage et le reste de
ma famille.

L'été suivant, Chèrese fut reprise de son irritation
d'entrailles, mais nous la mîmes sous la protection
de la bienheureuse Germaine Cousin (canonisée depuis),
et notre enfant fut sauvée.

30 octobre 1855.

Naissance
de mon fils
Victor-Marie-Auguste.
(La Penne)

Le 30 octobre 1855, naissance de mon fils Auguste
à la Candolle. Les détails relatifs à sa naissance, à
sa vie et à sa mort sont consignés dans une notice
que l'on trouvera ci-après.

Aliz l'avait porté plus de quatre mois en allai-
tant Charles, qui était très fort. Néanmoins, l'enfant

naquit avec une bonne santé et sa mère put le nourrir jusqu'au bout.

C'est vers cette époque que commence, pour ne finir qu'en 1860 ou 1861, une des grandes épreuves qui ont frappé la famille :

Mon père Louis, gérant d'une affaire considérable, la vit s'écrouler dans une irréparable ruine. Il était responsable et nous consentions à supporter tous le poids de cette responsabilité.

Il faut avoir traversé de pareilles crises pour comprendre ce qu'elles renferment d'anxiétés terribles, d'illusions déçues, de désastres inattendus. C'est un long martyre, d'autant plus rude qu'on ne le supporte pas seul et qu'on partage les souffrances de tous ceux que l'on aime. Pendant plusieurs années, j'ai vu mes parents chéris menacés dans leur existence et dans leur honneur. Enfin, Dieu mit un terme à ces tourments. La famille avait perdu plus de 400,000 francs dans la tempête, mais en évitant la faillite. L'esprit d'ordre et d'économie qui régnait dans la maison, et quelques circonstances heureuses que la Providence fit naître, nous permirent même de conserver notre situation passée.

Mon pauvre père seul quitta Marseille, pour n'y plus revenir qu'en voyageur. Hélas ! il n'avait pas encore recouvré la foi, qui devait plus tard lui rendre une nouvelle vie.

6 mai 1857. Le 6 mai 1857, nous perdîmes mon beau-père de Combaud.

Mort
de mon beau-père, et son souvenir m'est resté trop cher pour que je ne lui
André-Marie-Honoré
de Chieusses de Combaud. consacre pas quelques-unes de ces pages.





2

[Handwritten mark]

102.

Famille de Chieusses Combaud.



1850. Ambré M^r. Honoré de Chieusses Combaud à 66 ans.



1850. Jenny de Combaud née B^e de Vilhonn à 48 ans.



1865. Eugène de Chéusses Combaud 29 ans.



1870. Angèle de Combaud née Fauchier 30 ans.

*André - Marie - Honoré
de Chieusses de Combaud.*



La famille de Combaud comptait, depuis plusieurs siècles, parmi les plus notables de la Basse-Provence⁽¹⁾. Elle avait fourni plusieurs gouverneurs à la petite ville de Lozgues et des officiers brillants à nos armées de terre et de mer. Bien qu'étranger aux fonctions publiques et renfermé dans son rôle de grand propriétaire, mon beau-père avait conservé la situation que ses aïeux lui avaient léguée : par son nom, par sa fortune et surtout par son caractère, il jouissait, dans un rayon assez étendu, d'une autorité considérable, c'était une des grandes influences

(1) Voir aux généalogies pag. 277 n° 28.

André-Marie-Honoré de Chieusses de Combaud.

du pays. Il avait le jugement solide et sûr et l'intelligence ouverte à tout; très-vif de sa nature, il gardait ordinairement des apparences calmes et se mettait peu en évidence, mais on sentait que cette parole, à la fois spirituelle et réservée, fût devenue très-brillante pour peu qu'il eût voulu s'y laisser aller. Il maniait l'ironie avec une rare finesse; toutefois, cette tendance était tempérée chez lui par une grande bonté et une grande sensibilité de cœur; s'il lui arrivait quelquefois de plaisanter ses interlocuteurs, il ne s'égayait jamais aux dépens d'un absent et la médisance lui était absolument inconnue.

Au physique, mon beau-père était de moyenne taille, brun et fort; mais, sa démarche, son sourire et le son de sa voix, l'exquise distinction de son ton et de ses manières, faisaient promptement oublier ces défauts de second ordre; il était difficile qu'il se montrât quelque part sans attirer et captiver l'attention, et il aurait été certainement un des hommes de salon les plus entourés, si sa vocation et ses goûts ne l'eussent retenu à la campagne.

C'est là qu'il était vraiment chez lui; c'est là qu'il exerçait sur tout le pays environnant une tu-

André - Marie - Honoré de Chieusses de Combaud.

telle et une magistrature véritables ; c'est à lui que les ouvriers des champs s'adressaient pour obtenir des secours ou du travail, certains de ne jamais être rebutés, même quand ce travail ne devait pas lui être utile ; c'est à lui qu'on demandait des conseils, toujours suivis ; c'est lui qu'on appelait comme arbitre dans les différends entre voisins et même dans les querelles de famille. L'économie sévère qu'il gardait pour lui-même lui permettait d'être généreux pour les autres. Sa vive intelligence, son excellent cœur, son esprit juste, conciliant et charitable, faisaient de lui le protecteur, l'appui naturel et, pour ainsi dire, le père des paysans. Il avait le sentiment du bien qu'il faisait et le considérait comme un devoir absolu de sa situation.

Né en 1784 et envoyé en pension à Paris, mon beau-père y demeura pendant toute la Révolution et ne revint à Lozques que vers l'an 1800. Ses parents, emprisonnés sous la Terreur et relâchés après de longs mois d'une cruelle captivité, étaient rentrés en possession de leurs biens. Leur fils vécut avec eux, s'occupant comme eux d'agriculture et cherchant d'agréables distractions dans les dispositions qu'il avait naturellement pour la sculpture et le dessin.

Le 1^{er} mai 1822, il épousait à Paris M^{lle} Victoire.

André-Marie-Honoré de Chieusses de Combaud.

Joséphine (Jenny) Bézard du Pithon, seconde fille de mon grand-père du Pithon et sœur aînée de ma mère. Elle eut quatre enfants de cette union : Camille et Clémence, toutes deux mortes en bas âge ; Eugène (Louis-François), né le 20 septembre 1826, et Alix (Gabrielle), née le 8 janvier 1828.

Dans le premier tiers de ce siècle, les petites villes étaient encore beaucoup plus habitées que les campagnes. C'est à Lorgues que résidait véritablement la famille. Je me rappelle la maison de Combaud, telle qu'elle était dans mon enfance, avec ses vestiges de luxe, souvenirs des temps antérieurs à la Révolution : le rez-de-chaussée, à part la salle à manger et les dépenses, abandonné au va-et-vient de chacun, rappelait les habitudes de la vie rurale. La haute porte à marteau de cuivre, ouverte tout le jour sur la place aux Ormeaux, donnait entrée dans un large vestibule où s'entassaient les sacs de blé à l'époque de la moisson ; à côté, un cabinet très simple contenait quelques chaises et un bureau, devant lequel s'asseyait le propriétaire pour compter avec les fermiers ou traiter de la vente de ses denrées ; mais on trouvait, au premier, le grand salon, avec ses tapisseries en cuir gaufré, et les chambres tendues, l'une en point de

André - Marie - Honoré de Chiousses de Combaud.

Gobelins, les autres tantôt en vieilles satinades, tantôt plus simplement en étoffes de coton jaunes ou vertes rayées de rouge; le mobilier, avec ses fauteuils de chêne, ses prie-dieu et ses bahuts en bois taillé ou sculpté.

La maison de campagne n'était alors qu'un pied à terre dans une ferme, où la mère de famille allait passer la journée, dans la belle saison, quand le temps s'y prêtait; elle s'y rendait sur son cheval, qui passait par tous les sentiers, avec les provisions qui devaient servir au frugal repas de la journée. Quant au maître de la maison, il partait à pied, le matin, pour aller surveiller les travaux de la terre, portant son carnier de chasse, qui contenait ordinairement du pain, du fromage, quelques fruits secs et un petit gobelet d'argent, en forme de seau, que son propriétaire faisait descendre, au moyen d'une ficelle, dans le premier puits venu, quand la soir^e le prenait en route. Le soir, chacun rentrait en ville, et le salon s'ouvrait, après souper, aux amis de la famille, qui venaient y causer, y jouer ou y faire de la musique.

Sorgues contenait alors une société nombreuse, aussi polie que peuvent l'être celles des grandes villes.

André - Marie - Honoré de Chieusses de Combaud.

Peu à peu, cet état de choses fit place à celui que nous voyons aujourd'hui. Plusieurs familles appartenant à la noblesse et à la grande bourgeoisie s'éteignirent et ne furent pas remplacées ; d'autres se dispersèrent dans des centres plus importants ; celles qui restèrent s'établirent dans leurs terres, d'abord pour la belle saison seulement, puis pour toute l'année.

Après la mort de ses parents, mon beau-père suivit le courant général, cependant, il habitait souvent Longues l'hiver, et, tant qu'il vécut, il y revint, chaque semaine, passer le dimanche avec sa famille. C'était le jour où se retrouvaient, pour quelques heures, les vieux amis du temps passé ; c'était aussi celui où l'on pouvait venir lui parler affaires de tous les points du territoire, sans avoir à faire la course un peu lointaine de la Martinette.

La Martinette avait été complètement transformée par lui : une large route y conduisait, au lieu des sentiers d'autrefois ; la maison, entièrement remaniée et remise à neuf, était devenue spacieuse et commode ; sur le côté, un bosquet de chênes, de pins et d'arbustes variés, avait remplacé les oliviers et les oulières de vignes ; un parterre de fleurs, entretenues avec soin par ma

André-Marie-Honoré de Chieusses de Combaud.

belle-mère, et, autour de l'habitation, l'assemblage de tout ce qui pouvait être utile ou agréable à ceux qui l'occupaient, faisaient un séjour charmant de l'ancienne terre patrimoniale; enfin, le canal Sainte-Croix, construit par un syndicat de propriétaires, dont mon beau-père était le trésorier, commençait à couvrir de prairies les longues plaines de la vallée de l'Argens.

Sa mort le surprit au milieu de ces travaux, qu'il poursuivait avec tant d'amour et de joie.

Quoiqu'agé de 73 ans, mon beau-père était vigoureux et jeune de santé, il prenait facilement, il est vrai, des rhumes de poitrine, qu'il se refusait à soigner; mais, malgré le peu de précautions dont il usait, sa forte nature avait toujours fini par prendre le dessus sur la maladie; aussi, apprimes-nous sans trop d'inquiétude, aux premiers jours de mai 1857, qu'il était atteint de son indisposition ordinaire. Le 6 du même mois, une dépêche nous appelait à Sorgues, en nous laissant pressentir que nous n'arriverions pas à temps; celle qui nous annonçait sa mort nous croisa sur la route. Ma belle-mère et mon beau-frère Eugène étaient auprès de lui. Impatient de souffrir et se sentant oppressé, mon beau-père avait appelé

André-Marie-Honoré de Chiusses de Combaud.

son médecin et exigé qu'on le saignât: à peine l'opération était-elle terminée que l'état du malade alla s'aggravant avec une extrême rapidité. Pendant que l'on courait en ville pour chercher un prêtre, il expirait entre les bras de sa femme et de son fils.

Mais Dieu l'avait prévu et il n'avait pas attendu le dernier jour pour ramener à lui ce cœur si digne de lui appartenir tout entier.

J'ai raconté, plus haut, comment, en 1851, les insurgés du Var se saisirent des notables de Sorgues, qu'ils emmenèrent, comme otages, dans leur marche sur Draguignan. Arrivés à Aups, se sachant poursuivis par un détachement de troupes, ils se décidèrent à fusiller leurs prisonniers, et, le matin du jour fixé pour l'exécution, un prêtre fut envoyé à ceux-ci par les habitants de la ville.

Deux jours après, nous recevions une lettre de mon beau-père, qui, en nous annonçant sa délivrance, nous faisait part du bonheur qu'il éprouvait à mettre désormais toute sa confiance en Dieu.

Depuis lors, il n'avait cessé d'éduquer sa famille et son pays.

Ainsi, la Providence s'était servie, pour hâter son

André-Marie-Honoré de Chieusses de Combaud.

retour, de cette épreuve terrible, sans laquelle il eût été pré-
venu par une mort inopinée, et ces événements, qui sem-
blaient nous menacer des plus grands malheurs, nous
préparaient, en réalité, l'une des faveurs les plus signa-
lées que nousussions espérées de la bonté de Dieu.



116.

1857.

24 décembre 1857.

Naissance
de mon fils
Emm. Marie-Joseph.
(Sainte-Trinité)

Emmanuel naquit la nuit de Noël à huit heures du soir et nous lui donnâmes les noms de la Sainte Famille. Il a été nourri par sa mère. Son parrain fut mon frère Eljar et sa marraine Marie Aguilon ma cousine germaine.

(Écriture d'Emmanuel)

31 août 1859.

Naissance
de mon fils
Louis-Marie-Joseph.
(Rouet.)

Joseph vint au monde au Portail-Vert, pendant un séjour que j'avais fait aux eaux de Saint-Gervais (Savoie). On l'ondoya d'abord, puis on le baptisa à mon retour. Il eut pour parrain mon cousin Achille de Vallavieille et pour marraine ma cousine Adine Abeille, plus tard vicomtesse de La Mure.

7 mai 1860.

Mort de mon fils
Joseph.

Ce cher enfant ne devait pas nous être conservé: la petite vérole nous l'enleva, le 7 mai suivant, en peu de jours. Mère, qui le nourrissait, fut atteinte aussi par la terrible maladie, mais seulement à l'un des seins qui se couvrit de boutons. Quoique nous eussions

éloigné nos autres enfants, Thérèse eut, à son tour, une petite vérole bien caractérisée, mais sans gravité.

Dans le courant du même mois, première communion de Marguerite, à l'église de Saint-Joseph.

Au mois de juillet, on m'envoya pour la seconde fois aux eaux de Saint-Gezvais, en Savoie, où Alix et sa mère vinrent me rejoindre.

1^{er} Octobre 1860. A notre retour, se fit le mariage de mon beau-père

Mariage
de mon beau-frère
Eugène-Souis-François
de Chiennes de Combaud,
avec Mademoiselle
Angèle-Marie-Joséphine
Fauchier,
(née le 3 mai 1839.)
Eglise de St Louis, Boullan.

Eugène avec M^{lle} Angèle Fauchier.

Les nouveaux époux reçurent la bénédiction nuptiale à 10 heures du matin dans l'église de St Louis (Evulun). Le repas de noces eut lieu à la Villa St Marie près la Vilette.

Nous allâmes y assister Alix et moi avec Marguerite, Gabriel et Charles, mes fils aînés.

(Lecture d'Angèle.)

Eugène était léger, brillant et spirituel. Il écrivait bien en prose et faisait des vers charmants. Les principes excellents qu'il avait reçus dans son enfance étaient restés jusqu'à la fin de sa vie dans ses convictions et dans son cœur, et s'il s'en écarta parfois dans la pratique, ce fut la faute de sa nature de poète, à la fois ardente et faible.

Revenu dans le sein de sa famille, après la fin de son cours de droit, Eugène s'était pris d'une passion

véritable pour la vie libre des champs. Il comprenait sa mission de grand propriétaire et savait en remplir les devoirs ; aussi, était-il généralement aimé de ses paysans.

Quant à Angèle, la Providence lui a tout donné : une foi sincère et profonde, un cœur d'or, une sensibilité vraie, une intelligence élevée, un esprit pénétrant, un jugement droit. A ces grandes et rares qualités, elle joint une simplicité, une modestie naturelles, une ignorance d'elle-même, qui leur donnent un charme inexprimable.

Ses yeux bruns sont malins et doux, ses traits délicats, sa bouche mignonne, son sourire plein de finesse et de bonté (Voir sa photographie, page 104) ; un son de voix musical et sympathique complète cet ensemble gracieux, que j'ai pu à peine esquisser.

1861.

8 mai 1861.

Naissance
de mon fils.
Paul-Marie-Pierre.
(Sainte-Trinité.)

Pierre naquit le 8 Mai 1861, et fut tenu sur les fonts par mon père, pour mon cousin Hippolyte des Glajoux, et par ma belle-sœur Angèle. Mais trop fatiguée dut lui donner une nourrice, qui il a gardée dix-huit mois. Pendant ce temps l'enfant n'a cessé de se bien porter. (écriture de Pierre)

Au mois de mars précédent, Charles fut frappé tout-à-coup par une fièvre cérébrale effrayante, qui semblait devoir l'emporter. Mes angoisses étaient d'autant plus vives que ma pauvre Alice arrivait à son septième mois de grossesse. Nous promîmes, en cas de guérison, de conduire l'enfant en pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Salette.

Dieu et la Sainte Vierge guérirent notre Charles. Au mois de juin, je le menai accomplir son vœu et nous portâmes au Sanctuaire un excellent tableau de Lagier, représentant le petit malade et la Sainte Vierge, près de son lit, dans l'attitude de la bénédiction.

1862.

En octobre 1862, entrée de Marguerite au Sacré-Cœur, de Paris, sous la protection de ma bonne tante Gabrielle Abeille, qui a eu pour elle, pendant les quatre années qu'elle y a passées, des soins vraiment maternels.

Vers la fin de notre saison de campagne au

Portail-Verk, notre pauvre petit Pierre, âgé de 2 ans, fut pris d'un rhumatisme articulaire aigu qui faillit nous l'enlever. Nous le ramenâmes à Marseille, où la maladie ne fit qu'empirer, jusqu'au moment où elle se porta au cœur. Sa mort semblait imminente. - L'enfant eut le râle toute une journée et toute une nuit. Nous fîmes vœu de le mener au tombeau du Curé d'Arès. Dès ce moment, tout changea de face et Pierre était sauvé; mais, même après la disparition du danger, il fut très longtemps avant de se remettre et acheva d'épuiser les forces de sa mère, qui était enceinte pour la 10^e fois.

(Le 18 novembre, mariage de ma cousine Marie avec Victor Aguilon (de Coulon), lieutenant de vaisseau.)

1863.

Aussi, le quinze février suivant, ma pauvre chère Alix faisait une fausse couche qui, heureusement, n'eut pas de suites graves, bien qu'elle fût enceinte de huit mois et que l'enfant fût mort depuis trois mois au moins.

Le 12 avril, nous accomplîmes notre vœu: Alix et moi, conduisîmes Pierre à Arès; Marguerite vint nous

y rejoindre de Paris. En passant à Villefranche, nous visitâmes le Collège de Mougé, où se trouvait mon jeune cousin Polyucte de Bertier, et où nous nous décidâmes, dès-lors, à envoyer Gabriel.

Mix ramena Marguerite à Paris et je revins avec Pierre à Marseille.

En mai, première communion de Gabriel à St. Charles et de Chèrede à Saint-Joseph.

1864.

Au mois d'octobre, nous mîmes Gabriel et Charles à Mougé. Ce fut une nouvelle grâce que Dieu nous fit et certainement une des plus grandes. Tous mes enfants, depuis, ont été élevés dans cette maison bénie, où ils ont reçu, avec une instruction solide, l'éducation la plus paternelle et la plus chrétienne. Aussi, n'est-ce pas sans raison que le résumé de mon livre de compte se termine, cette année, par ces mots :

Sit nomen Domini benedictum!

1865.

2 mars 1865
 Naissance de mon fils
 Jean-Marie-Victor. Victor, né le 2 mars, eut pour parrain mon cousin
 Victor Aguilon et pour marraine ma fille Marguerite.
 Alix l'a nourri environ quinze mois.

10 mai 1865.
 Mork Portail-Vert, d'un étouffement qui l'enleva presque instan-
 tément.
 Marie-Gabrielle Randon Saint-Amand, l'anément.
 Epouse de François-Auguste Abeille.

Le 18 juillet, nous perdions M. Hippolyte de Gajeux, cou-
 sin germain de mon père. C'était un saint.

Le 25 mai, j'assistai, à Mougè, à la première commu-
 nion de mon fils Charles.

Le 10 août, Marguerite rentrait définitivement dans
 la maison paternelle, après 4 ans de séjour au Sacré-Cœur
 de Paris.

Le 3 octobre suivant, Thérèse partait pour occuper
 sa place.

En Septembre, j'allai tenir à Coulon
 sur les fonts baptismaux le troisième

enfant d' Eugène et d' Angèle, Madeline Marie Marguerite, née le 4 de ce mois. (Lectures de Madeleine.)
 Mon beau-frère avait déjà une fille, Marie Estienne Josephine, née à Cartron le 11 Avril 1862, 2.
 Et un fils Jean Louis Benoît Marie Joseph Adrien, né à Toulon le 19 Décembre 1863. (Lectures: 1^o de Marie 2^o de Jean.)

Cette année, comme les précédentes, mon résumé se termine par des actions de grâce. Je reproduis les résumés des années qui suivent et me borne à y ajouter ensuite les développements qui peuvent être nécessaires.

1866.

Résumé. — Cette année est la première, depuis notre mariage, où le bon Dieu ne nous ait pas visités par quelque épreuve considérable.

Notre petit Victor a été pris de convulsions violentes. Aujourd'hui, santé parfaite.

Le choléra nous a épargnés. Depuis que les épidémies cholériques nous visitent, aucun membre de la famille n'en a été frappé.

Le feu a pris de nuit, pendant que j'étais à Apt, aux bâtiments de la Martinette, où se trouvaient avec Angèle, Alice, Marguerite, Emmanuel, Pierre et Victor.

En septembre, la voiture de ma belle-mère, qui conte-

naît Alix, Angèle, Chézèse, Charles et Auguste, s'est emportée, en l'absence du cocher, sur la route accidentée de Salernes. Angèle seule s'est fait quelques blessures (sans gravité), pour avoir sauté à terre. Dieu a sauvé ma femme et mes enfants. Ce fait est relaté dans la notice d'Alix, ci-après.

Mariage d'Adine, le 27 Septembre avec le vicomte Edmond de la Mure.

Auguste est parti pour Mongré le 9 octobre.

J'ai quitté, cet été, l'étude de M^{re} de Pasquet, pour rentrer définitivement dans mon ménage. Depuis sept ou huit ans, j'avais abandonné le barreau, trop fatigant pour moi. Ma santé ne me permet pas davantage l'achat d'une étude de notaire. Quand j'y renonçai, j'avais 40 ans.

Douzième grossesse d'Alix.

Béni soit Dieu, qui a bien voulu nous protéger, cette année, plus visiblement que jamais ! Puisse nous reconnaître dignement ses bienfaits en redoublant de zèle pour son service. - Améiz.

1867.

Résumé. - Cette année a été marquée par divers événements de famille et par une grande épreuve.

Maman de Combaud, à la suite de violents chagrins, est venue s'établir à Marseille.

30 mai 1867. — Le 30 mai, jour de l'Ascension, où Auguste faisait sa première communion à Mongré, le croup, venant de mon fils Jean-Marie-Victor après la rougeole, nous a enlevé notre petit Victor, âgé de 2 ans 2 mois 28 jours. Sa mort de cet enfant chéri a ébranlé la santé de sa mère, qui portait Henri, au point de me faire craindre l'issue de cette douzième grossesse. Néanmoins, Dieu a permis que la couche fut très heureuse.

8 septembre 1867.

Naissance
de mon fils
Marie-François-Henri.
(Notre-Dame-du-Rouet)

Notre petit Henri né au portail vert le 8 Sept.^{br} jour de la Nativité de la 9^{te} Vierge a été baptisé sous les noms de Marie-François-Henri (Parain; cousin Berlier de Vauplane; marraine ma fille Chère.) Il a souffert d'abord de ses 4 changements de nourrices; maintenant il se fait bien et fort. (Lecture d'Henri.)

Mon Dieu! que votre saint nom soit béni dans la douleur comme dans la joie! — Charles, Joseph, Victor, priez pour nous!

Une notice touchante, relative à notre petit Victor et écrite par Marguerite, se trouve dans mon recueil intitulé: Souvenirs de famille. Je ne la transcris pas et me borne à donner celles qui sont consacrées aux membres plus âgés de la famille que nous avons eu le malheur de perdre.

1868.

Résumé. — Le 7 octobre, 1^{er} départ d'Emmanuel pour
Mongré avec ses trois sœurs.

Sevrage d'Henri le 15 octobre.

25 décembre 1868.

Mort de mon père,
Paul-Emmanuel
Abeille.

La nuit de Noël, à 4 heures du matin, j'ai perdu mon
père bien-aimé, après une maladie pendant laquelle
il a montré une douceur inaltérable et une résignation
qui ressemblait presque à de la joie. Huit jours aupara-
vant, il avait reçu les derniers sacrements avec une
ferveur admirable et avait donné sa bénédiction à sa
famille.

Mon Dieu, quelle douleur ! je l'unis aux vôtres et
la mets au pied de votre croix. Nous vous bénissons en
pleurant ! Mes bons parents, priez pour nous !

Treizième grossesse d'Alise.

1869.

Résumé. — Cette année, Emmanuel a fait sa première
communion à Mongré, le 6 mai, jour de l'Ascension ; sa
mère et moi, sommes allés assister à cette belle cérémonie.

Notre séjour à la Candolle a duré de la fin du mois de mai au 12 novembre. Alix a passé une grande partie de ce temps dans des souffrances continuelles. Elle a fait, le 11 août, une fausse couche qui se préparait depuis le 28 mai. Ses suites en ont été longues et pénibles. Aujourd'hui, elle se remet. Que Dieu soit béni!

6 novembre 1869. Mon beau-père Eugène est mort à Lognes, le 6 novembre, d'une irritation d'entrailles. Il avait donné de grands chagrins à toute sa famille; Dieu a daigné lui accorder la grâce de se reconnaître au moment suprême: il a rendu le dernier soupir, entouré des siens, dans de profonds sentiments de piété et de résignation.

Mort
de mon beau-père
François-Eugène
de Combaud.

Quelles sont les grâces et les épreuves que vous nous réservez, ô mon Dieu! pour l'année qui va commencer? Je n'en sais rien, mais d'avance je vous remercie des unes et je me soumetts aux autres. J'accepte également la joie et la douleur de votre main paternelle. Faites seulement que nous croissions tous de plus en plus dans votre saint amour!

1870.

Résumé. — Notre tante Foullon est frappée d'une seconde attaque à Vineuil, près Chantilly. Elzéar

24 Juin 1870. part pour aller la soigner. Au bout d'un mois, il la fait
 transporter à Paris, chez elle. Le 4 avril, il la ramène
 Marguerite Louise
 Laurence (Méline) à Marseille, où nous la plaçons chez les dames de la
 Béard du Lithon, veuve Foullon. Blancarde. Le vendredi, 24 juin, une dernière attaque
 emporte notre pauvre tante en quelques heures.

Le 19 Juillet, déclaration de guerre à la Prusse. Et
 depuis !..... Ô mon Dieu ! la France succombe ! Par votre
 croix et votre passion, ayez pitié de nous !

1871.

Résumé. — Au sortir de ces deux cruelles années,
 j'éprouve le besoin de rendre grâce à Dieu de la protec-
 tion visible dont il n'a cessé de nous entourer. J'en
 rappelle ici les principales occasions :

Le 15 septembre 1870, départ d'Alix et des enfants.
 Le 18, de maman, de Cécile et de moi.

Le 24, installation à Sierre, où, entourés, dès notre
 arrivée, de sympathie et d'estime, nous avons trouvé
 tout ce que peuvent souhaiter de pauvres exilés : le
 calme et la paix, des amis chrétiens partageant nos
 principes religieux et politiques, un peuple plein de bonté,
 d'une foi simple et profonde, des religieux de notre pays

qui unissaient à la sainteté de la vie une science réelle et une rare urbanité de mœurs ; à Brigueo, pour nos fils aînés, un collège dirigé par d'excellents prêtres ; un climat froid, mais salubre et beau ; enfin, la vie à bon marché. Bien qu'il n'y eût pas de confédération à Sierre, nous avons continué, ma femme et moi, à visiter des familles pauvres.

Soixante internés français nous sont arrivés - presque tous malades ; Alix les a soignés avec un admirable dévouement, elle a sauvé la vie à plusieurs d'entre eux, et le seul que la mort ait enlevé lui doit, au moins en grande partie, son salut éternel. Nous leur avons distribué des vivres, du tabac, des vêtements, des livres et des journaux.

Gabriel était sur le point de partir avec moi pour l'armée de la Loire, où il allait s'engager dans cette légion de Charrette, si brave, mais si exposée et si éprouvée ; deux jours avant notre départ, l'armistice est signé.

Visite de mon père Elzéar, épargné presque miraculeusement (4 balles dans ses habits et dans sa barbe) à la journée du 4 avril.

La petite vérole régnait presque partout, excepté à Sierre, où elle a éclaté immédiatement après notre départ.

Le 21 juin, installation à Fribourg, où elle vient

de cesser. Là, même accueil qu'à Sierze, malgré l'isolement où nous cherchons à nous renfermer.

Le 2 octobre, nous revenons tous à Marseille, quittant Tribouig, que ravage presque aussitôt une fièvre typhoïde terrible.

Ma famille n'avait cessé de se bien porter. Mon petit Henri, parti pâle et délicat, était devenu grand et fort.

À la fin de l'année 1871, le mariage de Marguerite était arrangé avec un jeune homme excellent, chrétien fervent et convaincu, laborieux, économe, bien de corps et d'esprit, appartenant à une bonne et honorable famille, réunissant toutes les qualités qui peuvent rendre une jeune femme heureuse et assurer son avenir.

Que vous rendrai-je, ô mon Dieu, et comment vous témoignerai-je ma reconnaissance ? Ce sera en m'abandonnant sans réserve à votre Providence paternelle. Mon Dieu, qui prévoyez tout et qui disposez tout pour notre plus grand bien, je veux avoir pour vous un cœur confiant, fidèle et docile. Faites que je ne redoute rien à l'avenir que le malheur de vous déplaire et de ne pas obéir en tout à votre sainte volonté. Jésus ! Marie ! Joseph ! veillez sur nous !

Je rappelle ici les conditions dans lesquelles nous avons quitté notre pays :

La partie était perdue à Marseille : une horde de bandits, maîtresse de la ville, dominait absolument le Préfet, homme sans principes, sans idées, sans énergie. Autour de lui, un Conseil soi-disant départemental, composé de civiques en redingotes ; à l'Hôtel-de-Ville, un conseil municipal radical et cependant terrifié. On arrêtait à tort et à travers, dans les rues, sans que personne osât s'y opposer.

Il m'était impossible de faire le service de la garde nationale : au bout de quelques jours d'essai, j'étais malade de fatigue et condamné à rester étendu. Mes fils, trop jeunes, n'avaient pu obtenir des fusils.

Enfin, la maison, après notre départ, n'était pas abandonnée : mon frère Elzéar restait pour garder mes tantes. Mon oncle et mes cousins de la Mure se trouvaient chez nous avec deux domestiques hommes.

Notre présence ne pouvant être d'aucune utilité réelle, j'avais à mettre en sûreté ma femme, mes deux jeunes filles, et mes fils, dont l'aîné avait 18 ans et le dernier 3 ans. C'est ce que je me déterminai à

faire, après avoir mûrement examiné la situation.
 Au printemps suivant, Gabriel m'ayant demandé
 à aller rejoindre les zouaves de Charrette, qui se bat-
 taient dans l'Ouest, je fis mes préparatifs pour l'y
 conduire. Elzéar devait venir avec nous. L'avant-
 veille du jour fixé pour notre départ, arriva la nouvelle
 de l'armistice.



1872.

Résumé. — Cette année, encore, Dieu nous a comblés
 de grâces abondantes :

23 Janvier 1872.

Le 23 janvier, à 10 heures du matin, mariage de Mar-
 guerite, à la Sainte-Trinité, avec Benjamin Loucel, âgé
 de 30 ans.

Mariage
 de ma fille

Victoire-Marguerite

avec
 Fortuné-Marie-
 Benjamin Loucel.

(Sainte-Trinité) sept huit jours à Marseille.

Charles et Auguste sont venus, à cette occasion, pas-
 Gabriel a été reçu bachelier es-lettres, en mars, et

bachelier ès-sciences, en août. Il a tiré un bon numéro à la conscription ; il est à remarquer que, Gabriel étant né le 31 décembre, on nous avait engagés à le faire inscrire du 1^{er} janvier pour lui faire gagner une année. Mon père et moi, nous nous y étions refusés par respect pour la vérité, Dieu nous a justifiés par l'événement : d'une part, Gabriel a fini ses études trop tard pour entrer dans une école ; d'autre part, il s'est trouvé faire partie de la classe de 1871, la dernière qui ait eu le bénéfice du tirage au sort. Si nous l'avions déclaré né le 1^{er} janvier, il aurait fait partie de la classe de 1872, régie par la nouvelle loi militaire, avec laquelle il n'y a plus ni bons numéros dispensant du service, ni remplaçants.

Charles et Auguste ont passé heureusement bacheliers ès-lettres en août.

Le 13 juin, je suis parti pour Rome, comme délégué de la Société des Intérêts Catholiques. J'y ai eu l'innommable consolation de voir plusieurs fois le Saint-Père et de l'entretenir en tête-à-tête pendant une demi-heure environ, de communier de sa main dans sa chapelle, enfin, de visiter les lieux sanctifiés par les Apôtres et les martyrs.

Retour, le 13 juillet, par Florence, Venise, Milan, Turin et le Mont-Cenis. Voyage très intéressant.

Emmanuel, dont la vue nous avait donné de

vives inquiétudes, au point de nous obliger à lui faire cesser tout travail, s'est entièrement remis sous l'influence d'un régime tonique. Cependant, cette année encore, nous le gardons avec nous, au moins jusqu'à Pâques.

Le 5 octobre 1872, XXV^e anniversaire de notre mariage, fête de famille célébrée à la Candolle.

Alise s'ait pour nous tous le pèlerinage de Lourdes.
Le 10, premier départ de Pierre pour Mougré.

25 novembre 1872.

Naissance
de mon petit-fils
Louis-Marie-
Fortuné-Victor
Poucel.
(Sainte-Trinité)

Le 25 novembre, à 4 heures du matin, Marguerite me donne mon premier petit-fils. (Parrain, M^{re} Poucel; marraine, ma belle mère de Comboud.)

Mon Dieu, nous vous remercions grâce. Vous avez béni le ménage, malgré l'indignité du père. Daignez enfin me convertir et me rendre entièrement vôtre. Voici venir une année chargée de menaces; je renouvelle de tout mon cœur mon acte de confiance et d'abandon. Je m'abandonne sans réserve à votre Providence, avec tout ce qui m'est cher! Je vous confie mon corps et mon âme, ma femme et mes enfants, ma famille, mes amis, ma patrie désolée. Vous prendrez tout sous votre protection, vous sauverez tout, et après vous avoir invoqué dans les angoisses de la tribulation, nous vous bénissons dans les joies de la délivrance. — Amen!

—

Mon voyage à Rome a été nécessité par les difficultés de toutes sortes que rencontrait, à son début, la Société pour la Défense des Intérêts Catholiques. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les origines de cette grande œuvre, qui me fit assister, pendant plusieurs années, à de véritables prodiges de dévouement et de zèle. Bergasse, qui en avait conçu la pensée, en parla à quelques-uns de nous et lui donna une première et puissante impulsion. En dix-huit mois, deux cent cinquante mille francs purent être recueillis et distribués avec intelligence sur les divers points de la ville et du diocèse, où les intérêts religieux étaient en souffrance.

L'activité des commissions fit face à la fois à toutes les attaques, mais au prix de fatigues inouïes ; nous avions jusqu'à quatre et cinq réunions par jour, entremêlées de courses et de démarches multipliées. Et mes amis avaient, en outre, à remplir leurs devoirs d'hommes d'affaires et de pères de famille !

Dieu permit que je prisse ma part de ce travail. Déjà vice-président du Conseil des Conférences, président de la Société d'éducation (qui devint commission des écoles), je fus appelé au secrétariat, puis à la vice-présidence du Comité de Direction. En même temps, j'appartenais à d'autres œuvres, entre autres à la Propagation de la Foi, que je présidais.

L'épuisement de mes forces allait m'obliger, en 1875, à prendre un peu de repos; la mort de ma pauvre Alice et les épreuves douloureuses qui suivirent cette première épreuve, achevèrent de m'abattre. Fatigué de santé, absorbé par les soins que réclamait ma famille, je n'ai plus pu, depuis, donner à nos chères œuvres qu'un concours relativement très faible.

Le xxv^e anniversaire de notre mariage donna lieu, le 5 octobre, à une fête touchante. Le matin, nous fîmes tous la Sainte Communion à la messe d'actions de grâces célébrée pour nous par M^r le Curé de la Penne. Le vestibule et le grand escalier de la Candolle étaient pleins de fleurs et de verdure. Dans la salle d'armes du premier étage, eut lieu le repas de famille; au dessert, notre petit Henri nous porta, de la part de ses frères et sœurs, en mémoire de nos noces d'argent, une magnifique couronne en

feuillage argenté; nos enfants vivants y étaient représentés par autant de roses, et trois lys y rappelaient les anges que nous avions perdus; un ruban de soie, courant à travers les fleurs, portait, brodés en argent, leurs noms et les dates de leur naissance: Henri nous la remit en nous débitant un quatrain que je regrette de ne pas avoir écrit.

J'avais donné à ma femme bien-aimée, comme bracelet, un grand cercle d'or qui portait à l'intérieur les noms et les dates de naissance de nos enfants. J'avais fait monter, en outre, pour elle une bague marquise en diamants, avec cette inscription:

Henri-Alix. A. XXV An. in Christo sponsi.

Quelques vers y étaient joints. Je les donne ici comme souvenir, sans me dissimuler le peu de valeur de cette poésie.

Hélas! le souhait qui les termine ne devait pas être exaucé!

5 Octobre 1847.

Ô joyeux souvenir d'une heureuse journée!
 Comme aux jours les plus saints l'église était ornée;
 Nos parents, nos amis, remplissant le saint lieu,
 A travers les parfums, les fleurs et les lumières,
 Aux prières du prêtre unissaient leurs prières;
 Ma main serrait ta main sous le regard de Dieu!

Tout nous devint commun, labeur, joie et tristesse,
 Un seul mot résuma notre longue jeunesse :
 Nous nous sommes aimés ! Et quand, autour de nous,
 Un gai cercle d'enfants, ô bonheur sans mélanges,
 Vint s'ébattre joyeux, sur ces petits fronts d'anges
 Nos baisers confondus en étaient bien plus doux !

Tout n'est pas joie, hélas ! dans ce monde d'alarmes,
 Chaque année eut pour nous des rires et des larmes
 Mêlant à nos amours quelque austère douleur ;
 Mais, à mon cœur blessé quand l'épreuve était dure,
 J'avais ta douce main pour panser ma blessure,
 J'avais ton cœur aimant pour épancher mon cœur.

Oh ! ne nous plaignons pas, car une main divine
 A parfumé de fleurs nos couronnes d'épine,
 Car Dieu nous a donné, présent toujours nouveau,
 Dans notre saint amour une force infinie,
 Et nous pourrons porter les douleurs de la vie
 Tant que nous serons deux sous le même fardeau.

Puissions-nous, jusqu'au jour des amours éternelles,
 S'un sur l'autre appuyés, l'un à l'autre fidèles,
 Marcher dans le sentier qui conduit au Seigneur,
 Et, parvenus ensemble au terme du voyage,
 Tous deux, le même jour, contempler son visage,
 Tous deux, le même soir, reposer sur son cœur !

1873.

Résumé. — Cette année, encore, nous avons gardé, chez M^r Latok, Emmanuel, dont les yeux n'étaient pas bien remis.

Charles et Auguste ont fait leur première année de droit, et Gabriel sa seconde à l'École commerciale. Ce dernier est entré, après les vacances, chez un de nos négociants les plus estimés.

Pierre a eu le bonheur de faire, à Morgré, sa première communion, le 22 mai, jour de l'Ascension. Sa mère y a assisté.

Auguste s'est cassé le bras à l'École de gymnastique; le docteur Poucel le lui a parfaitement remis.

Emmanuel a reçu le sacrement de Confirmation dans la chapelle de l'Evêché.

Chèrese, Charles et Auguste ont fait le pèlerinage de Notre-Dame-de-Lourdes, pendant que Gabriel et Emmanuel faisaient celui de Laxay-le-Monial, où Pierre est venu les rejoindre.

Adine est accouchée d'un garçon.

Le bon Dieu nous a accordé une grâce immense, que nous ne cessons de lui demander depuis ma jeunesse : mon bon père Louis, qui était venu passer trois semaines avec nous à la campagne, s'est, deux mois après, entièrement converti à Dieu ; depuis lors, sa ferveur et sa piété ont augmenté de jour en jour.

Merci, Seigneur ! il n'en reste plus qu'un ; vous ne nous le refuserez pas !

Mes enfants ont persévéré.

Quelles actions de grâce vous rendrai-je, ô mon Dieu ? Touchez au moins mon cœur et faites que je vous aime. Je m'abandonne à vous avec tous les miens. Le temps marche et l'orage s'approche : Seigneur, protégez-nous ! Jésus, Marie, Joseph, ayez pitié de nous !

1874.

8 juillet 1874. *Résumé.* - Marguerite est heureusement accouchée, le 8 juillet, de son second fils, que j'ai tenu, sur
 naissance de mon petit-fils
 Marie-Joseph-Henri des Ponts baptisé avec M^{me} Loucel, la mère.
 Loucel. En septembre, Charles a contracté un engagement
 (Sainte-Trinité) volontaire d'un an dans les chasseurs à cheval, avec

sursis pour finir son droit.

Alix, malgré quelques fatigues de santé, est allée à Vineuil, où elle a vendu la petite propriété de ma tante Foullon. Elle est revenue fin novembre.

Kenzi a fait son entrée à l'Externat Saint-Ignace, fondé, cette année, à Marseille, par les R. Pères Jésuites.

Dans l'intervalle, mon fils Auguste, incertain sur sa vocation, a fait une retraite de huit jours, après laquelle (20 novembre) il m'a demandé à entrer au Noviciat des Jésuites. L'exécution de cette résolution a été renvoyée au mois de janvier, sur la demande de la famille.

En attendant, Auguste est allé rejoindre, à Paris, sa mère, qui y avait déjà mandé Emmanuel, de Morgre, pour consulter sur ses yeux. La consultation ayant été complètement rassurante, Emmanuel est retourné à Morgre.

La vocation d'Auguste est une des grâces les plus insignes que nous ayons reçues depuis notre mariage. Malgré la grandeur du sacrifice, nous remercions Dieu de nous l'avoir demandé. Jamais enfant ne m'a paru plus propre à devenir un bon religieux.

L'épidémie de petite vérole et les fluxions de poitrine nous ont épargnés.

Jésus, Marie! continuez à étendre votre main protectrice sur cette famille qui s'abandonne à la conduite

de votre Providence et daignez mettre le comble
à vos bienfaits en m'en inspirant une reconnais-
sance profonde. - Amen!

Cette année, à diverses reprises, Alice avait
souffert de troubles nerveux plus ou moins intenses,
mais elle était si vigoureuse de santé que nous nous
en étions préoccupés à peine. Qui m'eût dit alors
la catastrophe dont nous étions menacés!

1875.

Résumé. - Année de douleurs ! année de larmes !

Elle débutait par une grâce immense : Le 1^{er} février, notre Auguste entrait comme novice chez les Pères de la Compagnie de Jésus, à Lons-le-Saulnier, où je l'avais accompagné.

10 mai 1875.

*Mort
de ma chère
Alix.*

Alix était depuis longtemps fatiguée par une indisposition qui devait durer un an ou deux, mais sans danger. Le 11 avril, je pars tranquille pour la Martinette. Le 25, une dépêche me rappelle : l'état de ma chère femme était devenu très grave. Le 10 mai, à 4 heures du soir, elle expirait dans mes bras.

4 septembre 1875.

*Mort
de mon fils
Victor-Marie-Auguste,
Novice de la C^{ie} de Jésus.*

Auguste avait toujours eu une excellente santé : le 1^{er} août, il éprouvait une légère fatigue des bronches au Noviciat ; le 18, il m'arrivait au Portail-Vert, dangereusement malade : il mourait le 4 septembre, à 9 heures du soir.

Au retour de la Candolle, négociations relatives
au mariage de Thérèse avec Amédée de Crozet, et
fixation au 25 janvier.

9 décembre 1875. Marguerite, qui avait pris son petit ménage,
accouche heureusement de son troisième enfant,
née à 8 mois, mais bien portante. Elle a pour parrain son oncle Eugène et Thérèse pour marraine.
Naissance de ma petite fille Marie-Thérèse Eugénie-Alix Doucet.
(R. b. du Mont.)

Je garde Emmanuel, qui prépare son baccalauréat.

Grâces diverses faites à mes enfants.

Mon Dieu! protégez, bénissez, consolez mes chers
enfants! Mais moi, mon Dieu, qui ne puis pas vivre
sans elle, prenez-moi..... Non, non! que votre sainte
volonté soit faite!

cc

Le Révérend Père Cuénok, qui avait assisté
 ma chère Alix, prononça, à notre messe de deuil,
 un discours que je voulais faire imprimer et distri-
 buer à nos amis ; j'avais préparé, pour l'y joindre,
 une notice biographique. Peu après, nous perdîmes
 le bon Père et ses notes ne purent être retrouvées. J'ai
 gardé ma notice, que je transcris.

mon

Alix Abeille de Combaud.

mon

Alix de Combaud, née à Sorgues (Var), le 8
 janvier 1828, passa les premières années de sa vie
 avec son père, sa mère et son frère Eugène, dans une

propriété voisine de leur petite ville natale. C'est là, dans le calme et la solitude, au milieu de cet air pur où le corps et l'âme des enfants se développent et se fortifient d'eux-mêmes, qu'un jeune prêtre pieux et savant les éleva jusqu'au jour de leur première communion, époque à laquelle leurs parents les conduisirent à Marseille, pour les faire entrer, l'une au couvent des Dames du Sacré-Cœur (Château de Saint-Joseph), l'autre chez un instituteur du plus grand mérite, qui avait déjà chez lui ses deux petits cousins et qui consacrait entièrement ses soins et son temps à l'éducation d'un nombre d'enfants très limité.

Eugène et Alix trouvaient à Marseille une seconde famille dans celle de leur grand-père, M^r du Lithon, et de M^{me} Abeille, leur tante maternelle. — M^{me} Abeille et M^{me} de Combaud s'aimaient tendrement ; quoique séparées par une distance dont on tenait compte à cette époque, les deux sœurs se voyaient souvent, soit à Marseille, soit à Lorgues ; leurs enfants, tout petits, avaient joué ensemble, et ils se rejoignirent avec joie. Quatre ans plus tard, l'éducation de la jeune fille était achevée ; elle rentrait sous le toit paternel, laissant dans sa famille adoptive de chers souvenirs et des affections qui devaient durer toute sa vie.

Eugène partit peu après pour Aix, où il allait suivre les cours de la Faculté de Droit, avec son cousin Henri Abeille, du même âge que lui. Ce dernier n'avait pas oublié la compagne de son enfance ; l'amitié qu'il avait d'abord éprouvée pour elle s'était peu à peu changée en un sentiment plus vif, et deux ans ne s'étaient pas écoulés qu'il demandait sa main. Elle lui fut accordée, à la condition qu'il terminerait auparavant ses études de droit.

Le 5 octobre 1847, après une attente qui leur avait paru bien longue, Henri Abeille et Alix de Combaud furent unis au pied de cet autel où ils avaient si souvent prié ensemble.

Onze enfants, dont trois furent prématurément enlevés à leur tendresse, vinrent successivement agrandir le cercle de leurs affections. Entourés d'une famille nombreuse, ils traversèrent de nombreuses épreuves ; mais la Providence avait mis dans leurs cœurs, comme une puissante sauvegarde, une des plus grandes sources de consolation qu'Elle ait réservées aux douleurs humaines : Elle leur accordait l'amour chrétien, amour divin, amour pur, amour ardent et tendre, qui, loin de finir avec les années de la jeunesse, prend deux vies pour n'en faire à jamais qu'une vie, réalisant ainsi l'énergique prophétie de notre premier père :

« Hoc nunc os ex ossibus meis, caro de carne
 « ne meâ... quamobrem relinquet homo patrem
 « suum et matrem et adhaerebit uxori suæ, et
 « erunt duo in carne unâ. »

« Voici maintenant l'os de mes os et la chair de
 « ma chair. C'est pourquoi l'homme laissera son père
 « et sa mère, et s'unira étroitement à son épouse, et
 « ils seront deux en une seule chair. »

Dieu était le lien de ce sentiment profond qui
 datait presque de leur enfance et qui devait durer
 toujours.

Douée d'une intelligence distinguée, d'un caractère
 aimable, d'une sensibilité exquise, M^{me} Abeille était
 pour ses enfants la meilleure des mères; pour ses pa-
 rents, la plus dévouée des filles; elle était la plus
 tendre des épouses pour son mari, qui lui avait conservé
 l'amour de sa jeunesse. Ses amis la trouvaient toujours
 auprès d'eux quand ils avaient besoin d'elle; elle pro-
 diguait à tous son temps, ses forces, sa vie, heureuse
 de se dévouer pour ceux qu'elle aimait.

Elle avait, à un rare degré, toutes les qualités qui
 font la bonne maîtresse de maison. Placée à la tête d'un
 ménage nombreux, M^{me} Abeille déployait dans l'admi-
 nistration qui lui était confiée par la Providence une
 activité infatigable et une abnégation sans bornes. Rien

ne lui coûtait pour remplir ses devoirs, et il était évident qu'elle les remplissait avec joie. L'oisiveté lui était inconnue ; pas une minute de sa journée n'était vide ; le repas de famille à peine achevé, ses mains reprenaient l'ouvrage qu'elle venait d'interrompre et elle ne le laissait que pour quelque autre occupation utile, ne cherchant le repos que dans un changement de travail. Elle avait pour l'ordre, cette parure des maisons bien réglées, une véritable passion ; rien ne traînait chez elle ; chaque objet, chaque meuble y avait sa place marquée ; tout y était propre, rangé, correct.

Aux vertus modestes de la femme, M^{me} Abeille unissait un courage viril ; elle aimait presque le danger, qui la laissait toujours maîtresse d'elle-même. Un jour, entre autres, elle parcourait en voiture, avec plusieurs de ses jeunes enfants, un des chemins les plus accidentés du Var ; le cocher était descendu de son siège ; les chevaux, ardents et vigoureux, s'emportèrent tout-à-coup et prirent le grand galop ; la situation était effrayante ; la route tournait fréquemment sur elle-même, entre la montagne et le précipice, et l'on arrivait à une descente rapide où le moindre faux mouvement de l'attelage eût suffi pour le lancer dans l'abîme ; M^{me} Abeille ne perdit rien de sa présence d'esprit ; elle attira à elle dans l'intérieur

de la voiture celui de ses enfants qui était sur le siège et, se penchant au-dehors, elle parvint à saisir les guides pour empêcher, au besoin, les chevaux de s'abattre et les maintenir dans le milieu de la voie. Peu après, on atteignit une montée. Des paysans, qui arrivaient en sens inverse, mirent leur charrette en travers de la route et arrêterent les chevaux.

C'était une bonne et forte chrétienne : elle édifiât son mari et ses enfants par sa foi profonde ; sa droiture, que rien ne faisait dévier ; sa charité, qui ne savait pas soupçonner le mal ; son obligeance sans limites, son extrême délicatesse et sa générosité dans les questions où son intérêt était engagé, sa patience en face des peines et des contrariétés de la vie. Dans son ménage, la prière se faisait la plupart du temps en commun. Les grandes solennités réunissaient la famille entière autour de la Sainte Table. M^r et M^{me} Abeille avaient fait de l'anniversaire de leur mariage une fête religieuse ; ce jour-là, entourés de leurs huit enfants, dont plusieurs avaient atteint l'âge d'homme et que Dieu avait gardés bons et purs, le père et la mère entendaient une messe d'actions de grâces et, tous ensemble, prenaient part au banquet sacré.

Après la famille, venaient les Œuvres ; œuvres

de zèle, œuvres de charité. Dans ces journées si bien employées, elle trouvait encore de longues heures à donner aux pauvres et à Dieu. Ses quêtes, toujours faites dans les premiers mois de l'année, en prévision des obstacles qui auraient pu l'arrêter plus tard, fournissaient annuellement plus de 4,000 francs à notre Asile Catholique et une somme plus considérable encore au budget des Dames de Charité; elle recueillait 5 ou 600 francs pour les Séminaires. Ces chiffres ont leur éloquence. Ceux qui ont accepté quelque fois la mission si pénible et si délicate de demander la charité pour les Œuvres savent ce qu'elle représente d'ennuis, de rebuts, de sollicitations, de courses et de démarches sans nombre, et quand, la voyant excédée de fatigue, on l'engageait à prendre un peu de repos dans l'intérêt de sa santé :

« Non, répondait-elle, je n'aurais peut-être
« pas le temps ensuite d'achever ma tâche, et je ne
« veux, à aucun prix, laisser perdre l'argent des
« pauvres. »

Parfois, des quêtes accidentelles venaient augmenter ce travail. Quand les malheurs de l'Église l'obligèrent à tendre la main à ses enfants, M^{me} Abeille fut chargée, avec trois ou quatre dames, de quêter dans sa paroisse pour le Saint-Père. On n'était pas sûr des dispositions du gouvernement,

il fallait agir rapidement, entrer dans chaque maison et frapper à tous les étages. En huit jours, dans un seul quartier de la ville, M^{me} Abeille et ses collaboratrices avaient réuni 25,000 francs. Nous prenons ce fait au hasard, au milieu de tant d'autres qu'il serait facile de citer.

Mais ce n'était là que la partie matérielle de sa tâche, M^{me} Abeille le sentait bien: sa joie était de visiter les pauvres. Comme elle les aimait! Comme elle caressait leurs petits enfants, à qui elle apportait des vêtements, de la nourriture et jusqu'à des jouets! Comme elle gâtait leurs malades, qu'elle entourait de soins délicats et tendres, jusqu'au jour de leur convalescence, et, quand Dieu voulait les appeler à lui, comme elle savait les consoler, les encourager, leur faire désirer et espérer ce Ciel, où toutes les douleurs se changent en allégresses, où toutes les résignations trouvent leurs récompenses!

Comme elle aimait surtout les âmes, âmes d'enfants et de jeunes gens, poursuivies et guettées par les agents du mal; âmes de pauvres, étreintes par la misère, aigries par de mauvais conseils, égarées par de funestes doctrines! Beaucoup lui doivent leur salut éternel, et elle eut souvent ce bonheur suprême de faire arriver jusqu'à la couche des mourants la bénédiction du prêtre et le pardon de Dieu!

Ce serait faire de M^{me} Abeille un portrait inachevé que de faire un des sentiments les plus forts qui aient fait battre ce cœur généreux : Française, elle aimait ardemment la France ; droite et pure, elle aimait les lys et le drapeau sans tache qui représentait pour elle, dans le passé et dans l'avenir, la grandeur de son cher pays. Elle éprouvait pour l'admirable Prince, qui le tient d'une main haute et sûre, un véritable enthousiasme : son buste, son portrait occupaient les places d'honneur dans la chambre et dans le salon. Elle mettait, à défendre et à propager ses convictions, toute la chaleur de son âme.

Une maladie inattendue vint attaquer tout-à-coup cette existence si bien remplie.

À peine âgée de 47 ans, active, énergique, habituée à ne pas s'occuper d'elle-même, M^{me} Abeille ne comprit pas le danger. Cependant, le mal croissait, les douleurs devenaient de plus en plus fréquentes et cruelles : Madame Abeille reçut les derniers Sacraments ; avec sa foi vive et sincère, elle se prépara à la mort, sans la croire, hélas ! aussi prochaine. Le lendemain de ce jour, une courte agonie la saisissait, au milieu des siens qui entouraient sa couche, et quelques moments après tout était fini !...

Et maintenant un vide immense s'est fait dans ce

petit monde qu'elle animait de sa vie ; mais ceux
qui l'ont connue, ceux qui l'ont aimée ne l'oubliè-
ront jamais : ils ont tous le cœur plein d'elle. Les
pauvres la bénissent ; la mère désolée, les parents,
les amis, conservent en pleurant le culte de cette
chère mémoire ; les enfants travaillent et prient
pour être dignes d'elle ; l'époux renferme sa douleur
dans son âme : il vit de souvenirs et d'espérance ;
il attend, dans l'accomplissement de ses devoirs de
père, le jour où, sa tâche finie, il retrouvera, pour ne
plus la perdre, celle qui fut et qui sera toujours la
plus chère moitié de lui-même.



Les Pères de Mongré ayant témoigné le désir d'avoir quelques notes sur Auguste, j'écrivis la relation suivante de sa vie et de sa mort :



Victor - Marie - Auguste Abeille,
Novice de la Compagnie de Jésus.



Il est des âmes privilégiées qui traversent la vie sans toucher à ses souillures et, pour ainsi dire, sans en avoir éprouvé les dangers. Simples, pures, aimantes, mais voilées par la modestie chrétienne,

elles passeraient inconnues de ceux même qui les entourent, si l'on ne respirait autour d'elles un parfum d'innocence et de sainteté qui les trahit : ce sont les anges de la terre.

Auguste était une de ces âmes ; il devait être le petit frère des Louis-de-Gonzague, des Jean Berchmans, des Stanislas Kotska, et, comme si Dieu eût voulu lui sourire dès sa venue au monde, Il permit qu'elle rappelât, par quelques traits, la naissance bénie de l'Enfant Jésus.

C'était le 30 octobre, deux jours avant la Toussaint, époque vers laquelle nos compatriotes quittent en général leurs habitations d'été. Les premières bises de l'hiver se faisaient sentir, et nous avions fait nos préparatifs pour revenir à Marseille. Déjà, tout ce que la maison de campagne contenait de vêtements, de linge et de menus objets à l'usage journalier de la famille, avait été emballé et envoyé dès le matin; déjà le seuil était passé, la grande porte fermée, et nous nous dirigeons vers la voiture qui devait nous emmener tous, quand ma femme fut surprise à l'improviste par les douleurs de l'enfantement. Il fallut rentrer dans le logis vide, où tout manquait; la ville était loin, et nous ne pouvions attendre que le lendemain soir, au plus tôt, nos paquets qui y avaient été portés d'avance. Nous empruntâmes aux

voisins du village les choses les plus nécessaires : la bergère prêta ses draps et ses linges ; une bonne paysanne, appelée en toute hâte, vint recevoir l'enfant sur ses genoux. Le froid au-dehors, au-dedans un dénuement momentané, d'humbles soins entourant une couche empruntée, tout réveillait dans nos esprits le souvenir de la Crèche de Bethlém.⁽¹⁾

Notre petit Auguste grandit ; jamais enfant n'avait donné moins de peine ; nous l'entendions rarement pleurer. Quand l'heure fixée pour son sommeil était venue, on le couchait dans son berceau, on le laissait seul et, souvent longtemps après, nous le retrouvions les yeux grands ouverts, souriant à ceux qui venaient le prendre. Plus tard, il jouait gaîment avec ses frères et sœurs, mais sa joie n'avait rien de bruyant, point de cris, point de colère, point de caprices. Quand on le poussait à bout pour éprouver sa patience, il finissait par se couvrir le visage de son petit tablier et s'en allait : c'était la seule marque de mauvaise humeur qu'il pût donner.

(1) Plus tard, nous aimions à nous rappeler ces détails, et l'on disait souvent dans la famille : « Auguste est né comme l'Enfant Jésus ! »

Après quelques années passées dans une institution de Marseille, il alla rejoindre ses deux frères aînés au Collège des Pères Jésuites de Mongré. Inutile ^{de dire} qu'il répondit par son obéissance, sa piété douce, son affectueuse franchise, son amour du travail, aux soins qui lui étaient prodigués. Chacun l'aimait, ses camarades comme ses maîtres, et, quand venaient les vacances, il ne regagnait jamais la maison paternelle que chargé de prière et regretté de tous.

À seize ans, il avait fini ses études et subi honorablement, avec son frère Charles, l'épreuve qui les termine.

Tous deux revinrent faire leur droit à Marseille, et je leur recommandai de réfléchir, pendant ce temps, au choix de la carrière qu'ils devraient embrasser.

La première année s'étant écoulée sans qu'ils eussent pris de décision à cet égard :

« C'est bien ! leur dis-je, pensez-y cette année encore, et, si vous ne pouvez vous arrêter à aucun parti, vous irez l'un et l'autre faire une retraite de huit jours dans une maison religieuse, pour savoir ce que Dieu demande de vous. »

Je continuai, pendant ce temps, à étudier mon petit Auguste. C'était toujours la même nature calme, paisible, aimante. Au physique, il était moins

grand et moins robuste que ses frères, mais ces apparences délicates cachait une santé excellente. Il n'était jamais malade. Aucune marche ne le fatiguait. Je me rappelle l'avoir vu entreprendre, au mois d'août, par un chaleur torride, des courses de dix à douze heures à travers les rochers qui bordent nos côtes, sans qu'il parût s'en ressentir.

Au moral, il était doux, obligeant, un peu timide. Bien qu'il causât et rit volontiers avec nous, la présence d'un étranger suffisait pour le rendre silencieux et réservé. Il se bornait alors à répondre aux questions qui lui étaient faites; mais, sa physionomie ouverte, son regard, son sourire laissaient voir jusqu'au fond de son âme. Plusieurs de mes amis, qui l'avaient à peine entrevu, en étaient restés frappés: « Quel enfant vous avez là! me disaient-ils, on le prendrait pour un ange! »

C'était une âme charmante. A l'âge des plus dangereuses passions, il était resté pur et sérieux comme une jeune fille. Il n'y avait pas de lutte chez lui, sa jeunesse ressemblait à sa première enfance. Intelligent, d'ailleurs, autant que qui ce fût, il vivait au milieu du monde sans voir le mal et sans être lenté de le regarder.

Cette douceur n'excluait pas le courage. Un jour, il fit, à l'École de gymnastique, une chute dans la-

quelle il se cassa l'avant-bras. Nous sûmes, depuis, que la douleur l'avait fait évanouir sur le coup. Le soir, je m'aperçus, à table, qu'il se servait de la main gauche, tenant la droite dans son gilet; il répondit à mes questions qu'il était tombé et s'était sans doute foulé le poignet. Ce ne fut que le lendemain, en voyant sa main enflée, que je pensai à l'envoyer chez un médecin. Son père Emmanuel, qui l'y avait accompagné, revint tout ému me dire qu'Auguste avait le bras cassé et qu'il s'était trouvé mal pendant qu'on le lui pansait. Mais lui resta calme et souriant comme s'il n'eût éprouvé aucune douleur, et, sans les soins que l'on était obligé de donner à son bras, personne ne se put rappeler l'accident qui lui était arrivé. Il évitait même d'en parler.

Ses plaisirs du monde n'avaient point d'attrait pour lui. Sa mère et ses sœurs lui ayant demandé plusieurs fois de les accompagner dans quelques soirées intimes, l'enfant s'y prêta de bonne grâce, mais, quelque effort qu'il fit sur lui-même, il ne put cacher assez l'ennui qu'il éprouvait, et l'on renonça à lui demander ce sacrifice. En revanche, il était sans cesse avec moi, m'accompagnant dans toutes mes courses, accourant, quand j'étais sorti seul, dès qu'il m'entendait rentrer. Son passe-temps préféré était le dessin, pour lequel il avait beaucoup de

gout, et quelques études, au nombre desquelles la géographie occupait une place de prédilection. On eût dit qu'il se considérait déjà comme un futur missionnaire. Sa piété se soutenait et semblait même augmenter avec le temps. Il communiquait tous les huit jours et faisait partie de diverses œuvres. Le directeur de sa conscience ne l'appelait que son petit Louis de Ponzague.

La seconde année de droit finie, Charles me demanda à continuer ses études pour entrer, plus tard, dans la magistrature.

Auguste était plus indécis que jamais. J'énumérai devant lui toutes les carrières dans lesquelles il eût pu entrer, aucune ne lui convenait; en réalité, il ne convenait à aucune.

Comment se fait-il, m'étais-je dit quelquefois, qu'étant né, comme il paraît l'être, pour la vie religieuse, il ne m'en ait jamais parlé, et que l'idée même ne semble pas lui en être venue? Il lui manque sans doute la fermeté d'esprit nécessaire pour prendre un parti énergique.

Cette fermeté, cette énergie, les méditations de la retraite devaient les lui donner, ou plutôt les réveiller en lui.

Vers la fin des vacances, il allait, comme nous en étions convenus, s'enfermer pour huit jours chez les

R. Pères Jésuites d'Alce. Nous le revîmes au bout de ce temps : il était ému, embarrassé ; je l'emmenai dans mon cabinet.

« Allons, mon Auguste, lui dis-je, que comptons-nous faire, et que t'a dit le bon Dieu ? »

Il se mit à fondre en larmes :

« Vous me comprenez ! fit-il à demi voix. »

Je l'embrassai tendrement :

« Je crois te comprendre, en effet, mon ami ; mais il s'agit ici de tout ton avenir. J'ai besoin que tu t'expliques toi-même. »

« — Ch bien ! je veux entrer chez les Jésuites ! »

« — As-tu bien réfléchi ? N'auras-tu pas de regrets ? Es-tu sûr que ce soit là ta vocation ? »

« — Oui, c'est ma vocation, c'est bien la volonté de Dieu ! J'y avais pensé souvent, mais il fallait vous quitter et je ne m'en sentais pas le courage. Maintenant, je suis décidé, mon père, et, si vous y consentez, j'entrerai chez les Jésuites. »

Comment dirai-je de qui se passa en moi ? Mes yeux se remplirent de larmes ; ce fut un mélange inexprimable de joie et de douleur. D'un côté, il me semblait qu'on m'arrachait une partie de moi-même ; (j'ignorais, hélas ! que la Providence allait bientôt me demander de plus durs sacrifices !) ; de l'autre, je sentais que le bonheur de mon enfant

était assuré. Il devait, il est vrai, s'éloigner de nous; mais, bien des carrières séparent les jeunes gens de leurs familles pour les jeter au milieu d'un monde indifférent et dangereux, et lui allait trouver une famille nouvelle, affectueuse et gaie, aussi parfaite que peut l'être une société humaine; nous le reverrions d'ailleurs de temps en temps, selon toutes les probabilités. Son caractère docile, mais un peu irrésolu, avait besoin d'une direction, il la trouvait là, paternelle et sûre. Sa vie était désormais affranchie de ces misérables luttes d'intérêts, de ces préoccupations de fortune qui lui étaient si profondément antipathiques, et qui tiennent, que nous le voulions ou non, une si grande place dans la nôtre. En un mot, il entrait dans sa véritable voie, la seule qui dût le rendre heureux en ce monde; au-delà, je voyais certain le salut de cette âme pour laquelle j'aurais tout donné. J'étais moi-même exaucé dans mes plus chers desirs, car, depuis la naissance de mes enfants, je n'avais cessé de demander à la Providence de nous faire cette grâce que l'un d'eux au moins se consacrait, dans l'état religieux, au service et à la défense de l'Église.

Je n'hésitai pas un moment; pouvais-je, d'ailleurs, refuser mon consentement, Dieu ayant parlé? J'écrivis immédiatement à ma femme, alors à Paris; sa réponse fut celle d'une chrétienne et d'une mère: non

deux cœurs n'en faisaient qu'un ; comme moi, elle rendait grâces en pleurant.

Vint le tour de la famille ; nos bons parents, âgés déjà, eurent plus de peine à se résigner. Quelle que fut leur tendresse pour nous, aucun d'eux ne connaissait mon enfant comme moi. Ils virent dans sa décision, non point les conséquences naturelles des dispositions que Dieu avait mises en lui dès son enfance, mais l'effet d'un mouvement de ferveur comme en ont parfois les jeunes gens. Cette retraite qui, en l'isolant pendant quelques jours de tout bruit, de toute distraction étrangère, et en lui rendant sa pleine liberté d'esprit, lui avait permis de lire clairement dans son âme, était non point simplement l'occasion, mais la cause, la seule cause véritable du parti qu'il prenait tout-à-coup. Cux-mêmes avaient besoin de se faire à l'idée d'une séparation dont ils s'exagéraient la portée. Enfin, l'état religieux les effrayait ; ils en comprenaient les renoncements, sans en deviner les joies. Il fallait donc attendre encore ; on en reparlerait dans le courant de l'hiver.

Nous envoyâmes Auguste rejoindre sa mère à Paris, où ils passèrent un mois ensemble. Au retour, il recommença à mener, au milieu de nous, sa vie habituelle, mais il était aisé de voir que ses pensées étaient ailleurs. Comment eût-il pu entreprendre quoi

que ce fût, lui qui était résolu de tout quitter ?

Cependant, l'hiver s'écoulait et rien n'était changé dans les idées et les impressions de la famille. En vain, j'avais tenté de lui montrer sous un jour moins triste la vocation de notre Auguste ; il était déjà question de renvoyer son départ à une époque plus reculée, alors que tout retard ne pouvait évidemment que rendre la séparation plus difficile.

Que ces luttes fussent pénibles !

Je voyais la douleur des miens, j'aurais voulu les consoler à tout prix et cependant je comprenais que le salut de mon enfant était là ! Lui-même souffrait : il désirait ardemment mettre un terme à cette épreuve trop prolongée, cruelle pour lui, inutile, hélas ! pour tous

« Prenez garde ! me disait à son tour le directeur
« de sa conscience ; voilà un jeune homme inoccupé,
« ne sachant plus où se prendre, exposé à tous les
« dangers d'une situation sans issue. On a vu mal-
« heureusement plus d'une vocation se perdre.
« Ce vide, dans lequel il vit, peut lui être funeste
« et lui ôter enfin toute force, pour le jeter, Dieu
« sait où ! »

Enfin, Auguste prit un parti énergique, que j'approuvai comme nécessaire : il décida qu'il s'éloignerait sans faire d'adieux, et, vers la fin de

fevrier, je le conduisis au Noviciat de Sous-le-Saulnier. Sa bonne et courageuse mère nous avait accompagnés jusqu'à Avignon.

Accueillis au Noviciat avec une tendre cordialité, nous passâmes quelques jours ensemble dans cette maison qui devenait la sienne, puis il fallut se quitter ! En nous embrassant pour la dernière fois, nous ressentîmes plus vivement que jamais l'amertume du sacrifice. Celui qui nous l'avait demandé nous donna de l'accomplir jusqu'au bout.

Je retrouvai les miens tristes, mais résignés.

La première lettre d'Auguste se ressentait encore des impressions douloureuses que mon départ lui avait laissées ; quelle que fût la permetté de sa Pôï, il nous aimait trop pour ne pas nous regretter. Sa seconde lettre était toute autre : Dieu le consolait enfin et commençait à lui rendre ces joies pures qu'il avait abandonnées pour lui. Sans cesser un seul jour de penser à sa famille, qu'il chérissait plus tendrement que jamais, il aimait autour de lui et il se sentait aimé. D'ailleurs, la vie active du Noviciat, où les heures données à la prière, aux récréations, au travail, se combinent si heureusement et entrecourent si bien les journées, ne permettait guère à la mélancolie de se glisser dans la maison. C'était entre ces jeunes gens une émulation

continue de piété gaie et de prévenances affectueuses.

Il faudrait transcrire en entier ces lettres charmantes, où l'enfant s'épanchait avec l'abandon de son âge et de sa nature d'élite : tantôt, il racontait l'emploi de son temps, ces exercices d'esprit et de corps, si variés, si nombreux, que la cloche sonnait jusqu'à quarante fois par jour ; le recueillement et les chants de la chapelle, les récréations prises en commun avec ses nouveaux frères, si aimables et si bons ; leurs éclats de rire contagieux, auxquels il mêlait les siens, et les promenades de chaque semaine à travers les collines fraîches et vertes du Jura. L'émotion le gagnait quand il songeait à ceux qu'il avait quittés, à cette maison paternelle, si pleine de souvenirs et de tendresses, où s'étaient écoulées pour lui de si douces et de si heureuses années. Père, mère, grands parents, frères et sœurs, amis de son enfance et de sa jeunesse, il nous nommait tous, il se mêlait, comme autrefois, à notre vie, s'asseyait à notre table et s'agenouillait, le soir, au milieu de nous, devant notre autel de famille.

Plus loin, c'était le religieux qui parlait : il se voyait, avec un humble étonnement, revêtu de ce habit illustré par tant de saints ; il admirait cette grande faveur, cette élection miséricordieuse dont il avait

été l'objet et qu'il ne pouvait, disait-il, comprendre, et il s'anéantissait dans sa reconnaissance et dans son amour, à la pensée de la grâce immense qui lui avait été faite. Ses lignes pressées, son écriture serrée et fine couvraient ainsi les quatre pages auxquelles il paraissait vouloir se limiter. Le même sentiment de réserve et de respect pour les usages de la maison (usages qui, du reste, n'avaient rien d'obligatoire) ne lui permettait de nous écrire qu'une fois par mois, et, quoiqu'il nous en coûtât de n'avoir de ses nouvelles qu'à de si grands intervalles, nous nous étions fait un devoir de ne pas le presser sur ce point.

Un coup de poudre inattendu vint frapper mon pauvre ménage.

Ma femme bien-aimée me fut enlevée par une maladie rapide, qui n'avait eu longtemps que le caractère d'une indisposition. Au milieu de l'abîme de douleur où j'étais plongé, la pensée de nos enfants me préoccupa la première. J'écrivis à ceux qui n'étaient pas avec nous pour leur demander la résignation au nom de Dieu et de leur père. Leur cœur me répondit.

Je n'ai pas besoin de dire ce que fut Auguste : il pleura comme pleurent les saints, en regardant le Ciel, où il voyait sa mère par la foi, où il se voyait lui-même

par l'espérance ! Heureux enfant ! il ne devait pas tarder à l'y rejoindre !

La dernière lettre qu'il m'écrivit m'entretenait, comme d'habitude, des petits événements de la maison ; il me dit, entre autres choses et sans insister là-dessus, que l'humidité l'avait légèrement indisposé, mais qu'il était à peu près guéri, grâce aux soins dont on l'entourait. Je crus d'abord à un simple rhume, mais, en finissant la dernière page, je m'aperçus que le maître des novices avait cru devoir ajouter :

« Notre cher Auguste a eu, ces jours-ci, une fatigue de gorge qui est maintenant en voie de guérison. »

Ces quelques mots me firent réfléchir. Y aurait-il eu quelque chose de sérieux dans la petite maladie d'Auguste ? Je lui répondis que je le priais de ne plus attendre la fin du mois pour m'écrire et de m'envoyer, pendant quelque temps, un bulletin hebdomadaire de sa santé.

C'était au milieu d'août. Nous habitons alors notre propriété de Sainte-Marguerite. J'étais allé passer la journée à la Candolle, cette autre campagne où Auguste était né. Mon père vint m'y rejoindre vers le soir. Il m'apprit que le médecin du Noviciat, voyant la maladie de mon fils se prolonger et pensant

que l'air natal pourrait le remettre, avait conseillé de nous l'envoyer. La lettre d'avis qui le précédait ne m'avait plus trouvé à Marseille. Auguste était arrivé et mon père, prévenu, venait de le conduire à Sainte-Marguerite.

Nous revînmes précipitamment. Je le trouvai assis sous les arbres. A notre approche, il se leva pour m'embrasser, les yeux brillants de joie. Je fus frappé de son extrême maigreur; mais, ce qui m'impressionna plus encore, ce fut sa taille démesurément grandie. Le pauvre enfant avait fait, en cinq mois, à dix-neuf ans, la croissance qu'il eût dû faire en un an, de quatorze à quinze! Je ne me rendis cependant pas compte immédiatement de son état. Ce ne fut qu'un peu plus tard, par les demi-aveux des médecins, que je compris tout.

Les soins intelligents et affectueux qu'il avait reçus au Noviciat n'avaient pu enrayer le mal, dont la marche avait été très prompte; les poulmonns étaient atteints; la situation était grave, un accident pouvait la compliquer et la rendre désespérée. Il fallait prévenir Auguste, qui ne se doutait de rien. Son confesseur, qui venait le voir, lui dit avec ménagement une partie de la vérité et lui conseilla de demander les derniers Sacraments.

L'enfant reçut cette communication avec un peu

de surprise ; il entrevit néanmoins, non seulement sans crainte, mais encore avec joie, la possibilité d'une fin prochaine. Comme je m'approchais de lui : « Papa, me dit-il, mon état peut donc devenir dangereux ? Oh ! mon Dieu ! cela me ferait plus de plaisir que de peine... mais c'est pour vous, pauvre père ! » Son regard se voila un moment. Que lui dis-je alors ? Je ne sais ; mon cœur débordait d'attendrissement et de douleur. En lui prodiguant les témoignages de ma tendresse, je parvins, Dieu aidant, à ne rien laisser voir qui put l'attrister et affaiblir son courage.

Quelques jours après, on lui porta l'Extrême Onction et le Saint-Viatique. Déjà, il ne pouvait plus quitter le salon et marchait avec peine. Il reçut les derniers Sacraments en silence, mais son visage souriant respirait le bonheur :

« A voir l'expression angélique de ses traits, dit un de nous, ne croirait-on pas qu'il est au jour de ses noces ! »

Le lendemain, il resta dans sa chambre et se mit au lit de bonne heure ; ses forces diminuaient, bien qu'il assurât ne pas souffrir :

« Vraiment, disait-il parfois, le bon Dieu n'est pas difficile ; il se contente de bien peu de chose ! »

Hélas ! tout n'était pas fini, et Dieu réservait à ses derniers moments une de ces luttes terribles qu'il envoie parfois à ses saints pour leur épargner les épreuves de l'autre vie et laver quelques taches légères qui pourraient leur être restées.

Un soir, comme nous étions tous autour de son lit, je l'entendis s'écrier avec frayeur :

« - Papa ! est-ce que je vais être damné ?

« - Oh ! pour cela, non, je te le promets, lui répondis-je, en allant à lui.

« - Oh ! qu'est-ce là ? Je vois des flammes ! mais j'aime le bon Dieu, moi ! ... Je veux l'aimer ! ...

« Papa, dites-moi que je ne serai pas damné !

« - Non, mon fils chéri, tu ne le seras pas, tu ne peux pas l'être ! Le Ciel est à toi ... Ne vois-tu pas que c'est le démon qui est jaloux de ton bonheur et qui te tourmente ? Dis avec moi : Mon Dieu, je vous aime ! Mon Dieu, j'espère en vous de tout mon cœur ! Vivent Jésus et Marie ! »

Il répéta mes paroles et parut tranquille.

Une heure après, sa respiration devint si pénible et courte :

« Je vais étouffer ... j'étouffe, disait-il ... Comme je souffre ! oh ! que je voudrais mourir !

« - Mon enfant, mon enfant chéri, courage ! Encore un moment et tu ne souffriras plus ! Vois le

« Ciel qui s'ouvre Vois la Sainte Vierge, ta mère,
« tes petits frères qui te tendent les bras !

« - Maman, venez me chercher ! Oh ! mon Dieu !
« venez vite ! . . . »

Contraste touchant ! Pendant qu'il proférait ces
plaintes déchirantes, le sourire, un sourire céleste ne
quittait pas ses lèvres !

La crise s'apaisa ; il reposa un peu.

De temps en temps, il m'appelait auprès de
lui :

« - Papa, disait-il, parlez-moi, j'ai besoin d'être
« soutenu. Les hommes n'y peuvent plus rien ; Dieu
« se retire

« - Courage, mon ange ; va, Il n'a jamais été
« si près de toi ; c'est une dernière épreuve !

« - Ah ! que je voudrais maintenant avoir vé-
« cu comme un saint ; mais je n'ai rien fait de bon,
« absolument rien !

« - Mon ami, tu t'es donné à Dieu tout entier,
« tu ne pouvais pas faire plus ! Tu es Jésuite !

« - Je l'ai fait sans générosité ; je suis un mau-
« vais Jésuite.

« - Tu m'as dit toi-même que tout Jésuite mou-
« rant dans son ordre était sauvé ! Allons, mon en-
« fant, baise la croix et abandonne-toi au bon Jésus,
« qui est mort pour nous. Prions ensemble notre

« bonne Mère ! »

Je lui mis au cou une médaille de saint Benoît, pour éloigner le démon qui le tentait de désespoir, et lui donna, en pleurant, ma bénédiction de père de famille.

Un moment plus tard, commençait une nouvelle crise d'oppression, aussi terrible que la première : il étouffait, il désirait et ne pouvait mourir!...

La nuit se passa ainsi ; nuit d'angoisses ! Nous en étions réduits à implorer de Dieu la fin de ses souffrances.

Vers le matin, Monsieur le Curé, qui était venu, chaque jour, lui renouveler la grâce de l'absolution, entra dans sa chambre. Auguste se fit répéter par lui qu'il n'était pas en enfer, pas même en purgatoire, et, depuis, il n'y pensa plus. Il baisait la croix à tout moment et offrait son sacrifice.

Dans la journée, sa tête commença à seprendre ; quoiqu'il ne reconnût plus sa chambre, il nous répondait encore et ne cessait de prier. Peu à peu ses idées devinrent plus vagues, mais elles paraissent être douces et riannes. Vers quatre heures du soir, un transport au cerveau se déclara, augmentant progressivement de violence : Dieu voulait donner au pauvre Novice les mérites du martyre qu'il avait sans doute désiré. Auguste en eut l'illusion et

en endura les souffrances. Il croyait prendre part à tous les actes d'un véritable martyr; on l'enchaînait; traîné devant un tribunal, il y subissait un interrogatoire et nous comprenions, à ses réponses, les questions qui lui étaient adressées; il voyait les instruments de son supplice et annonçait les tortures qu'on lui ferait subir; puis, il s'encourageait lui-même:

« Ce sera un rude martyr, disait-il; mais, ô mon Dieu, c'est pour vous! C'est pour vous! Donnez-moi la force! O quel bonheur de mourir pour vous! Jésus, Marie, Joseph, venez à mon secours! Jésus, je vous aime!»

Et il cherchait à se lever. Nous étions trois à le retenir dans son lit avec beaucoup de peine. Quelqu'un eut l'idée de me dire tout bas: « Commandez-lui ». Je voulus essayer: « Mon Auguste, reste étendu! obéis! je le veux! » Ohé enfant! Il ne me reconnaissait plus, et cependant l'obéissance lui était si naturelle qu'il s'arrêta. « Mais, alors, comment faire? dit-il doucement. »

Cependant, la vision continuait: il voulait de nouveau s'élever, invoquait Dieu et les Saints, exhortait ses compagnons de martyr. A peine ma voisine pouvait-elle suspendre ses transports pendant quelques secondes.

Enfin, les scènes devinrent confuses. Il ne prononça plus que des paroles incohérentes et sans suite ; il fit un dernier effort pour se lever, puis un faible sémissement agita ses membres....

C'était la délivrance !

L'ange ne souffrait plus : il était auprès de Dieu et de sa mère !

Ma femme, mon enfant, priez pour nous !



1876.

Résumé. — Cette année a été marquée par un heureux événement et par diverses épreuves. L'une d'elles a été longue et terrible.

25 janvier 1876.

Mariage
de ma fille
Louise-Marie-Chèrese
avec
Marie-Joséph-
Saurent-Amédée
de Crozet.

(N.-D.-du-Rouet.)

Le 25 janvier, mariage de Chèrese et d'Amédée,
dans l'Eglise du Rouet, à 11 heures du matin.
(Lecture d'Amédée.)

Vers la fin de mai, une hypertrophie de cœur s'est déclarée chez Emmanuel, qui préparait, auprès de moi, son baccalauréat. Je l'ai confié aux soins du Docteur Chargé, que nous allions consulter, tous les mois, à sa campagne de Camaris, près La Seyne (Var).

Du 21 juin au 3 novembre, séjour à la Candolle.

Jusqu'à notre voyage à Lourdes, mon pauvre malade a été sujet à des crises d'oppression et nous avons vécu dans les angoisses les plus cruelles.

En octobre, Marguerite, Emmanuel et moi avons

été passer quinze jours à Lourdes. La bonne Mère nous a écoutés : depuis lors, amélioration lente, mais continue.

Charles a été reçu avocat à Marseille.

Benjamin est resté, cet été, plus de quatre mois avec nous à la Candolle.

Marguerite y a fait une fausse couche de deux mois.

Première grossesse de Chèreſe.

Mon Dieu ! je vous ai béni dans la joie ; je vous aime et vous bénis dans les larmes. Ma vie ne peut plus être que douleur et néanmoins vous prolongez mon exil. Que votre sainte et chère volonté soit faite !

1877.

27 avril 1877.

Naissance
de mon petit-fils
Laurent - Marie
Joseph - Jean
de Crozet.
(Sainte - Trénité)

Résumé. - Le 27 avril, à 7 heures du matin, Chèreſe est heureusement accouchée, rue Grignan, d'un gros garçon dont j'ai été le parrain ; marraine, M^{me} de Crozet.

Chèreſe a eu, à la suite, une fièvre muqueuse.

Marquerite a été atteinte de la même maladie, et Victor d'une fièvre typhoïde.

J'ai été, moi-même, très sérieusement souffrant à cette époque. Un séjour d'un mois à la Martinette, où je suis retourné en septembre, a achevé de me remettre.

Gabriel s'est associé, d'abord avec M^r. Brémont, pour le courtage et la commission, puis avec M^r. Paul Saugier fils, pour l'exploitation d'une savonnerie. Que Dieu lui donne le succès !

Le 13 août, pélerinage à la Sainte-Baume, avec nos enfants, Angèle et les siens, Maxime et Gabrielle Fauchier, Louis Fauchier et sa femme.

Le 29 octobre, visite à Sainte Claire avec Charles. Dix jours après environ, Charles était fiancé avec M^{lle} Gabrielle Fauchier, fille de M^r. Victor Fauchier et cousine germaine d'Angèle.

Charles a abandonné son doctorat, commencé, pour faire son volontariat, à l'expiration duquel aura lieu le mariage. Sa Providence, dans sa bonté miséricordieuse, a tout disposé pour qu'il entreat à l'Intendance de Marseille, sous la direction d'un chef paternel.

J'ai retiré Pierre de Mongré, pour le mettre, avec son petit-frère Henri, à l'Externat S^t Ignace.

Emmanuel ne me donne plus d'inquiétude.

Jésus, Marie, Joseph, protégez mes chers

enfants dans leur bonheur temporel et surtout dans leurs intérêts spirituels, les premiers de tous. Daignez me préparer à faire une bonne et sainte mort !



Bien que je n'aie pas, ainsi que je l'ai déjà dit, l'intention d'écrire mes Mémoires et encore moins l'histoire de mon âme, je ne puis m'empêcher de faire un retour sur la période si agitée que je viens de traverser.

Après la mort de ma chère Alice et les deux mois d'étourdissement qui la suivirent, je tombai dans un état de décomposition morale et d'anéantissement physique, grâce auquel ma vie ne devait plus durer qu'un temps très court ; j'y comptais, et rien n'aurait pu ébranler ma confiance à cet égard.

Mais Dieu ne le voulait pas : la mort d'Auguste, la longue maladie d'Emmanuel, qui me tint suspendu plusieurs mois entre la vie et la mort, et d'autres épreuves ignorées des miens, me réveillèrent coup sur coup comme les brûlures d'un fer chaud. Ces alternatives conti-

nuelles de douleurs aiguës, d'anxiétés terribles, d'espérances tour-à-tour accrues ou trompées, m'ont secoué brusquement, arraché à mes habitudes de cœur et jeté hors de moi-même. Il ne m'est pas permis de dire le moyen inattendu dont il a plu à la Providence de se servir, à dater du milieu de cette année, pour me ramener au calme et me rendre ainsi l'existence possible après ces grands ébranlements de mon âme.

En trois années, j'ai vécu vingt ans.

Malgré la blessure inguérissable et douloureuse qui m'en est restée, je me sens plus de force et il y a plus de lumière autour de moi. Ma vie est brisée, mais je vis.

Et je répète encore avec un entier abandon de cœur :

« *Pater, fiat voluntas tua !* »



1878.

Résumé. — Non seulement le bon Dieu ne m'a pas frappé cette année, mais encore il m'a accordé de grandes consolations.

Charles passant ses dimanches à Coulon et Emmanuel s'y arrêtant de temps à autre au retour de Camazis, je les ai accompagnés plusieurs fois dans le cours de l'hiver et du printemps.

En février, tirage au sort d'Emmanuel; il amène un mauvais numéro; sa terrible maladie de cœur ne lui avait permis de préparer ni son baccalauréat es-lettres, ni son examen de volontariat. Il s'est présenté en avril devant le Conseil de révision, qui l'a ajourné à un an.

En mai, j'ai été visiter avec lui l'Exposition universelle, à Paris, et j'ai logé chez ma chère sœur Angèle.

Pendant les émeutes excitées dans la ville à l'occasion de la fête du Sacré-Cœur, Gabriel et Emmanuel, qui ne s'y étaient pas trouvés mêlés jusque-là, ont rencontré, rue Saint-Ferréol, deux mal-

heureux jeunes gens assaillis par une foule considérable, et se sont portés courageusement à leur défense. Isolés bientôt l'un de l'autre, ils ont été entourés et frappés de tous côtés. Emmanuel a été abattu par deux coups de casse-tête qui lui ont fait un trou énorme à la nuque, Gabriel, sans armes comme lui, s'est battu longtemps, frappant et parant. Après être tombé trois fois, il s'est décidé à faire une trouée et s'est jeté dans un hôtel, d'où on me l'a ramené ensuite sans blessures graves. Tous deux se sont parfaitement remis en peu de temps. Ils ont fait bravement leur devoir. Que Dieu soit mille fois béni pour me les avoir conservés.

11 juin 1878.

Mariage
de mon frère
Emmanuel-Auguste-
Elzéar
avec Mademoiselle
Marie-Eugénie-
Madeleine Philibert.
(Célébré dans l'église
de Notre-Dame-du-Roch,
Bailleul.)

Le 11 juin, mon bon frère Elzéar épouse une charmante jeune fille, M^{lle} Marie Philibert fille de M^r Jean Philibert, Vice Consul de France à Jaffa et de M^{me} Mélanie Philibert née Gruillier, sœur de M^{me} Doucel.

(Écritures d'Elzéar et de Marie.)

Il a pris son ménage, ainsi que Chèrede et Amédée.

16 juin 1878.

Naissance
de mon petit-fils
Gabriel-Marie-Joseph
Doucel.
(Notre-Dame-du-Mont.)

Le 16 Juin, naissance de mon petit fils Joseph Doucel, tenu sur les fonts par mon fils Gabriel et par Marie Charal, sœur de Benjamin.

(écriture de Benjamin)

Le 8 Juillet, mort de M^{me} Sophie Fauchier, née Chastenet; nous l'avions assez connue pour la regretter vivement, et c'était la mère de ma future fille.

Le 5 novembre, premier départ d'Henri pour Mongré.

22 novembre 1878.

Mariage
de moi, M^{lle} Louis-Marie-Charles
avec Mademoiselle
Marie-Immaculée-
Cécile-Gabrielle
Fauchier.
(Coulon. - St-Jouis.)

Le 8 novembre, Charles termine son volontariat. Son mariage a lieu le 12; le surlendemain, mes jeunes mariés partent pour l'Italie. Hélas! leur voyage ne devait pas être de longue durée. Le 28, un télégramme les rap-
pelait en toute hâte; M^l Victor Fauchier, père de Gabrielle, venait de mourir.

Les deux courts rapports que j'ai eus avec ce Digne homme m'ont fait sentir douloureusement sa perte; il était plein d'esprit et de cœur. Il jouissait la Dilectura jusqu'à ses Derniers limites. (Écriture de Gabrielle)

29 novembre 1878.

Naissance
de ma petite-fille
Jeanne-Laurence-
Marie-Thérèse
de Crozet.
(St-Vincent-de-Paul.)

Le 29 novembre, naissance de ma petite-fille Marie-Thérèse; elle a pour parrain M^l de Crozet, père d'Amé-
dée, et pour marraine ma belle-mère de Combaud.
Thérèse nourrit.

L'affaire savonnerie de Gabriel n'ayant pas réussi, il commence à liquider.

Benjamin a quitté la navigation pour entrer dans une grande maison de banque.

Emmanuel ne me donne plus d'inquiétude; cepen-
dant, sa santé ne lui permet pas encore de se remettre

au travail.

Première grossesse de ma belle-sœur Marie et de ma fille Gabrielle.

Mon Dieu! vous m'avez épargné cette année encore pour me laisser reprendre un peu de courage. Cette trêve qui m'est accordée doit-elle durer longtemps? J'ai trop vécu pour le croire. Daignez donc me fortifier, Seigneur, en augmentant ma foi, afin que j'aie, avec un amour confiant, au-devant des sacrifices qu'il vous plaira de me demander. Je vous recommande du fond de mon cœur ma famille et mes enfants bien-aimés. Les événements se pressent, la tempête semble près d'éclater sur nous, mais vous ne nous abandonnez pas, Seigneur!

—

1879.

19 mars.
Naissance de
mon neveu
Jean Marie
Joseph Elzéar
Abeille.
(Eglis. St. D. du Mont)

Le jour de S. Joseph, à midi et demie,
Mabelle-Sau Marie est accouchée d'un garçon
après une grossesse fatigante & une couche très
pénible. L'enfant a été baptisé le lendemain.
Je l'ai tenu sur les fonts avec Marguerite, qui
remplacait M^{me} Philibert, mère de Marie.
Mabelle-Sau était si souffrante qu'elle n'a
pas pu nourrir.

1^{re} Communion
d'Henri.

Le 22 Mai, jour de l'Ascension, a eu
lieu la Première Communion d'Henri. J'y
ai assisté avec une extrême émotion. Que
de souvenirs tristes et doux se pressaient à
la fois dans mon cœur! J'avais pris part,
dans cette même chapelle, avec ma chère Alix,
aux Premières Communions de Charles,
d'Emmanuel & de Pierre. La seule à laquelle
nous n'eussions pas pu nous rendre, était

celle d'Auguste qui s'accomplissait le jour même où
notre petit Victor mourait dans nos bras (30 mai 1867)
depuis lors, Auguste lui-même m'avait été enlevé,
ma femme bien aimée l'avait précédé de quelques
mois, et maintenant je venais seul à Bourgé
servir à mon pauvre Henri de père & de mère!

Ce cher enfant a passé sa journée dans
un état de joie qui m'a fait du bien; c'était
comme en avant goût du ciel: "que je suis
heureux! Ah! que je suis heureux!" me disait
il; et il ajoutait en souriant: "je sais bien
" que cela ne peut pas durer toujours, mais
" c'est bon!... Cela donne de la force pour plus
" tard!" — Pauvre petit! Il comprend d'ins-
tinct que le bonheur, en ce monde, nous est
accordé comme une courte halte, comme un
breuvage fortifiant pour nous aider à supporter
les fatigues du pèlerinage. — Que Dieu garde
son innocence! — Henri a reçu le 28 juin
le Sacrement de Confirmation.

Exemption
d'Emmanuel.

Dans le courant de ce même mois de Juin,
Emmanuel mourut à un an en 1878, s'étant

de nouveau présente devant le conseil de révision, sur l'avis du médecin militaire, il a été déclaré atteint d'anémie et d'hypertrophie du cœur, mauvais pour le service actif & bon pour les services auxiliaires. En pareil cas, on n'est appelé qu'en temps de guerre & jamais armé. C'est pour moi une grande préoccupation de moins. Puisse maintenant la bonne Nère échouer de me le guérir!

En Mai, séjour à la Costolinde, avec ma tante Ferrin, Eléar & son ménage Gabriel m'y a remplacé. - En juillet, à La Martinasse, en droit au Portail Vert. Charles est resté à Marsieu.

27 août 1879.

Naissance de ma
petite fille Sophie
Henriette Claire
Marie Madeleine.

(St. Trinité.)

Le 27 août à 6 heures du soir, s. Grignan¹⁸⁷⁹.
Naissance de ma petite fille et filleule Madeline
beille. Je l'ai tenue sur les fonts le Samedi 30
avec M^{me} Lion Riguel (Clair) la tante maternelle,
à l'église de la St. Trinité. La grossesse de ma
bonne Gabrielle avait été pénible: les douleurs
l'ont prise Lundi 25 à 1 heure du matin.

et on ne l'a délivrée que Mercredi soir. un dépôt
au sein l'a empêchée de nourir. — Que Dieu bénisse
les chers enfants qu'il envoie à la famille!

Adine, après une grossesse affreuse a mis au monde
son fils Guy. Elle a fait à la suite une maladie qui
a fait l'emporter. L'hiver qu'elle passe dans les Pyre-
nées achève de la guérir.

Le 5 septembre, installation avec Margue-
rite & mes fils à la Candolle. Charles & Gabriel
viennent m'y rejoindre le 8 octobre. — Le 7, départ
d'Henri pour Mougué: son travail laissait
beaucoup à désirer depuis trois ans, mais, à
partir de la rentrée, il s'y est mis avec une gran-
de ardeur & a persévéré jusqu'ici. — Du 1.^{er} au
10, séjour d'Angèle & de Marie à la Candolle.
Le 10, arrivée de Louis qui repart le 14.

Le 15, départ d'Elzéar & de son ménage
pour Jaffa, (Syrie) mon frère y est allé liquider
avec sa belle-mère & ses beaux frères la suc-
cession de son beau-père, M.^r Philibert. La
traversée a été mauvaise, Elzéar et Marie étaient

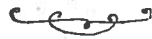
partis fatigués, et d'après les lettres que j'ai reçues d'eux jusqu'à la fin de l'année, la santé de ces bons amis ne s'est pas rétablie. L'enfant est fort et très avancé pour son âge. — Que Dieu daigne mettre un terme à leurs épreuves & nous les rendre, après tant de peines, fortifiés et contents!

Le 11, retour de la Caudoelle. Avant de la quitter, j'ai fait commencer les travaux nécessaires à l'installation de Marguerite & de Thérèse dans une petite maison qui touche le château. Chacune de mes filles aura là une salle à manger et une cuisine séparées. Il leur restera en outre dix chambres à se partager.

Le froid de
1829.

Nous avons éprouvé, à l'entrée de l'hiver des froids terribles tels qu'il ne s'en était pas vu depuis soixante ans à Marseille. Le thermomètre est descendu en ville à 10 degrés au-dessous de zéro et à 15 à la campagne. Depuis lors, le chiffre de la mortalité s'est considérablement élevé. Les petites vérolés et surtout les fluxions de poitrine font de grands ravages dans la population. Grâce à Dieu nos sœurs y ont résisté jusqu'ici.

Merci, Seigneur, des diverses grâces que
vous nous avez accordées dans le cours de cette
année qui s'est écoulée toute entière sans qu'un
seul des miens ait été frappé. La paix
dont nous jouissons encore peut, il est vrai,
nous être subitement ôtée, ou par un malheur
privé, ou par la catastrophe sociale qui menace
depuis dix ans notre malheureuse patrie; mais
votre Providence veille sur la France & sur nous.
Daignez nous faire la grâce de nous y abandonner
sans réserve, avec une profonde reconnaissance
de vos bienfaits, avec une confiance toujours plus entière,
un amour toujours plus filial & plus grand!



1880.

Les nouvelles qui m'arrivent de Jaffa sont toujours plus inquiétantes. Marie finit par faire une fausse couche dans des circonstances allarmantes pour sa vie. Aussi ai-je recouru aux grandes prières. En même temps que nous faisons une neuvaine en famille, j'en demande à la Salette, à Lourdes, à Ghoudun, aux quatre Communautés les plus mortifiées de Marseille, & je fais célébrer des messes à Notre Dame de la Garde. Nos vœux sont exaucés : les nouvelles deviennent meilleurs.

À peine rassuré d'un côté, j'ai à trembler de l'autre. La santé de ma tante du Pithon, qui ne se ressentait que trop de son grand âge (elle a plus de 87 ans), passe par des crises

de faiblesse qui m'effraient. En même temps, l'état de ma pauvre belle-mère devient plus dangereux & ses douleurs plus vives. Grandes prières de nouveau pour elles deux; prières partant.

Le 14 juin, arrivée de Eléar, de Marie & de leur enfant, tous trois bien portants, après une absence de huit mois pendant lesquels tant tourments de l'esprit, les souffrances du corps & les ennuis de toutes sortes les ont à peine laissés respirer. Tout cela est fini: Dieu soit loué!

30 Juin 1830.
Expulsion des
P. Pères Jésuites
de Marseille.

Le 30 Juin à six heures du matin, les P. Pères Jésuites sont expulsés de leur domicile par la force, contre toute loi et tout droit, à l'indignation générale des honnêtes gens. Une émeute formidable devait éclater, dans le cas où le sentiment public eût tenté de se manifester. Les enrôlements s'étaient opérés au vu et au su de tout le monde, sur une grande échelle, à des prix très élevés, et la police ne recevait d'ordres que pour protéger

le mouvement, bien qu'il fût déjénéré en insurrection et aboutir aux plus terribles excès.

Le bruit courait que les Pères seraient maltraités, massacrés peut être à leur sortie; néanmoins, pour ne pas compromettre leurs nombreux amis sans aucune chance de succès, ils leur défendirent de se réunir autour de la Présidence. Une cinquantaine de jeunes gens seulement surveillaient la rue des fenêtres voisines, afin de venir au secours des Pères, s'ils étaient menacés, et de leur frayer une route jusqu'aux maisons d'en face, toutes prêtes à les recevoir. Ils jouaient leurs vies et le savaient. Heureusement, les chefs du mouvement avaient donné contre ordre la veille au soir. — Une vague inquiétude a régné pendant quelques jours dans la ville.

Il est évident pour tous que le pouvoir de nos autorités publiques est aujourd'hui

purement nominal, que nous soumettons entièrement à la discrétion des sociétés secrètes, et qu'il dépend d'elles de mettre la ville à feu et à sang. — Mon Dieu, nous avons toujours été sous votre main, mais jamais cette vérité n'a plus vivement frappé nos yeux. Quelle force et quelle confiance une certitude pareille ne devrait elle pas nous donner dans les jours mauvais que nous traversons, et que nous restât-il à faire qu'à remplir simplement notre devoir, en remettant le reste à la Providence!

L'expulsion des Jésuites a provoqué partout la démission des parquets, presque tous récemment nommés. Les procès en réintégration intentés par les Pères ont été soustraits à la connaissance des tribunaux, qui s'étaient déclarés complices, pour être livrés à l'arbitraire du gouvernement. Nous sommes en plein despotisme révolutionnaire.

23 Juillet 1880.

Mort de ma
belle mère Vic-
toire Joséphine
Bérard du Pitton
veuve de André
Marie Honoré
de Chieusses de
Combaud.
(Marseille.)

Le 23 juillet à 10 heures du matin, nous avons perdu ma chère belle-mère de Combaud à l'âge de 78 ans.

Ma belle-mère avait le caractère doux et affectueux des Bérard. Des trois filles de mon grand-père du Pitton, c'était celle qui lui ressemblait le plus. Pieuse & charitable elle pardonnait comme Dieu, ne blâmait personne, n'exigeait rien de personne, mettant son plaisir à combler chacun des siens de prévenances & de petites gâteries.

Son éducation, comme celle de ma mère, avait été très soignée. Outre de bons talents d'agrément comme le piano, le dessin, le chant (sa voix magnifique était travaillée comme une voix d'artiste) elle avait une instruction étendue, un style clair, facile & correct.

Sa vie presque entière s'écoula dans la solitude des champs, à laquelle elle

S'était promptement faite. Après quarante-cinq ans de cette existence, ma belle-mère fut obligée de la quitter pour s'établir à Marseille, à un âge où d'ordinaire on change difficilement ses habitudes. Elle vit mourir avant elle son mari & ses deux enfants, dont l'aîné lui avait donné de trop justes sujets de chagrins. Au milieu de ces épreuves, qui augmentait encore une santé toujours chancelante, sa patience & sa résignation ne se démentirent jamais : elle accepta tout, se pliant à toutes les situations, sans qu'une plainte s'échappât de sa bouche.

Ses deux dernières années ne furent qu'un enchaînement de souffrances; les plus cruelles douleurs la tourmentèrent jusqu'à la fin, et néanmoins, calme et presque souriante, elle mourut avec la pleine conscience de son état, pieusement, simplement, comme elle avait vécu, ne regrettant de la vie que les êtres aimés qu'il

lui fallait quitter. — Bonne mère, nous le
 sarez, nous vous rendions votre tendresse.
 Depuis votre départ, nous n'avons cessé de
 demander et de faire demander à Dieu
 pour vous, la grâce de rejoindre au plus tôt,
 si vous n'y êtes déjà, dans les joies de l'é-
 ternité, votre époux et vos enfants, ces chères
 parts de votre cœur. Priez aussi, priez pour
 ceux que vous avez laissés dans les armes,
 exposés aux luttes périlleuses de la vie !

Le 31 juillet, Pierre a passé son premier
 baccalauriat. Deo gratias ! j'étais allé
 l'accompagner à Aix.

22 Août 1880.

Naissance
 de ma petite fille
 Sophie Marie
 Marguerite
 Abeille.

(Eglise de Solliès
 Toucas. — Var.)

Le Dimanche 22 août à 6 heures du
 matin, est née ma petite fille Marguerite, au
 chalet St. Claire près Solliès Toucas, dans
 la Vallée de Belgençier (Var.) Elle a été
 baptisée le mercredi 25, fête de St. Louis,
 Roi de France, dans l'église de Toucas.
 Parrain, Maxime Fauchier, frère de Gabriel,
 marraine, ma fille Marguerite, représentée

par M^{lle}. Marie Amie. Gabrielle a souffert 10 heures, mais ses couches ont été bonnes. Charles était auprès d'elle. Elle nourrit avec succès; l'enfant est grosse et forte.

Le 22, Gabriel a commencé ses vingt huit jours, service rendu dangereux par l'incapacité des chefs, et odieux par l'immoralité grossière qu'ils tolèrent ou favorisent dans l'armée.

Cette année, nous avons passé deux mois au Portail Vert (du 6 juillet au 7 septembre) et autant environ à la Candolle, où Charles & Gabrielle sont venus nous rejoindre. Mes filles ont installé leurs petits ménages dans les logements que je leur ai fait préparer touchant la grande maison.

Le 19, Henri a fait sous les grands chênes une chute terrible sur l'épaule gauche, en tombant de une branche assez élevée. Les tendons intérieurs ont été déchirés et la tête de l'humérus écrasée. Il lui a fallu un mois

et demi pour se remettre. J'ai vu le lieu de l'accident, et n'ai pu que rendre grâce à Dieu qui nous a préservés d'un plus grand malheur: tout auprès étaient des tas de pierres, et le canal, sur le bord duquel le pauvre enfant se serait infailliblement brisé!

Cette année, je garde Pime à l'étrémité St. Jean qui s'est ouvert sous la direction d'un grand Vicaire.

29 Octobre 1880.

Le Vendredi, 29 Octobre, a eu lieu, à Marseille, l'expulsion des Capucins, des Dominicains, des Bénédictins, des Oblats de Marie, et des Pères du Saint Sacrement. Les mêmes scènes se sont reproduites partout. La police, assistée de la force armée, a brisé les portes à coups de hache, clocheté ou enfoncé celles des cellules, d'où l'on a arraché violemment et jeté dans la rue les Pères et leurs amis. Là, religieux et laïques ont été assaillis

et frappés, pendant qu'on mettait les scellés sur les chapelles. — Avant l'arrivée de la police chez les Dominicains, l'émeute a failli entrer de force dans leur couvent et dans leur chapelle, pleine de femmes qui priaient.

Dans ces tristes scènes, comme pour l'expulsion des Jésuites, mes enfants ont fait leur devoir.

Les tribunaux, saisis, cette fois encore, des plaintes des religieux, se sont presque tous déclarés compétents; mais les préfets ont écarté partout le conflit, ce qui remettait la question entre les mains des conseils administratifs, ou, en d'autres termes, du gouvernement. Les démissions se multiplient dans la magistrature debout. Elles dépassent aujourd'hui le chiffre de quatre cents.

Les barreaux protestent. Une consultation émanant des juriconsultes les plus célèbres et condamnerait la conduite du

gouvernement a réuni deux mille signatures
d'avocats. C'est toujours la lutte du droit
contre la force.

Du 7 au 22 Nov.^{bre} petit séjour avec Em-
manuel à la Martinette. Angèle et sa mère
viennent passer l'hiver à Marseille.

20^{bre} 1880.

Le 20 Décembre, à 7 heures du soir, nous
avons perdu un bon tante de Pithon, sorpiss,
quelques jours auparavant, par une attaque.
La mort aura été une des grandes douleurs de
ma vie.

tante, Catherine
Victoire Clémentine
Abeille,
Veuve de J^r S^r.
Bérard de
Pithon.

(Marseille.)

Née le 23 août 1792, ma tante avait
11 ans quand sa famille la ramena d'Italie.
Les moindres particularités relatives à son enfance et
à sa jeunesse étaient restées gravées dans son
esprit: elle les contait avec beaucoup de
charme, et je lui dois une partie notable
des détails que j'ai rapportés sur la vie
de mon grand père et de ma grand mère.
A l'époque de leur retour en France, une

femme du meilleur monde, ruinée avec tant d'autres par la révolution, réunissait, en pensionnat, des petites filles de bonnes maisons : mes tantes furent élevées par elle, comme leurs frères l'étaient à Paris par mon oncle des Glaziers. L'institutrice n'avait assurément pas ses brevets (on ne s'en inquiétait guère alors), mais elle n'en fut pas moins donner à ces enfants, avec l'instruction que leur condition devait comporter, les sentiments, les idées, le langage et les manières de la bonne compagnie. Plusieurs d'entre elles firent ensuite de grands mariages, et occupèrent de hautes situations avec une distinction parfaite.

Les vieilles traditions d'intelligence et de goût, mes tantes les retrouvaient au foyer paternel. Mon grand-père aimait les lectures et les causeries littéraires : je savais ses classiques par cœur. Un ami

de la maison, le général Pascal de la Sestrie, à la fois peintre et poète, occupait avec sa famille l'étage que j'habite aujourd'hui. Il lisait souvent, à la veillée, ses productions du jour : c'étaient, tantôt quelque une de ces bluettes légères qu'aimaient nos pères, tantôt de grands beaux vers classiques, où la hauteur des pensées s'alliait à l'harmonieuse pureté de la forme. Mon grand oncle Orbeil, nature originale et distinguée, égayait de ses railleries ces réunions que réunissaient la prière et le service de ma grand mère : l'aïeule, encore vivante, y apportait sa veuve méridionale, et quelques intimes venaient parfois s'y mêler. Rien de plus simple que les petits Soirées, dans un temps où l'économie était une vertu générale et nécessaire ; mais l'esprit se faisait les frais, et il y régnait une gaieté cordiale que les progrès

de l'aveu n'ont pu faire oublier.

En 1815, mon père et mon oncle, revenus de Paris, grossirent le petit noyau de la famille.

Ma tante Clémentine, douée d'une beauté qu'elle a conservée jusqu'aux dernières limites de la vieillesse, fut demandée en mariage par des jeunes gens dont la fortune était bien supérieure à celle de son père; mais il fallait quitter Marseille, et la jeune fille portait à ses parents une si vive tendresse, qu'elle ne put jamais s'y résoudre. Beaucoup plus tard seulement, elle se décida à accepter la main de mon grand père du Pitton, qui venait se fixer au milieu de nous, et il semble, qu'en me lui demandant pas d'enfants, Dieu ait voulu faire, de son amour pour sa famille, comme une sorte de Vocation.

Ce fut sur nous, en effet, que se

concentraient toutes les forces vives de son cœur. Après ses parents et son mari, qui, beaucoup plus âgé qu'elle, la précéda de trente un ans dans la tombe, elle se donna toute entière à sa sœur, à ses frères et particulièrement à mon père, pour qui elle professait une tendresse mêlée d'admiration, à mon ménage, à mes enfants, à mes frères.

Ma tante n'était pas simplement dévouée, elle était le dévouement. Incapable de s'occuper d'elle, même dans un âge avancé, elle n'a jamais tenu compte de ses habitudes ou de ses aises quand il s'est agi de rendre service à quelqu'un des siens. L'infatigable activité de son esprit se portait sur les moindres détails de notre vie journalière; elle pensait à tous et à tout, nous aidant, au besoin, de sa personne et de ses ressources. —

Économique pour elle-même comme on
savait l'être autrefois, elle était avec
nous d'une générosité sans bornes, et
j'ai dû, plus d'une fois, refuser ses
dons. Elle avait une âme virile, un juge-
ment droit, une sensibilité profonde,
beaucoup d'imagination, d'esprit et
de goût. Elle aimait la jeunesse, et
se montrait indulgente pour ses goûts
et ses plaisirs, parfois un peu bruyants.
Malgré cela, elle écrivait d'une manière re-
marquablement claire et concise; quel-
ques mots lui suffisaient pour tout
peindre; aussi, ses lettres étaient elles
toujours attendues avec impatience, et
lues avec le plus vif plaisir. Elle aimait
ardemment le travail, et ses doigts,
comme sa pensée étaient incessam-
ment occupés.

Les pauvres avaient leur part

de ce cœur si richement doué par la Providence. Mais tant se dirons particulièrement à l'honneur de la Charité maternelle, dont elle fut nommée Présidente à la mort de son amie, la Marquise de Poutevill : c'était en 1854. Elle garda ce poste de dévouement jusqu'au mois qui précéda sa mort. Son œuvre était, pour elle, un sujet continu de préoccupations ; non seulement elle présidait les séances hebdomadaires avec une exactitude, une conscience, une exactitude, un esprit conciliant et ferme qui lui valurent l'admiration et l'attachement des Dames du bureau, mais encore, en toute occasion, elle paya largement de sa personne, même dans les dernières années de sa vie, alors que la diminution de ses forces semblait devoir l'obliger au repos.

Déjà depuis plus d'un an, la santé
 de ma tante, si bonne jusqu'alors, s'était
 notablement altérée. Des maux de tête
 souvent assez forts, la faisaient souffrir
 sans relâche; elle passait de temps en
 temps par des périodes inquiétantes de
 faiblesse; le bruit la fatiguait; et
 elle se voyait forcée de prendre presque
 habituellement ses repas, toujours plus
 légers, dans son petit salon ou dans
 sa chambre. Le Jeudi 16^{ème} elle fut saisie
 à l'improviste par une sorte d'évanou-
 issement. Un de mes enfants accourut
 au moment où on venait de la faire
 revenir à elle, et, comme on lui disait
 pour la rassurer: "Vous avez eu une
 faiblesse, ma tante," — "Non, ré-
 pondit elle en se dirigeant vers son lit,
 "C'est une attaque." — Quelques heures
 après, la malade recevait les Sacre-
 ments

avec toute sa présence d'esprit. Son tempérament, robuste encore, et son énergique volonté luttèrent quatre jours contre le mal; mais l'avant dernier jour, ses forces commencent à décroître. Elle tomba, le matin du Lundi, dans une sorte de sommeil, et, vers 7 heures du soir, sans effort, sans agonie, elle rendit le dernier soupir.

Quel vide immense et quelle douleur! Il me semble que je perds une seconde fois mon père! De cette génération vénérable qui m'avait vu naître et qui m'a élevé, il ne me reste plus que ma bonne tante Perrin. Puisse la tendresse dont nous l'entourons lui adoucir l'amertume de cette grande et cruelle épreuve!

O mes chers vieux parents, comme j'aurais aimé, et comme je vous aime!

C'est à vous que se rattachent tous les souvenirs de ma vie, et je sens que je tenais à vous par toutes les fibres de mon cœur! Je vous venais toujours entourant mon enfance de soins constants, souriant à ma jeunesse que guidaient vos sages et doux conseils, consolant les douleurs de mon âge mûr, et, dans votre vieillesse, prenant mon bras pour appui, avec une tendre confiance. Aussi, même alors que vous me quittiez et que mon cœur vous pleure, je suis sûr que vous ne m'abandonnez pas! Unis à mon Adèle toujours aimée et à ceux de mes enfants qui sont allés nous attendre dans le ciel, vous nous obtenez la grâce de souffrir avec courage et de vivre en chrétiens, afin qu'au terme de votre exil, nous puissions vous rejoindre un jour dans cette patrie

bienheureuse, où il n'y aura plus de
départs, de séparations et de larmes!

*Lactatus sum in his quae dicta sunt
michi: in domum Domini ibimus!*
Ps. 121-1.

Extrait de la Gazette du
Midi - N° du 23 4^{ème} 1890.

Une de nos plus honorables familles
vient d'être mise en deuil par la mort
de M^{me} Péard du Pithou, qui s'est éteinte
hier, à l'âge de 89 ans, couronnant, par
une mort chrétienne, une vie toute con-
sacrée aux bonnes œuvres et à la vertu. Ab-
sente à l'extrême limite de l'existence, cette
aïeule, aimée et vénérée, ne avait pas cessé
de faire preuve des qualités d'esprit et de cœur
qui rendaient son commerce précieux à tous
ceux qui l'approchaient. Ses manières af-
fables et empreintes d'un rare cachet de
distinction étaient la tradition vivante

des habitudes si regrettables de l'ancienne
société française, dont, malheureusement, les
traces vont s'effaçant de jour en jour, et ne
sont qu'un plus sensibles que dans quelques
familles privilégiées. Ajoutons, et c'est un
plus bel éloge, que les pauvres pleurent
en elle une bienfaitrice dont ils n'implor-
raient jamais en vain la générosité
chrétienne.

1881.

Laudate, pueri, Dominum!

L'année 1881 a donné quatre petits enfants de plus à la famille.

6 Janvier 1881. Naissance de ma nièce Marie Louise Abeille. Le 6 janvier, à deux heures du matin, est née ma nièce Marie Louise, fille de mon père Elzias. Elle a été baptisée le 8 à Notre Dame du Mont. Le parrain était M^r. Truilhier, oncle maternel de ma belle sœur Marie, représenté par mon fils Charles, et la marraine ma tante Perrin, représentée par Gabrielle.

10 Janvier 1881. Naissance de mon petit-fils Gabriel Marie Joseph Amédée de Crozet. Mon petit-fils Amédée de Crozet (qui, depuis la mort de son grand-père, porte le nom de Laurent) est né le 10 janvier à 7 mois 1/2 seulement. L'accouchement a été très rapide (de midi à 1 heure) et Chénise s'est allée promptement remise. Quant à l'enfant, il était si petit & si

St. Vincent de Paul.

déliat, que l'on crut prudent de l'employer à domicile.
 Depuis lors, il est devenu magnifique. Le parrain
 est mon fils Gabriel, et la marraine M^{lle} Elisa
 Larine, grande tante d'Amédée.

Du 21 au 30 Mars, j'ai fait avec Emmanuel
 un pèlerinage à N. Dame de Lourdes. Plus tard,
 au mois d'août, en revenant de Grenoble où nous
 avions accompagné Pierre qui s'y rendait pour passer
 son Second baccalauréat, nous avons été à la Grande
 Chartreuse, puis à N. D. de la Salette. Là, j'ai reçu
 avec émotion le petit tableau que j'y avais apporté
 il y a vingt ans, en reconnaissance de la guérison de
 Charles. Cette fois, j'allais, comme à Lourdes,
 demander celle d'Emmanuel. La Sainte Vierge
 ne m'exone pas encore. J'attends avec confiance
 l'heure qu'elle aura fixée.

J'ai perdu, le 15 Mai, mon cousin et excellent
 ami Achille de Vallaricille. Nous avions fait notre
 droit ensemble à Aix dans la plus étroite intimité.
 Après une carrière administrative très brillante
 terminée par la préfecture de Lyon, Achille s'était

retiré à la campagne près de Caulon, où il est mort
après une longue et cruelle maladie dans d'admirables
sentiments de foi et de piété.

Troubles
à
Marseille.

La venue à Marseille d'un corps de troupes
envoyé en Tunisie a été l'occasion de grands désordres.
Au moment où le général Vincendon et son état
major passaient devant le Cercle italien, au bas de
la rue de la République, ils furent accueillis par
une bordée de sifflets qui paraissait venir du Cercle.
Cette injure jetée au drapeau de la France, sur notre
propre sol, par des étrangers (on le croyait, du moins,)
provoqua dans la foule une explosion d'indignation
et de colère facile à comprendre. En temps normal, le
policier fut immédiatement interrompu et eut
recueilli les premiers éléments d'une enquête dont
le résultat aurait disculpé le cercle ou entraîné
sa dissolution; mais aujourd'hui, l'autorité
n'ose plus contenir par la force les facteurs de
troubles dont elle a trop souvent besoin. Des conseils
aux municipaux, cédant aux vociférations qui
éclataient autour d'eux, eurent la faiblesse de

monter dans le Cerde et d'en enlever l'écusson.
 Les nerris, qui forment le rebut de notre population,
 se répandirent dans la ville et donnèrent la
 chasse aux italiens, rouant de coups ceux qu'ils
 pouvaient atteindre. Dès le lendemain, les italiens,
 à leur tour, s'étaient réunis par petits groupes et atta-
 quaient au couteau les français isolés. Il y eut
 des morts et des blessés. Cela dura près d'une semaine.

Plus tard il fut établi que les coups de sifflet
 n'étaient pas partis du Cerde; mais les sociétés
 secrètes, qui ne perdent aucune occasion d'habituer
 les esprits aux scènes révolutionnaires, en avaient
 profité pour lâcher leurs sauvages dans la rue,
 et le peuple, qui n'aime pas les ouvriers italiens
 à cause de la concurrence qu'ils font aux nôtres,
 avait regardé faire avec une étonnée satisfaction.

Le 27 juin, j'ai passé avec Elzéar un acte
 de partage dont on trouvera l'analyse dans mon
 livre d'affaires, et que je mentionne ici parce
 qu'il m'assure la propriété de la maison rue
 Gignouan n° 7, jusqu'à ce jour indivise entre nous,

maison paternelle que j'aime tant, à cause des souvenirs douloureux et chers qu'elle me rappelle!

Mes deux filles ont perdu chacune leur beau-père dans la même semaine. Le 7 juillet est mort M^{re} Joseph Laurent de Lizet digne et saint homme que j'avais appris à aimer et à respecter dans nos sœurs, bien avant le mariage de Chérie. — M^{re} Poucel (Thomas Martin Fortuné) a succombé le 7 à une maladie douloureuse, qu'il a supportée avec beaucoup de résignation.

Le 9, fausse couche de Chérie, qui, sans ce triste accident, aurait eu deux enfants dans la même année.

Le 24 août est né mon petit fils Emmanuel, à 10 heures du matin. Gabrielle souffrait depuis la veille au soir. Il a été baptisé le 24 à l'église de Solliès Toucas. Son parrain a été mon fils Emmanuel, & sa marraine ma belle sœur Angèle, représentée par la petite Madeleine, sœur aînée du nouveau-né.

Cette année, nous avons passé deux mois au Portail Vert, du 7 juillet au 7 sept^{bre}, et deux

24 Août 1881.

Naissance
de mon petit fils
Victor Maurice
Emmanuel
Abeille.

Solliès Toucas.

mois à la Candolle, du 1^{er} 9^{br} au 8^{br} Nov.^{br} Marguerite
l'a habitée au printemps ainsi qu'Hyères.

Mon bon feu est pour tout l'hiver à Hyères
dont le climat plus doux lui était indispensable.
Son état est ma seule préoccupation. J'espère fer-
mement que la Providence lui rendra enfin la santé.

Le 11 Octobre, mon petit Henri, qui manifestait
depuis longtemps le désir d'entrer dans la marine,
a été admis à l'institution S^{te} Marie, collège des
P. Pères Maristes de la Seyne (Var), qui prépare
des élèves pour l'école navale. Henri a 14 ans;
il pourra, dans deux ans, se présenter à l'école.

Marguerite est venue s'installer à côté de
moi au n^o 9, dans la maison qu'habitait
ma bonne tante de Pitton et qu'elle m'a laissée.

8 Décembre 1881.

Naissance
de ma petite fille
Marie Louise
Joseph Poncelet

S^{te} Trinité.

Ma petite fille Marie Louise y est née le jour
de l'Immaculée Conception. La grossesse de Mar-
guerite avait été très pénible. L'accouchement s'est
opéré en quelques instants; cependant, ni la mère
ni l'enfant n'en ont éprouvé aucun tort fâcheux.
Le panain est M^{re} Joseph Phayal, marié de Marie,

Poucel, belle-sœur de Marguerite; la marraine est
ma tante Perine.

En ce moment, toute ma famille est en assez
bonne santé. Mes dix enfants, parmi lesquels
je compte ma belle-fille et mes deux gendres, continuent
à remplir exactement leurs devoirs religieux.
Pierre & Henri, les seuls dont, à raison de leur âge,
l'éducation morale ne soit pas encore achevée,
suivent les pas de leurs aînés et se forment sur
leurs exemples, en sorte que, s'il me fallait au-
jourd'hui quitter ma famille, il ne me resterait,
à cet égard, aucune inquiétude pour son avenir.

Mes petits enfants sont au nombre de onze.

Mon Dieu, j'ai eu bien des épreuves dans ma
vie. L'une d'elles a été si amère que j'ai eu en
mourir; mais nous y avons mêlé d'immenses
consolations. Vous savez que je n'aurais pas pu
vivre sans affections, et vous m'en avez comblé.
J'ai connu toutes les tendresses légitimes, et,
maintenant encore, mes enfants & mes petits
enfants m'entourent d'amour et de respect. Je

vous priais ardemment de garder leurs âmes,
 et j'ai la joie de voir toutes celles qui vous ont
 été confiées persévérer fidèlement dans votre
 service. Qu'ai-je donc fait, ô mon Dieu, pour
 mériter des faveurs si grandes? Plus j'en
 reconnais indigne, plus je vous remercie
 dans toute l'effusion de mon cœur.

Ah! Seigneur! Daignez achever votre
 ouvrage en m'accordant enfin ce que je
 n'ai jamais cessé de vous demander pour
 moi-même, la grâce d'une conversion sin-
 cère, et le bonheur de n'être plus qu'à vous.

Amén.



1882.

Le Krach.

L'année 1882 a débuté par une véritable catastrophe financière. Dans le courant, et surtout vers la fin de 1881, le jeu sur les valeurs de bourse avait pris de telles proportions, qu'il tentait même les plus prudents. Il suffisait d'acheter pour gagner en quelques jours des sommes énormes. Tout à coup, une coalition de banquiers juifs, qui, depuis quelque temps, luttaient sans succès contre une des sociétés les plus lancées, parvient à en triompher avec l'aide des pouvoirs politiques. Cet écroulement entraîne l'effondrement de toutes les autres valeurs. Des villes en-
tières,

Lyon entre autres, sont entièrement ruinées. On a compté que ce malheureux événement avait fait perdre plusieurs milliards à la France.

Remercions Dieu de ne pas avoir été entraînés dans le courant général, si nous aurions pu perdre, je ne dis pas notre honneur, (il faut manquer de sens ou de probité pour risquer au jeu plus que sa fortune), mais l'aïssance modeste que nous a donnée la Providence, et profitons pour l'avenir de cette grande leçon. Quelles que soient les chances que le jeu paraît nous offrir, ne nous y hasardons jamais. — on oublie trop d'ailleurs que le jeu n'est pas permis. Cette considération devrait suffire à des chrétiens.

15 Février 1832. Le 15 février naissance de mon neveu
 Naissance de mon neveu Jean, fils de mon frère Eléar. L'enfant
 Louis Gabriel Jean Abeille. est venu au monde à Royères où ses parents
 Royères. ont passé l'hiver. Il a eu pour parrain
 mon frère Louis que je représentais, et pour
 marraine ma belle fille Gabrielle, remplacée

à la cérémonie par M^{lle} Geneviève de Linscan
dont la famille habitait à Hônières la même
maison qu'Elzéar.

Mon frère, après un séjour de quinze
jours à la Candolle et une saison de deux
mois à la Cotolinde chez ma tante Fernin,
est retourné à Hônières, où il a fait l'acqui-
sition d'une maison qui devient son domi-
cile d'hiver.

Dans le courant du même mois de Février
Charles et son ménage se sont établis à Toulon.
Mon fils y est directeur de la succursale créée
récemment dans cette ville par la Banque
générale des Alpes maritimes. J'ai reconnu
dans sa nomination un des effets nombreux
de la protection que la divine Providence nous
a toujours accordée. La famille de Charles
s'accroît d'un enfant chaque année, le
bon Dieu a eu soin d'envoyer à son jeune chef
une position qui lui permet de les élever.
Mon Dieu, soyez en béni!

La Panthère
d'Emmanuel.

Emmanuel a passé 45 jours au Zéïzes, petit village situé sur les frontières de la Tunisie, près Bone (du 5 février au 10 mars.) Il y est retourné en Novembre pour nous revenir au printemps. Gabriel y a passé un mois cet hiver avec lui. La température très douce qui règne au Zéïzes et l'exercice en plein air auquel Emmanuel peut se livrer, sont nécessaires, au moins pour le moment, à sa santé.

Le premier séjour de mon fils en Afrique a été marqué par un fait de chasse assez rare; le 17 février, à 4 h. du soir, il était à l'affût dans un buisson qui le cachait à moitié, pour tuer une hyène ou quelque petit félin. Tout à coup, le chevreau qui lui servait d'appât se mit à trembler comme la feuille: une magnifique panthère sortait en se levant du fourré voisin et se dirigeait lentement vers la pauvre bête, les yeux fixés sur elle et la queue verticale. Le malheureux chevreau, se voyant perdu, cachait déjà sa tête dans l'herbe, quand Emmanuel, qui avait

épaulé sans bruit et visé avec le plus grand soin, tire au défaut de l'épaule, la panthère qui roule sur le flanc. Pour plus de prudence, mon chasseur a fait feu de son second coup, avant de quitter l'affût.

La panthère était une femelle de quatre ans environ. Elle mesurait en tout 2^m 55, et 1^m 60 du nez à la naissance de la queue. Elle avait été tirée à 10 ou 12 mètres.

Mon Dieu, je vous rends grâce de nous avoir épargnés, en donnant à mon fils, au moment du danger, le courage et la présence d'esprit sans lesquels il eût été perdu.

Le 5 Juin Hanny Besthot, depuis 28 ans à notre service, est rentrée dans sa famille qui la réclamait depuis long temps. Un de ses oncles était mort en lui léguant une somme relativement considérable. Cette séparation m'a été pénible et j'ai compris qu'elle l'était aussi à cette bonne fille qui avait vu

naître presque tous mes enfants. Fanny, avant de partir, a fait ce qu'elle a pu pour se faire remplacer auprès de nous. J'espère qu'elle y aura réussi.

Notre séjour à la Candolle a duré du 27 juin au 7 novembre. Mes filles l'ont habitée en même temps que nous. Henri que j'avais eu huit jours à Pâques, y a passé ses deux mois de vacances. Angèle s'y est arrêtée quatre jours en allant à la Martinette.

19 août 1882
 Naissance
 de mon petit fils
 Louis Marie
 Léon Abeille.
 à Solliès Toucas

Le 19 août est né mon douzième petit enfant à Solliès Toucas, où Charles & Gabrielle ont passé la belle saison. Les couches de ma belle fille ont été pénibles. Prise de douleurs le Vendredi à 7 heures du Soir, elle n'a été délivrée que le Samedi à midi.

Les cérémonies du baptême n'ont eu lieu le 2 octobre, mais l'enfant était ondoyé dès le premier jour. Il a eu pour parrain M^r. Léon Rigal, beau frère de

Gabrielle, et pour marraine ma tante
Perrin, représentée par la petite Marthe
Rigal. Je suis allé assister à la fête.

11 Novembre
Départ de
Pierre pour le
Service militaire

Pierre, qui avait passé son premier exa-
men de bachelier, ayant échoué au second,
s'est trouvé arrêté par la limite d'âge & n'a
pu faire son volontariat d'un an. Le voilà donc
avec cinq années de service devant lui, à moins
que la Providence, dont nous ne pouvons
connaître les voies, ne lui abrège cette épreuve.
Il est parti pour Alger où se trouve sa section,
le 11 8^{me} à 5 heures du soir. Nous lui avons eu
des lettres de recommandation pour diverses
personnes & mon frère Louis est devenu là bas
son protecteur et son appui. Tout me fait espérer
en outre qu'il pourra, dans quelques mois, revenir
à Marseille.

Le départ de Pierre m'est une véritable douleur.
Jusqu'ici, mes enfants n'avaient été séparés de
nous que par leurs études, leurs affaires ou les
exigences de leurs sœurs, et j'étais dédomma-
gé de leur éloignement par l'espoir qu'il leur

serait profitable. Pierre me quitte pour tomber dans un milieu si plein de dangers, que je ne pourrais m'empêcher de trembler pour lui, si je ne l'avais mis avec une confiance filiale sous l'égide de celui qui peut tout & qui nous aime. — Jésus, Marie, vous rendrez à notre secours en prenant plus que jamais sous votre garde l'âme de cet enfant que je ne puis plus défendre.

La mort avait fait bien des vides autour de moi; la dispersion de mes enfants achève d'y faire en ce moment la solitude; cet hiver, je me suis vu seul à cette table qui entouraient autrefois ma chère Alex, tous nos enfants, mon père, ma tante, mon frère Elzéar. Depuis lors, mes vieux parents, ma femme bien aimée, un de mes fils et trois de nos petits anges sont allés m'attendre au grand rendez vous; Marguerite, Chérie et Charles, récemment mariés, ont pris leurs ménages après trois ans passés dans la maison paternelle;

mon père a le sien; Henri ne quittera son collège que pour l'École de marine et sa carrière le séparera de nous. Il ne reste à mon foyer désert que Gabriel et Emmanuel, encore ce dernier va-t-il habiter l'Afrique chaque semaine, jus qu'au rétablissement de sa santé. J'étudie maintenant une combinaison qui me permettra, je l'espère, de réunir mon ménage trop restreint à celui de Marguerite.

Mon Dieu, je vous remercie de la protection que vous étendez sur mes enfants, et j'accepte, puisque c'est votre volonté, l'éloignement de ceux que j'aime tant, que j'aime trop peut-être. Je ne demande pas cependant à être détaché de ces affections si tendres, elles sont dans l'ordre de votre Providence. En nous donnant un cœur, en le réclamant d'abord pour vous même, vous avez bien voulu qu'il se répandît ensuite sur les êtres chéris qui nous entourent. Non, Seigneur, je ne vous demande pas d'ôter au mien ses affections, mais de

les purifier, de les régler, de les sanctifier
 en les élevant, jusqu'à vous. Aimer pour
 le tems, c'est se condamner à souffrir;
 aimer en vous et pour vous, c'est goûter
 ici-bas par l'espérance, à travers l'amertume
 des séparations, les prémices de ce
 grand amour qui sera dans le ciel la
 Vie et le ravissement éternel de nos âmes.

Ainsi-soit-il.

Que le bon Dieu benisse, et que la ste
 vierge protège à jamais toute la famille
 de l'abbey, et accorde la grâce que le père
 Mr Abbey Henry prie un soir voir tous
 ses enfans avec lui au paradis. Ainsi soit-
 -il-

Abbe Jean Boko.

Aujourd'hui, 26 Mars 1883, dernière fête
de Pâques, la bénédiction qui précède a été inscrite
sur mon Livre de Raison par Don Bosco,
fondateur & Supérieur Général des Prêtres
Salesiens. — Dieu en soit béni.

1883.

Gambetta est mort le 31^{er} 1882,
un peu avant minuit. — Si j'en parle, c'est
uniquement pour noter ce dont j'ai été té-
moin à ce sujet, je veux dire l'indifférence
générale des masses pour ce triste héros de la
révolution. Le monde officiel a répandu
force discours, & même quelques larmes de
parade sur sa tombe; les républicains
de toutes nuances y sont venus affirmer

la désotation publique, tandis que le roi public courait à ses affaires ou à ses plaisirs, et se souciait de la mort de Gambetta autant que d'une éclipse de lune.

De quelque façon que l'on envisage cet événement, on ne peut y voir qu'un châtiment de la Providence. Trappi d'un coup de pistolet par une femme que l'on s'est gardé de poursuivre à cause du scandale, - atteint à la main, à cette même main droite qu'il étendait naguère pour désigner le Catholicisme à la haine et aux coups de sa bande, avec la phrase célèbre : « le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » le malheureux s'est vu pourrir vivant, son sang, vicié par l'abus des plaisirs, disent les médecins, ayant rendu la blessure mortelle.

« La vertu-manie nous tuera », écrivait-il quelque temps auparavant. - Hélas ! ce

n'est pas de cela qu'il est mort.

1 Février 1883.

Naissance
de ma petite fille
Marie Marguerite
Josephine Augusta
Paula de Crozet.

S: Vincent de Paul.

Ma petite Paula, née à 7 h. du matin, a été baptisée le Dimanche 11. - Parrain M^r. Auguste Coustan, frère utérin de M^{me} de Crozet, marraine ma fille aînée Marguerite. Les couches de Thérèse ont été bonnes, après une grossesse très-troublée. L'enfant, comme son petit frère Laurent, est venue au monde à 7 mois 1/2, et par conséquent, très mignonne; mais confiée à une bonne nourrice, elle est (aussi comme Laurent) promptement devenue très belle.

Le 26 Mars, visite de Don Bosco, que j'ai eu le bonheur d'avoir à déjeuner. Il a béni toute ma famille et a inscrit sa bénédiction sur ce livre. Je ne dirai rien de ce Saint qui joue déjà un si grand rôle dans le monde et qui est visiblement appelé à y faire plus de

bien encore, sinon pour mentionner
l'enthousiasme qu'il excite à Marseille,
chaque fois qu'il y vient.

Pendant le repas, nous avons cherché
à le faire parler sur les événements prochains.
Il semble croire, moins à un triomphe
socialiste de quelque durée qu'à une crise
terrible mais courte, et plutôt partielle
que générale. Peut-il dire vrai!

En Mai, Juin et Juillet, travaux
considérables exécutés aux maisons rue
Grignan nos 7 et 9 — Parades et cage
d'escalier refaites. — Ciel ouvert agrandi
mise en communication des deux
maisons, sur deux points au 1.^{er} et au
2.^d étage. — Etablissement du ménage
de Marguerite, avec arrangements de
chambres, cuisine &c.

Emmanuel, parti en novembre
pour le Léizer, en est revenu le 2 Mars.

Ces voyages en Afrique ont notablement amélioré sa santé.

5-30 Juin 1853.

Naissance
et
Décès de
Marie Françoise
Delphine Sibonie
Abeille.

La 4^e. enfant d'Algier a été une petite fille, née le 5 Juin et immédiatement ou doyée. Elle devait avoir pour parrain et marraine notre ami François Bo-

Alyères. relli et ma bonne cousine Berlier de Vauplane. Dieu a retiré à lui ce petit ange, emporté au bout de quinze jours par une cholérim. Algier l'a fait transférer en 4^{be} dans notre tombeau de famille. (concession de mon oncle.)

J'ai fait, en Juin et Juillet, une maladie assez grave qui se préparait depuis l'hiver. C'était une sorte de fièvre inflammatoire dont les eaux de Plombières m'ont momentanément guéri, mais qui a reparu, quoique sous une forme adoucie, à l'entrée de l'hiver. — Pendant ce temps, Marguerite très souffrante était

à Gréoulx qui lui a parfaitement réussi.
Emmanuel l'y a accompagnée, et l'a
laissée ensuite pour me conduire à Plombières.

24 Août 1883. Le 24 Août, veille de la fête de S. Louis,
Mort du Roi. roi de France, à 7^h 27^m du matin, le

Roi est mort, à la suite d'une maladie
inexpliquée, dont il a supporté les souff-
rances avec un héroïque courage.

Il est mort! — Heu! Cinq!

Lui qui devait relever notre pauvre
pays, autrefois le premier de tous, au-
jourd'hui le plus misérable! Lui
que l'Église opprimée semblait appeler
d'un bout de l'Europe à l'autre, pour
lui donner enfin le triomphe éclatant
que nous espérons tous! Cœur de Saint!
Âme vraiment royale! Le plus pur,
depuis S. Louis, le plus noble et le
plus grand des Rois, et, (pourquoi

ne le dirait-je pas?) le plus véritablement aimé! — Il est mort!

Pendant plus d'un demi siècle, il avait tenu haut et ferme, à la vue de tous, le drapeau sans tache qui représentait pour nous les gloires du passé, les espérances de l'avenir, et il meurt à l'heure suprême où la France agonisante pouvait lui devoir encore la résurrection et la victoire!

La Providence, a-t-on dit, n'efface que pour écrire. — Que va-t-elle écrire? Incertitude terrible!

Quand un mort, également mystérieuse, — frappa le duc de Bourgogne, objet de tant d'admiration et d'espérances, ses contemporains s'effrayèrent de l'avenir, et ils n'avaient que trop raison! Sur le feuillet qui avait occupé le

nom du Prince, la colère de Dieu écrivit
 les scandales de la Régence; — les hontes et
 les corruptions du règne de Louis XV — les fai-
 bles de Louis XVI — le libertinage de l'esprit
 et des cours, les haines antichrétiennes,
 les persécutions, &c, pour couronner l'œuvre,
 la sanglante orgie révolutionnaire qui
 clôtura ce siècle maudit. — Puis, au
 commencement du nôtre, les longues
 et cruelles guerres qui noyèrent l'Europe
 dans le sang — Et, après un court repos,
 1830 — 1848 — 1852 — 1870 — l'in-
 vasion et le démembrement de la
 France affolée, désorganisée, livrée
 au Mal!.....

Mon Dieu! quand cesserez vous de
 frapper? quand ferez vous grâce à
 vos enfants? — Parce, Domine, parce
 propulo tus; ne in eternum irascaris
 nobis!

Notre mois d'août, à partir du 15, s'est passé à la Candolle, avec ma tante et le ménage d'Elzéar, qui nous ont quittés vers la fin de septembre. Mes filles habitaient leurs petites maisons et Pierre est venu nous y voir. Cette réunion de famille eût été charmante sans la coqueluche, qui n'a pas tardé à prendre chez nos enfants (il y en avait onze) comme le feu dans une trainée de poudre.

4 Sept. ^{bre} 1884.

Naissance
de mon petit fils
Elzéar Marie
Victor Abeille.

Ordoyé à Solliès-
Taucas. Baptisé à
Toulon - St. Louis.

Le 4^g est né au Chalet St. Claire
le 5^e enfant de Charles. Le succès de la
couche a donné, un moment, de vives craintes.
On a ordoyé l'enfant en attendant
les parrain & marraine, mon frère
Elzéar et M^{me} Louis Fauchier, qui
l'ont tenu sur les fonts à Toulon, le
27 Septembre.

Thérèse, épuisée de santé, est partie

pour Cannes, où elle est en train de se remettre. Marguerite nous a quittés en Octobre, et nous l'avons suivie en ville quelques jours avant la Toussaint.

Les arrangements que nous avons faits à la maison nous ont permis de rapprocher nos deux ménages. Il était difficile de n'en faire qu'un. Les visites que je reçois, dans le cours de l'année, de mes enfants, de mon frère, d'Angèle, notre saison de campagne, pendant laquelle j'ai, en même temps, à la Caudeville, mes jeunes gens, Elzéar et sa famille, ma tante, & quelquefois des amis, font varier notre nombre de un à quinze ou dix huit; même réduits à deux ou trois, nos santés exigent un ordinaire spécial.

Je ne pouvais demander à ma pauvre Marguerite d'ajouter de nouvelles préoccupations à son fardeau déjà si lourd.

Je pourrais moins encore songer à prendre en main la direction des deux ménages. Aussi les avons nous juxtaposés sans les confondre. Chacun a gardé sa cuisine et son service; seulement, nous n'avons qu'une salle à manger et qu'une table, et nos domestiques y apportent, de part et d'autre, nos repas que nous prenons en même temps. Nous nous voyons souvent dans la journée, et, après le dîner, nous passons nos soirées ensemble, avec un peu de causerie, de lecture ou de musique.

Les enfants de Charles au printemps, ceux de Marguerite au printemps et en automne, ont passé par une série d'indispositions et de maladies, dont plusieurs très graves, telles que fièvres miguennes, fièvres typhoïdes, fluxions de poitrine. Tous, aujourd'hui, sont en bonne santé.

sauf quelques restes peu inquiétants de
coqueluche.

Pierre est en garnison, non plus à
Alger, mais à Perpignan, d'où il peut
au moins venir nous voir de temps à
autre. Si j'obtenais qu'il fût caserné
à Marseille, il ne me resterait rien à
désirer de ce côté.

Mon Dieu, vous avez veillé sur
mes petits enfants dans leurs maladies
pour épargner les santés si ébranlées de
leurs mères; vous m'avez accordé, cette
année, la vie de tous les miens et la
persévérance de mes enfants, bien que
je vous aie si souvent & si malheureuse-
ment offensé. Que vous êtes bon, et que
je vous aime! — Daignez, mon Dieu,
nous protéger tous dans le cours de
l'année qui commence. Je vous offre
avec joie les petites souffrances de mon

* depuis le 25 Juin.

corps et de mon âme en les unissant
à celles de mon cher Sauveur, et je
vous supplie de m'accorder, avec le par-
don de mes fautes passées, les grâces
qui me seront nécessaires pour faire
une sainte mort, au jour fixé par
votre miséricorde.

O Domine, quia ego servus tuus;
ego servus tuus et filius ancillae tuae.
Jésus! Marie! Joseph!

1884.

Point de naissance d'enfants, cette année, dans ma descendance. Le fait s'est présenté assez rarement, depuis le mariage de ma fille aînée pour que je le note. En revanche, j'attends, s'il plaît à Dieu, en 1885, trois petits enfants de plus, qui me sont promis: par Gabrielle pour le mois d'Avril, par Marguerite pour le mois de Mai (ce sera le sixième chez l'une comme chez l'autre) et par ma nouvelle fille Marie Thérèse, pour Juin ou Juillet.

Emmanuel a parti en Afrique, au Zéizer, près Bone, les mois de février & de Mars. Ces voyages l'ont fortifié, et ont à

peu près rétabli sa santé. A. hérisse est revenue en février de Cannes, où elle était depuis le mois d'octobre. Ce voyage lui a fait le plus grand bien.

24 Mai - Première Communion de Victor, l'aîné de mes petits enfants, & de enfants de Marguerite.

Vers la fin de l'hiver, j'ai planté à la Candolle un verger contenant une centaine d'arbres & entouré d'une double haie d'arbres. J'ai fait aussi, à titre d'essai, deux Carteres environ de vignes américaines qui ont l'avantage de résister au phylloxera mieux que les nôtres, d'être très vigoureuses, et de donner promptement des récoltes abondantes. On doit les greffer au printemps, avec les espèces du pays.

Le grand événement de mon année a été le mariage d'Emmanuel. Je le désirais vivement et la divine Providence en a disposé.

toutes les circonstances d'une façon presque merveilleuse.

Vers le commencement de Juin, Emmanuel accompagnait Gabrielle à Toulon. Chemin faisant, on cause mariage, et il dit un mot à sa sœur de l'idée qui le préoccupait déjà depuis quelque temps. Le lendemain, Gabrielle revient sur ce sujet: «il y a une jeune fille que je vous souhaiterais bien, dit-elle» (et là dessus, éloge aussi complet que mérité de Marie Thérèse et de sa famille) «j'ai un visite à faire à ces dames. Voulez vous venir avec moi? Vous me direz ensuite vos impressions.»

La visite a lieu, visite prolongée pendant près de deux heures. Après rentrée chez Charles, Emmanuel m'écrit & me donne tous les détails qui pourraient m'éclairer sur son projet. Muni de mon approbation que je me hâtais de lui envoyer, il tente, à l'instant même, par

l'intermédiaire d'une amie commune, une démarche qui est favorablement accueillie. J'arrive immédiatement à Coulon. Nos jeunes gens se voient pendant quelques jours, tout est conclu, et le mariage fixé à la fin de juillet. - Jamais accord n'en fut si vite et dans des conditions plus heureuses. Les jeunes gens s'étaient plu dès le premier jour, et, quant aux familles, elles s'étaient senti'elles une communauté d'idées, de sentiments de goûts, d'éducation, (si j'ose le dire) qui les attirait l'une vers l'autre, avec une joie égale des deux côtés. Pour ma part, j'en ai rarement éprouvé d'aussi grande.

Je n'avais rien caché à M. Simon de la grave maladie par laquelle mon fils avait passé, et des quelques restes dont il souffrait encore.

Le père de ma nouvelle fille, M. Henri Simon, directeur de la Banque de France

à Coulon, veuf depuis un an d'une femme universellement regrettée dans la ville, est le meilleur des hommes. Parfait chrétien, esprit distingué; caractère doux et gai d'une égalité admirable, il est bien le père que je pourrais souhaiter à mon Emmanuel. Le nouveau ménage va demeurer avec lui. - Marie Thérèse a une petite sœur de sept ans. La grand-mère, Mme. Attouart, femme aussi aimable que bonne, complétait la famille; elle nous amuse, à notre très grand regret, qu'elle compte s'établir, à l'avenir, chez son autre gendre, M^r. Alfred Prousselin, également veuf, à peu de deux jeunes filles.

Le Choléra de 1884. de 1884. A peine étais-je de retour à Marseille que le choléra éclata à Coulon, et, peu après, dans notre ville, malgré les vaines tardives prières de notre conseil municipal, lequel avait pompeusement déclaré, à la suite

d'une enquête, qu'on nous n'aurions pas le choléra, ou que, s'il apparaissait, il serait promptement réduit par les moyens infailibles que la Science avait maintenant à sa disposition.*

L'épidémie a duré jusqu'à la fin d'octobre, et elle n'a pas été des plus cruelles, le nombre des morts n'ayant pas dépassé 120 par jour, mais ce qui me l'a fait s'imaginer, c'est l'épouvante dont elle a frappé, non seulement les villes contaminées, mais encore les provinces les plus éloignées, et même les états étrangers. Jamais effarement pareil ne s'était emparé des populations. Les mesures ridicules adoptées partout sous prétexte de désinfection n'avaient fait qu'élargir le cercle. — La Science consultée, après

* — Peu après, au moment où Dieu donnait le plus rude démenti à ces fantaisies, un conseiller municipal s'écriait en séance que le choléra était une peumonie. Un autre ajoutait qu'il suffirait de prendre un attitude ferme pour que le choléra s'évanouît aussitôt. Divagations d'enfant, où la jactance le dispute à la raillerie!

S'étant livrée aux travaux les plus consciencieux et les mieux conduits, a fini par conclure qu'elle n'y comprenait absolument rien. Ses expériences se sont abouties qu'à réduire à néant toutes les explications que l'on avait tenté de donner.

Marguerite, partie pour Gréoules, y est restée ensuite. fait venir ses enfants; Elvira & Amédée étaient allés en Suisse; Benjamin seul, retenu à Marseille par Saplauc, couchait tous les soirs à la Cendolle. Ma bonne tante Perrin, âgé de près de 91 ans, et atteinte, depuis deux mois, d'un délire brevement d'extorner assez inquiétant, fut sommée par son médecin de quitter le village; nous l'avons conduite à La Campagne de la Potosinde, près Apt, Gabriel, Pierre & moi.

1 Juillet 1884.
Naissance de
mon neveu Anne
Marie François
Abeille, ondayle.

Le lendemain de notre arrivée, Elvira nous amenait son ménage, & dans la

Δ. à Apt et baptisé
à Hônières le 9^x 1884.

_____ nuit même, ma belle sœur Marie mettait au monde un gros garçon ondoyé presque aussitôt, & baptisé l'après suivant à Hônières avec François Borelli pour parrain & Marie Aguilhon pour marraine.

Charles, qui avait établi son ménage à St Claire, allait & venait matin & soir.

Cependant Emmanuel menait la vie la plus fatigante et s'exposait aux plus grands dangers, courant avec les chaleurs de juillet et l'épidémie, dans une agitation d'esprit & une émotion de cœur faits à comprendre, de Marseille à Coulon & de Coulon à Marseille. Cela ne pourrait durer ainsi longtemps sans qu'il finit par y succomber. Les deux familles le comprenaient également.

Enfin, avons nous fêté le mariage, qui s'est fait à la Candolle le 17 juillet. Je suis revenu d'Apt, à cette occasion, avec

Gabriel. Charles et sa femme sont arrivés de St. Claire. Marie Thérèse, accompagnée de sa grand mère et de sa petite sœur, étaient venues y coucher la veille. M^{lle} Simon, retenu à Coulon auprès de son cousin gravement atteint du Choléra, n'a pu nous rejoindre que le matin même. Hélas! il avait passé la nuit auprès du pauvre mourant et de sa jeune femme, frappée comme lui: il les avait conduits à leur dernière demeure, après leur avoir prodigué tous les soins et procuré tous les secours religieux qu'il est possible de recevoir en de pareils moments. - Je fus seul à le servir.

Il faudrait, je vois, tout un volume pour raconter en détail les contretemps et les difficultés de toutes sortes qu'a dû subir un acte contracté dans de pareilles circonstances. Nous avons pu les surmonter avec l'aide de Dieu.

17 Juillet 1884.

Mariage
entre Emmanuel
Marie Joseph Abeille

et
Françoise Cécile
Marie Thérèse Simon.

(Eglise de la Penne)

Emmanuel et Marie Thérèse ont été
mariés à 11 heures du matin dans
l'église de la Penne.

Comment dire les émotions que
ce moment m'a fait éprouver?

Mon âme débordait de joie, de recon-
naissance, d'attendrissement; je me
sentais uni de cœur à deux mères absentes.
Ah! Sans doute elles s'embrassaient mainte-
nant au ciel & s'occupaient à les enfants
dont leur intervention avait préparé le
bonheur. Mon Dieu, disais-je, bénissez mon fils, ce
fils avec lequel j'ai tant souffert, & bénissez
avec lui celle dont le vain me se sépare
plus de rien dissimais dans mon amour
& dans mes prières!

Ces témoins d'Emmanuel ont été:
son frère Gabriel, & notre ami le Marquis
de Montgrand; ceux de Marie Thérèse, son
cousin M^r Guirand et M^r de Marliave.

Capitaine de frégate, ami de la famille.



Après le repas de noces
donné à la Candolle, nos
jeunes époux sont partis pour
la Suisse.

(Écriture de Marie Thérèse.)

Le lendemain, je prenais
avec Gabriel la route de Plombières
où j'ai passé un mois.

25 Août. — Retour de Plombières
à la Cotolinde. Eléar & Marie
y avaient laissé leurs enfants à
ma tante pour aller prendre les

eaux de Vichy.

13 Septembre. — Retour à la Candolle.

J'y ai trouvé Marguerite, qui, n'en pouvant
plus d'inquiétude à Grévals, était revenue
depuis longtemps trouver son mari, pour ne
pas le laisser seul en temps d'épidémie. Ma
tante & le ménage Eléar sont restés un

vois avec nous, ainsi que mon ménage Em. &

Henri ayant renoué à la marine, je
l'ai renvoyé à Mongé où tous ses frères ont été
élevés.

Peu après a commencé la dispersion. Eliza
est repartie pour Bayeux & ma tante pour Marseille.
Emmanuel & Marie Thérèse ont repris la
route de Coulon. Marguerite & moi sommes
restés à la rue Grignan. Nous étions à la
fin d'Octobre.

L'hiver a commencé pour moi par une
série d'indispositions; elles semblent par annoncer
une crise prochaine de santé, ce qui est bien
assurément le moindre de mes soucis.

Charles a été obligé de quitter la Banque
des Alpes maritimes dont il était directeur
à Coulon. - A la suite du Krach financier
de Cannes, qui avait ému toute la région,
le conseil de la Banque à Nice avait pris
des mesures qui rendaient très précaire

la situation de Charles.

La petite Marie Louise d'Eljean a fait une chute qui a déterminé chez elle une maladie grave. La guérison, si elle a lieu comme nous l'espérons, se fera attendre de longs mois. Mon frère est toujours souffrant, et Marie condamnée à rester étendue; si elle veut mener à bon terme une grossesse difficile.

En ce moment, les sujets de préoccupation ne nous manquent pas, et cependant ils ne sauraient me faire oublier la grâce immense qui m'a été accordée par la miséricordieuse Providence. Et c'est sur cette pensée que je veux terminer le compte rendu de cette année qui marquera dans l'histoire de notre vie de famille.

Je ne saurais assez vous remercier, mon Dieu, de ce que vous avez fait pour Emmanuel et pour moi. Il sentait le besoin de s'attacher, et vous lui avez donné une compagne

aimante, dévouée, douée de toutes les qualités qui peuvent satisfaire l'esprit et le cœur d'un homme. Nous le placez sous la conduite d'un père excellent, dont les conseils & les exemples vaudront mieux que les miens.

Ces enfants chéris vont s'éloigner, il est vrai, et je ne les verrai plus que rarement, comme il en est de mon ménage Charles; mais ils seront heureux. Eh! que désirai-je de plus? — D'ailleurs, ces privations auront un terme.

Sous approches de l'hiver, les arbres perdent leurs feuilles une à une. Nous les leur rendrez, Seigneur; mais ce sera pour quelques mois à peine. C'est pour toujours que vous me réunirez, je l'espère, à ceux que j'aurais aimés en vous, quand nous aurons tous subi l'épreuve de la vie qui nous divise sans cesse. L'arbre retourne

ses femmes aujourd'hui dispersées; rien
 ne nous séparera plus jamais, et nous
 aurons l'Éternité toute entière pour chanter
 ensemble devant vous, dans les transports
 d'une joie désormais sans crainte, le
 cantique de l'union et de l'amour: «*Ecce*
quàm bonum atque jucundum habitare
fratres in unum!»

Amen! Amen!

Sit Nomen Domini
benedictum!

La famille par Carbleaux.

(noms & dates.)

Numéros des Tableaux.

(Abeille.)	Jean Joseph André Abeille - - - - -	N° 1.
	Paul Emmanuel - - - - -	2.
	Jean Victor Henri - - - - -	de 3 à 10
	Em ^t . Aug ^t . Elzéar - - - - -	11.
	François Auguste - - - - -	de 12 à 14.
(Bérard.)	Jean François Bérard	de 16 à 27.
(Chieussis. Combaud.)	Arbre généalogique - - - - -	28.
	Descendants de S ^t . André de Combaud (Branches cadettes) -	29.
	Parenté avec divers par les Magnan - - - - -	30.
	" par les Chenet - - - - -	31.
	Supplément au n° 28 (Extrait de d'Hozier - - - - -	32.

Branche Abeille.

N^o. 1. Jean Joseph Rombé Abeille né à La Piolat
le 23 Août 1756, décédé à Marseille le 17 février
1842, marié à Paris le 18 septembre 1790 à Victoire
Elisabeth Bérard, née à St. Domingue le 27 Sept.^{bre}
1765 décédé à Marseille le 11 janvier 1848.

7 enfants:

- 1^o 2^o 3^o François, Larose, Jeanne[†], morts en bas âge
- 4^o Catherine Victoire Clémentine née à Marseille le 23
Août 1792, mariée le 21 novembre 1827, à
Marseille à J^{rn} L^l Bérard du Pithon décédé
en cette ville le 31 Décembre 1850: elle décédée le 20^{bre} 1880.
- 5^o Louise Félicité née à Coulon le 19 octobre
1793, mariée à Marseille le 7 juillet 1816
à Elzéar Joseph Perrin, né le 3 mai 1790 à Apt
(Vaucluse) et décédé à Marseille le 7 mars
1859. Elle décédée à Marseille le 29^{bre} 1888.
- 6^o Paul Emmanuel (voir n^o. 2.)
- 7^o François Auguste (voir n^o. 12.)

* François était l'aîné des 7. Larose & Jeanne naquirent entre Louise et Emmanuel.

Branche Abeille.

N^o. 2.

Paul Emmanuel Abeille, né à Florence le 21 janvier 1807, décédé à Marseille le 25 Décembre 1868, - marié à Paris le 12 Janvier 1836 à Sidonie Gabrielle Bérard du Pitron, née à Paris le 10 Juin 1805, décédé à Marseille le 26 juillet 1853.

Trois enfants:

- 1^o Jean Victor Henri (voir n^o. 3)
- 2^o Joseph Auguste Louis, né à Marseille le 21 novembre 1839.
- 3^o Emmanuel Auguste Elzéar (voir n^o. 11)

N^o. 3.

*né à Lorgues
le 9 Janvier 1828.

Jean Victor Henri Abeille né à Marseille le 3 novembre 1826, marié le 5 octobre 1847 à Gabrielle Adix de Chiusses de Combaud^{*} décédé à Marseille le 10 mai 1875.

Onze enfants:

- 1^o Victoire Marguerite (voir n^o. 4.)
- 2^o Victor Marie Charles né à Marseille le 6 avril 1850, décédé le 8 octobre 1852.
- 3^o Emmanuel Marie Gabriel, né à Marseille

Branche Abeille.

- le 31 Décembre 1857. (voir n° 9)
- 4° Louise Marie Thérèse (voir n° 5.)
- 5° Louis Marie Charles (voir n° 6.)
- 6° Victor Marie Auguste né au château de la Caudolle, commune de la Penne (c. d' Aubagne) le 30 octobre 1855, décidé à Marseille, surin de la Compagnie de Jésus, le 21 septembre 1875.
- 7° Emmanuel Marie Joseph, né à Marseille le 24 Décembre 1857. (voir n° 7.)
- 8° Louis Marie Joseph né au Portail Vert (paroisse de N. D. du Rouet, banlieue de Marseille) le 31 août 1858, décidé en cette ville le 7 mai 1859.
- 9° Paul Marie Pierre né à Marseille le 8 mai 1861. (voir n° 10)
- 10° Jean Marie Victor, né à Marseille le 2 mai 1865, décidé en cette ville le 30 mai 1867.
- 11° Marie Francois Henri, né au Portail Vert le 8 septembre 1867 (voir n° 8).

N° 4.

Victoire Marguerite Abeille née à Marseille le 21 septembre 1848, mariée en cette ville le 23 Janvier 1872 à Fortuné Marie Benjamin Poucel, né à Buenos Ayres le 31 8^{me} 1841.

Branche Abeille.

enfants:

- 1^o Louis Marie Fortuné Victor né à Marseille le 25 Nov.
1872.
- 2^o Marie Joseph Henri - id - le 8 Juillet 1874.
- 3^o Marie Thérèse Eugénie Solix - id - le 9 Déc. ^{6^o} 1875.
- 4^o Gabriel Marie Joseph - id - le 16 Juin 1878.
- 5^o Marie Louise Josephine - id - le 8 Déc. ^{6^o} 1881.
- 6^o Marie Madeleine - id le 23 Mai 1885.

N^o 5.

Louise Marie Thérèse Abeille née à Mar-
seille le 4 février 1853 mariée en cette ville le 25 Juin
1876 à Marie Joseph Laurent Armédée de Crozet
né à Marseille le 7 novembre 1849.

enfants:

- 1^o Laurent Marie Joseph Jean né à Marseille le 28 Janvier 1877
 - 2^o Jeanne Laurence Marie Thérèse id. le 29 Nov. ^{6^o} 1878.
- X Déc. le 21 oct. 1896.

Branche Abeille.

* dit Lament.

- 3°. Gabriel Marie Joseph Amédée - id. 10 Janvier 1881.
- 4°. Marie Marguerite Josephine Augusta Paula 14 février 1883.
- 5°. Eléar^{Auguste} Marie Joseph né à la Landolle le 7^{juin} 1891.

N° 6.

Louis Marie Charles Abeille, né à Marseille le 6 avril 1854 marié à Coulon le 12 novembre 1878 avec Marie Immaculée Cécile Gabrielle Fauchier née à Paris le 14^{juin} 1854.

enfants:

- 1°. Sophie Henriette Claire Marie Madeleine née à Marseille le 27 août 1879.
- 2°. Sophie Marie Marguerite née au Châlet 5^{cl} Claire près Solliès Vieux (var) le 22 août 1880.
- 3°. Victor Marie Emmanuel né au Châlet 5^{cl} près S.-E. (var) le 24 août 1881.
- 4°. Louis Marie Léon né au Châlet 5^{cl} près Solliès - E. (var) le 19 août 1882.

- 5° Elzéar Marie Victor - 2 Septembre 1883. (Châlet.)
- 6° Marie-Thérèse-Gabrielle 9 Avril 1885. (Coulon.)
- 7° Pierre Marie Charles 14 Mars 1886 (La Valette - var.)
- 8° Marie Joséphine Mireille 28 Juin 1887 (La Valette - var.)
- 9° Amédée Marie Martine 1^{er} Sept. 1888 (- id -)
- 10° Charlotte Marie Maxime 4 Mai 1890 (id.)
- 11° Joseph Marie Michel - 31 X^{br} 1892. (id.) 2.27 p. 94.
- 12° Michel Marie Louis Eugène - 5 Mai 1895.

N° 7

Emmanuel Marie Joseph, né à Marseille
le 24 X^{br} 1857. Marié à la Tenne (canton d'Aubagne)
le 17 Juillet 1884, à Françoise Cécile Marie
Thérèse Simon (Marie-Thérèse) née à Arignon
le 16 novembre 1861.

* l'acte de baptême
porte pour erreur:
Thérèse Marie.
au lieu de Marie
Thérèse.

Enfants:

- 1° Paul Marie Henri Abeille 23 Juin 1885 (Coulon)
- 2° Berthe Marie Henriette Abeille 20 J^{uin} 1886 (Marseille)
- 3° Pierre Marie Emmanuel Abeille 1 février 1888 (Marseille)
- 4° Berthe Marie Zénobie Abeille 23 Mai 1889 (id.)

5.º Roger Marie Joseph né à Marseille le 15 mai 1891.

Nº 8.

Marie Francois Henri né à Marseille (Portail vert-Rouet) le 8 Septembre 1867, marié à Marseille, le 28 Octobre 1889, à Péine (Pierine) Marie Henriette Herzog, née à Marseille le 26 janvier 1868.

Enfants:

- 1º Marie Henriette née à Marseille le 26 Janv. 1891.
- 2º Suzanne Marie Marguerite id. le 6 Janvier 92.
- 3º Marie Jean Baptiste né au château de la Candolle (Commune de la Penne) le 26 Juin 1893.

1^o Marie Vincent Arndt née à la Candolle le 23 juillet 1894.

N^o 9 Emmanuel Marie Gabriel né à Marseille
le 31 Décembre 1851 marié à Genève le 9
Septembre 1890 à Blanche Jeanne Marie
Valérie Camena d'Almeida née à
Nancy le 29 Août 1860.

Enfants:

- 1^o Marie Henriette Marguerite née à la Candolle 24 Juin 91.
- 2^o Marie Juliette née à Nancy Khodja 5 août 1892.
- 3^o Marie Georges - Châtenay la Candolle 22 août 1893.

N^o. 10

Paul Marie Pierre né à Marseille le
8 Mai 1861, marié à Coulon le 1^{er} avril
1891 à Marie Joséphine Emilie Vincent
née à Coulon le 22 Juillet 1869.

Enfant :

1^o Marie Elisabeth Germaine née à Coulon le 25^{er} 91

(décédée le 27-7^{er} 1892.)

2^o Cécile Marie Angèle née à Marseille le 9^{er} 1892.

3^o Geneviève Henriette Elisabeth - " le 22 Nov. 1893.

4^o Fernand Georges Maurice - 21 octobre 1894.

5^o Germaine Marie Amélie - 30 novembre 1895.



Branche Abeille. (abeille-Philibert.)

N^o 11.

Emmanuel Auguste Elzéar Abeille né à
Marseille le 3 Janvier 1843, marié en cette ville le
11 juin 1878 à Marie Eugénie Madeline Philibert
née à Jaffa (Syrie) le 22 juillet 1854.

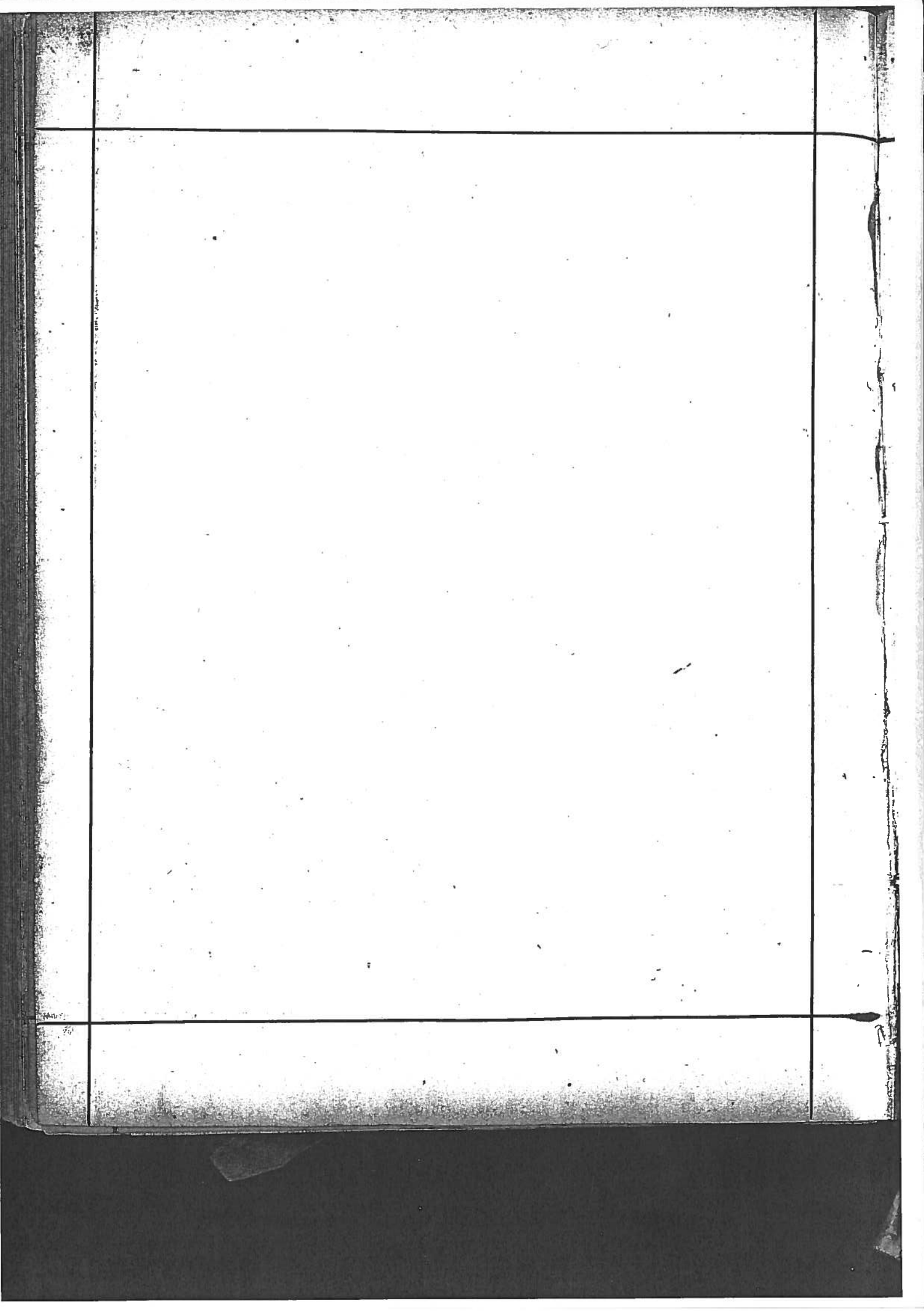
enfants :

- 1° Jean Marie Joseph Elzéar né à Marseille le 19 Mars 1879.
- 2° Marie Louise Eugénie - - - - id - - - - - 6 Janvier 1881.
- 3° Louis Gabriel Marie Jean né à Hônières (Var) le 15 février 1882.
- 4° Marie François Delphin Sidonie - id - 5 juin 1883 Décédé 20 juin.
- 5° Anne Marie François né à Apt (Vaucluse) le 1^{er} juillet 1884.
- 6° Marie Auguste né à Hônières (Var) le 29 juillet 1885.
- 7° Marie Sidonie née à Hônières le 7 Nov^{br} 1886.
- 8° Henri né à Hônières le 17 mars 1888 - Décédé le 18. -
- 9° Marie Marcel né à Apt (Vaucluse) le 11 août 1889.
- 10° Marie Adix née à Hônières le 22 octobre 1890.

Branche Abeille (du Rivoire.)

N^o 12.

François Auguste Abeille Comte romain,
né à Pise le 22 juillet 1799, marié à Marseille le



281.

Branche Abeille (du Rivoire)

9 Mars 1837 à Marie Gabrielle Randon S. Amant
née à Voiron (Isère) le 1807, décédée à Mar-
seille le 10 Mai 1865 - décédée le 22 Janvier 1886.

Deux enfants :

- 1^o Chère Victoire Marie
- 2^o Adélaïde Victoire Joséphine (Adine) } voir les 2 art. ci-après.

No 13.

Chère Victoire Marie Abeille née à
Marseille le 18 Juillet 1842, mariée en cette ville le
18 novembre 1862 à Victor Aguilhon né à Toulouse le
décédé à l'égoutier (Londres) le 8 Janvier 1893.

enfants :

- 1^o Camille né à Toulouse le 22 7^o 1863.
- 2^o Auguste né à Marseille le 27 Juin 1865 (Rouet)
- 3^o Gabrielle né à Toulouse (Régulier Maisons Neuves) le
3 novembre 1872.

No 14.

Adélaïde Victoire Joséphine (Adine) née à
Marseille le 25 7^o 1844 mariée en cette ville le
27 Septembre 1866 au Vicomte Edmond de la Mure
(Pierre Henri Jean Baptiste)

Branche Abeille (du Rivoire)

né à Montélimart, le 27 ^{juin} 1829 Décédé le 20^{juin} 1885 à
Châteauneuf du Rhône (Drôme)

enfants:

- 1^o Pierre né à Marseille le 31 juillet 1862 Décédé à Port-vieux
près Châteauneuf du Rhône le 23 Janv. 89.
- 2^o Henri né à Marseille (Rouet) et y décédé à 1 mois en 1871
- 3^o Roger - " - " - le 5 ^{sept} 1893.
- 4^o Guy - " à Paris le 16 juin 1879.

Famille Bérard.

Tableau des alliances contractées entre les familles Abeille & Bérard.

<p>Jean Abeille époux de V^{te} Bérard saur de Bérard du Pithon (époux en sur-père de: Clémentine Abeille (épouse Bérard du Pithon) et de: Emmanuel Abeille (époux de Sidonie B^{te} du Pithon sa cousine germaine) Il fut père de:</p>	←	<p>2^{des} noces de sa nièce, Clémentine Abeille, était père de: Sidonie (épouse Em^l Abeille, et de: Jenny de Combaud mère de Alix de Combaud (épouse de Henri Abeille son cousin germain)</p>
<p>Henri Abeille (époux de Alix de Combaud sa cousine germaine.)</p>	↔	<p>Alix de Combaud (épouse de Henri Abeille son cousin germain)</p>

Branche Bérard.

N^o. 16.

Jean François Bérard épouse de Marguerite Victoire Magnan de la Moahotière, mariés à S^t. Domingue.

9 enfants:

- 1^o Jean Jacques Bérard
- 2^o Bérard de la Moahotière } postérité éteinte.
- 3^o Victoire Elisabeth épouse Abeille (voir n^o. 1 et 15).
- 4^o Marie Louise Félicité épouse de Laffitte (voir n^o. 17).
- 5^o Gabriel François Bérard des Glajeux (voir n^o. 18.)
- 6^o Jean Louis Bérard du Pitton (voir n^o. 21.)
- 7^o Bonnie Lulalie, épouse de Berty (voir n^o. 24.)
- 8^o Paul Bérard de Lester (postérité éteinte; ^{+ marié à Marie Françoise Teudy.} ^{† m^{re} de Lester, belle-fille, [†] seule survivante} ^{+ (Régina Sebanc d'Assom.)})
- 9^o Aurore Marie Elisabeth Stéphanette, morte célibataire.

N^o. 17.

Marie Louise Félicité Bérard épouse de Jacques de Laffitte-la-joannenne, mère de :

Pierre Louis Hippolyte de Laffitte la Joannenne né au château de la Joannenne près Astaffort (Lot & Garonne) marié à M^{lle} Sévin, lesquels ont eu 2 enfants, Gustave et Prosper tous deux nés au château susdit.

Branche Bérard.

N^o. 18.

Gabriel François Bérard des Glajoux né en 1782, époux
de Antoinette Marie Françoise Ducros de Belbédet (décédée)

2 enfants :

1^o Camille né en 1794, mort en 1809

2^o Etienne Paul Hippolyte, né à Paris le 8 juin 1797, et
marié à Célestine Lefebvre d'Ormesson (décédée.)
(né à Ormesson 29 janvier 1810)

Ceux-ci ont laissé 3 enfants :

1^o Amélie (n^o. 19) ^{et} Anatole, marié à M^{lle} du Haut Plessis,
(Henri Marie François de Paul né à Ormesson 17 juillet 1833)

3^o Marie (n^o. 20.)

N^o. 19.

Amélie des Glajoux mariée au Comte de La Celle^x
x décédé juillet 1824
en a un enfant : Alice mariée au Comte de Beaurepaire
de Souvigny. (Amélie Marie Françoise de Paul née à Paris 11 fév. 1822 marié 22 j^u 1852
à Georges c^o de La Celle - enfant marié Alice née à Lalauze 13 8^o 1853.)

N^o. 20.

Marie des Glajoux mariée au Comte Amiral
Marquis de Bayolle. 2 enfants : [marié Châs Janny François de Paul
né à Ormesson 5 juillet 1835, marié le
6 mai 1856.]

1^o Mathilde (Marié Mathilde François de Paul née à Paris 12 j^u 1859.)

2^o Yvonne
Béatrice

marié le 12 juin 1882 avec le c^o de Gabriel (Georges)
Enfant : Odette 1^{er} Janv. 85 (à Langvais Indre et Loire)

N^o. 21.

Jean Louis Bérard du Pitron né à S.^t Domingue
en 1783, décédé à Marseille le 31 x^o 1850 - marié en premières
noces, à Eliais près Choisy-le-Roi, à Marie Josephine (Jenny)
Thénit, décédé à Paris en 181, et en secondes noces à

Branches Bérard

Victoire Clémentine Abeille surnée Germaine, le 21 novembre 1827 (Marseille).

Du premier mariage sont issus :

- 1° Marguerite Louise Laurence (Mélina) née à Thiais en septembre 1797, mariée en 7^{ème} 1820 à Henri Pini Foullon décédé à Paris le 27 mai 1861 à l'âge de 77 ans. De ce mariage, un seul enfant Henri mort en bas âge. Mélina Foullon est décédée à Marseille le 24 juin 1870.
- 2° Victoire Joséphine (Jenny) voir n° 7 Branche de Combaud p. 279
- 3° Gabrielle Sidonie (voir n° 2)

N° 22.

Bonne Eulalie Bérard née à St. Domingue en 1765, (décédée à Paris) mariée à Ange Maximilien Nigon de Berty (également décédé). Cinq enfants :

- 1° Louis Maximilien né le 10 juin 1797, décédé à 2 ans
- 2° Anne Françoise Eulalie (voir n° 23)
- 3° Louis Simon né à Thiais (Seine) le 12 juin 1800 marié à M^{lle} Cabreit décédée sans enfants. Louis décédé en 1883.
- 4° Marie Louise (Lise) id .. (voir n° 24)
- 5° Augustine Gabrielle Françoise (voir n° 27)

Branche Bérard.

N^o. 23. Anne Françoise Eulalie Hoigon de Berty née à
Chiais (Seine) le 2 mars 1799 mariée à Anselme Drouot
de Santerre. (Décédée.)

Plusieurs enfants morts en bas âge, Henri séculier
célibataire et Marie mariée en premières noces à Gabriel
de Querny et en 2^e noces à Dumont du Montier dont
elle a eu 2 enfants Geneviève (18 mai 1863) et Xavier
(17 août 1861) (Marie est décédée.)

N^o. 24.

Marie Louise (Lise) Hoigon de Berty née à Chiais
(Seine) le 25 mars 1802 mariée à Etienne Mercier de
Lacombe (Seine) 3 enfants :

- 1^o Alfred né à Paris le 28 avril 1828, mort sans enfants.
- 2^o Nélaire (25). 3^o Charles (26).

N^o. 25.

Neilaire Mercier de Lacombe marié à Noémi
de Montmarin (née à Paris le 31 janvier 1831)

- 1^o Bernard né le Janvier 1875.

N^o. 26.

Charles Mercier de Lacombe né à Paris le 24 8^{me}
1832, marié à Louise Denier le 20 février 1862

Enfants: 1^o Jeanine 2^o Noémi 3^o Julien.
née le 20 août 1863 - 29 9^{me} 1870 - 28 février 1873.

Jeanne mariée le 12 août 1884 au C^{te} Robert de Brinon .x

x Enfant: Fernand 16 août 1865

Branches Bérard.

N^o. 27.

Voire la suite au
com. n^o 27.

Augustine Gabrielle française Neigon de Berty, née à Paris le 16 novembre 1805 mariée à Claude Clergier (michel Elisabeth) décédé le 27.7.1883 à 95 ans. Elle déc. 5.7.87.

2 enfants: 1^o Angelique Caroline mariée à Verdier de Latour. - 3 garçons décédés en bas âge, plus: 1^o Maurice 2^o Olga 3^o Julie 4^o Isabelle 5^o Madeleine (Caroline née à Paris le 10 août 1831)

2^o Alberic né à Paris le 10 mai 1835.
x marié en 1883 à Charles Griel.

Famille de Combaud.

(voir page 284)

N^o. 28.

(Extrait de l'Armorial de Provence à l'article:

Crievesses de Combaud.

Cet article était écrit quand on m'a prouvé l'Armorial de France de d'Hérin, Juge d'armes, dont le mot est beaucoup plus complet, assimilé à la dignité plus haute que celle-ci. Je donne ci après, page 234, l'abrégé de ce dit article et vais mettre en note les particularités les plus remarquables, ainsi que par les nobilités de Provence.

Famille originaire de la petite ville de Lougues où Jean Chien venait jouir des privilèges des nobles vers le milieu du XVII^e siècle. Il fut père de François, qui suit, et de Joseph, Seigneur de St. Martin, lequel, après avoir servi dans les mousquetaires - pendant quelques années, passa dans le régiment de Dragons d'Alaifort. Il se distingua par sa valeur au siège de Boin et lorsqu'il Prince Eugène vint assiégeroulon en 1708. Il obtint, dans

x époux de l'honneur d'aurier.
Chevalier de S^t. Louis,

Branche de Combaud.

gouverneur de la
ville de Longues.

cette dernière occasion le grade de Lieutenant-Colonel,
et mourut sans postérité.

II. Francois de Chiusses Juge royal de la ville
de Vignieu de Longues, épousa en 1647 Claire Barry
fille de Joseph et de dame Claire de Cabre, de la ville
de Ours, de laquelle il eut:

Il fut employé en
quelque qualité de
par le C^{te} de Guigues
Commandant en
Provence (1692),
qui donna son élan
à sa bravoure. Il
rendit hommage p^r
la terre de Combaud
à la Chambre des
Comptes.

III. Arden de Chiusses qui fit alliance en 1680
avec demoiselle Honorade de Raymondis de
Combaud, fille de noble Balthazar, écuyer, et
de dame Catherine de Demandols de Bigane.

Ses fils furent: 1^o Francois qui suit et 2^o Barthé-
my, tué à la tête d'un détachement du régiment
de Hautefort, qu'il commandait en qualité de

d'abord Cap^{te}
au rég^t d'Hautefort
puis Lieutenant Colonel
à Soummery Dragons,
tué à Cray en Dauphiné.

Capitaine #
IV. Francois fut marié en 1705 à Françoise

+ ce dernier était
Major de la Ville de
Schlestat en Alsace.

de Martou de Carls. Il était gouverneur de Longues
en 1730, et garantit par ses soins la patrie de

François fut
nommé gouverneur
de Longues en considération
de ses anciens services et
eût 40 ans en
gouvernement. En
1707 il garantit la
ville de Longues de
pillage. En 1720 il
représentait le parti
diplo^m de la noblesse
à l'Assemblée générale
de Provence, ce qui
prouvait sa sup^{er}.

la contagion. Il fut confirmé dans sa noblesse
par ordonnance de M. le Duc, lieutenant

de Provence datée du 19 mars 1708, et laissa
trois fils de son mariage: 1^o Marc Antoine

Capitaine dans le régiment de Bourbon Infanterie
tué à la bataille de Guastalla; 2^o Jean Francois,

Branches de Combaud.

ecclésiastique et 3^o Louis Audré qui suit.

X Louis fut
hommage à la chambre
des comptes en 1751.
Nommé par le Roi
de Provence, comme
gentilhomme possédant
des fiefs, pour assister à
l'acception du compte
du pays - 1^{er} Comte
de la ville de Longues,
Nommé par le Roi
de la noblesse.
Dés pour être
de la ville par les
troupes allemandes
et conduit à Paris.
Les titres ayant été
confisqués par les ennemis
il demanda des
lettres de confirmation
de noblesse.

V. Louis Audré de Chieusses Combaud, seigneur
de Raquebrun, fut marié en 1748 à Marie
Anne d'Escalis de la ville de Marseille.

Afin de ne être pas attaqué sur les titres que
nous venons de rapporter, Louis Audré de
Chieusses les présenta au Conseil du Roi pour
être examinés, et, par arrêt de ce même conseil
du 10 août 1755, il fut maintenu dans sa
noblesse et dans la possession des dits titres. Le
Roi lui accorda le 25 septembre suivant, des
lettres patentes qui lui donnent le même privilège.

(Voir les armes de cette famille dans la 2^e feuille de
l'armorial.) - Ici s'arrête l'arbre de cette branche.
Depuis le n^o 7 ci-dessus :

VI. Louis François de Chieusses Combaud
fut marié à Longues le 11 août 1793 à Marie
Thérèse Gabon, de laquelle il eut :

VII Louis Marie Honoré de Chieusses Combaud
né en 1784, marié à Paris le 1^{er} Mai 1822 à Victoire
Josephine Péron de Pithon (décédé le 6 mai 1857)
X le 23 juiv. - # né le 13 9th 1901, décédé le 23 juillet 1890.

Branche de Combaud.

de laquelle il a eu: 1^o Eugène Louis François
et Gabrielle Adèle (voir n^o 3) épouse H. Heille.
2 avant eux, Camille & Clémentine, morts
en bas âge.

VIII. Eugène Louis François, né à Laques
le 20 septembre 1826, décédé le 6 novembre 1869,
marié à Coulon le 14 9^{br} 1860 à Angèle Marie
Josephine Fauchier née à Coulon le 3 mai 1839
de Adrien Fauchier de Coulon (décédé) et Marie
Magrnan de Marseille. ^(id.) 3 enfants: 1^o Marie
Thérèse Josephine née à Coulon le 11 août 1862,
2^o Jean Louis Adrien Marie Joseph Adrien
né le 6 2^{br} 1863, et Madeleine Marie
Marguerite née le 21 7^{br} 1865.

(Voir la Suite T. II.)

N^o 29.

Marie Anne d'Escalis, fille de noble Pierre
d'Escalis, épouse de Louis André de Combaud
(n^o V) avait une sœur, Victoire d'Escalis qui épousa
en juin 1737, Jean Baptiste de Sinety né en 1703.
Cette famille compte encore plusieurs représentants.

(Voir la suite au T. II n^o 28.)

Branche de Combaud.

Louis Andrie & Marie Anne d'Escalis eurent.

x Seize enfants
ainsi qu'il est
vérifié sur le lin
de raison de Louis
Andrie. M^m de
Berlin était en
164

huit enfants: Louis François (n° 6); Marie Adélaïde épouse
de Vallarville; Gabriel & Victor, officiers de marine, le
premier, chevalier de S. Louis; François Maximin, aumônier
de marine; Alexandre; Fortuné, off.^r d'infanterie, chev.^r

* Fusillé à Coulon
en 93 et non disparu de S. Louis;
comme on le disait
(vérifié à Longue)

Desirée épouse de de Berlin de Nauplanc.

- M^{me} de Vallarville a eu 11 filles d'éccl^{es} sans
enfants, et deux fils, Gabriel, notaire à Coulon &
père de M^{me} Mistral, et Silvestre. Ce dernier est
père d'Achille de Vallarville, ancien préfet, et
de M^{me} Enout, second & de Perron.

- Alexandre a eu 3 fils dont le seul survivant
est Eugène épouse de M^{me} de Paill & père de: Anatole,
Louis, l'abbé Joseph, M^{me} Demarques & Rostaun.
(éccl^{es} 9^{me} 88 - id)

- Fortuné eut six filles. Les seuls membres
survivants de cette branche sont 1^o M^{me} Raynaud
& ses enfants, Ferdinand, M^{me} Haugue et Hortense.
2^o M^{me} Provinsal & sa fille 3^o un fils de M^{me} Dabot.

- M^{me} de Berlin de Nauplanc a eu trois

Branche de Lombard.

enfants, M^{me} Perrache[†], M^{me} d'Anget (une fille) et
 Adolphe[†], père de: 1^o Marie Polyxette Emmanuel
 & de 2^o Marie Henri Melchior.

N^o. 30.

M^r. Magnan père de M^{me} Péard (N^o 16
 page 273) avait un frère, Gabriel, qui a laissé plusieurs
 enfants. Lui même en eut un certain nombre de
 son second mariage. Les seuls membres survivants
 de cette famille dont je connais les noms, sont:

M^{me} Marie Magnan v^e Crinkas, à Nantes.

M^{me} ^{la M^{me}} de Pitraye (fille de M^{de} la Vicendière - petit fils de Gabriel de
 Magnan & de sa 2^e femme M^{me} Sterling - le
 grand-père G^{de} avait épousé M^{me} Louise de Gré - leur fille &

M^{me} la B^{me} de Vincent & sa fille mariée
 à M^r. de Beaulny.

M^{me} de Gournay (3 filles).

M^{me} Lamoignon de Carrier, dont les enfants

† Marguerite Viteau avait épousé Jean-J^{os} Béard, mon bis-aïeul maternel.

et petits enfants sont:

M^{me} de Rerey, C^{te} M^{me} de Stephens, M^{me} la
Comtesse de Gestas, M^{me} Ribeaucourt, Richard de
Stephens, Louis Lamoignon de Carrier.
M^{me} la Vicomtesse de Siquier

N^o: 31. Branche Chenet.

M^{me} Chenet, mere de M^{me} Jean Louis Berard
du Pitton (voir n^o: 21) a eu pour fils M^{me} Estur lequel
a laisse un fille, M^{me} Armaignac *

M^{me} Armaignac a laisse 3 enfants:

1^o Julia Grandmaison *

2^o Les - 3^o Brice. - Les, decede a la Guadeloupe
a laisse un fils, Les Armaignac, epoux de M^{me}
Bonobieux & pere de: Jean & Georges.

A cette branche de la famille appartiennent
encore: M^{me} v^o Delanoue & ses deux filles, qui sont
1^o M^{me} Coudray 2^o M^{me} Liand (laquelle a une fille)

M^{me} Jourdan née Létur & ses enfants
 M^{me} Salléje Jourdan.

N^o. 32. • Supplément au N^o. 23 (Extrait de l'Armorial de S^t Honoré)

(abrégé)

Après avoir figuré & décrit les armes comme ci dessus S^t Honoré ajoute:
 Cette famille établie depuis près de 3 siècles dans la ville de Lorgues en
 Provence, diocèse de Trévès, a justifié ses filiations nobles depuis:

1^{re} Degré. — Noble Jacques Chieusses, Seigneur de Eaclane
 (contat de mariage de son fils) épousa de Marguerite de Chabert, dont:

2^e Degré. — Noble Antoine de Chieusses, Esuyer, épousa de Madeline
 de Boyer (1536) père de:

3^e Degré. — Noble Antoine de Chieusses, Esuyer, épousa de noble
 Madeline de Vintimille, ⁽¹⁵⁸²⁾ fille de N. Baltazar de Vintimille, Baron
 de Revet & de S^t. Jean de Villeneuve. Il fut père de Béranger, qui
 fut, et de Hugues ou Hugues, Prieur de l'Abbaye du Choronet.

4^e Degré. Béranger de Chieusses, Esuyer, épousa de Dame Jeanne
 d'Arbaud, fille de N. Marcellin d'Arbaud Seigneur de S^t. Jean de Priest,
 et de Dame Blanche de Barras (1610), père de Jean, & de Honoré,
 Abbé Commandataire de l'Abbaye royale de Choronet
 en Provence.

(Suivent les noms cités dans le Nobiliaire de Provence à partir
 de Jean de Chieusses.)

Table des matières.

		page
	Préface.	1.
	Armes enfants. —	33.
	Armes de la famille Abeille. — — —	35.
	Origines de la famille. — — — — —	43.
	Portraits des Abeille (1 ^{re} feuille). — — — —	45.
	J ^e . J ^e . A ^e . Abeille (biographie) — — — —	59.
	Portraits des Abeille (2 ^e feuille. — Em ^e . Abeille de Perrin — sa femme, ses enfants, ses frères & sœurs.)	61.
	Emmanuel Abeille de Perrin (biographie) —	71.
	Portraits des Abeille (3 ^e feuille. — Henri Abeille & sa femme & ses enfants.) — — — — —	73.
1826.	Ma naissance — — — — —	75.
1847.	Mon mariage — — — — —	id.
	Mes frères — — — — —	76.
1848.	Mort de ma grand'mère Abeille — — —	78.
	Naissance de Marguerite. — — — — —	79.
1850.	„ de M ^{lle} . M ^{lle} . Charles. — — — — —	80.
	Mort de mon grand'père du Pitthon — —	81.
	Armes des Bérard. — — — — —	

Cable Ses mortières.

		page
	Portraits des Bérard	83.
	M. Bérard du Pithon & la famille Bérard	85.
1851.	Naissance de Gabriel	93.
1852.	Mort de mon oncle Perrin	94.
	Mort de V. M. Charles	95.
1853.	Naissance de Chérie	96.
1854.	" de L. M. Charles	97.
1855.	" d'Auguste	98.
	Pelfelha	99.
1857.	Mort de mon beau-père de Combaud	100.
	Armes de la famille de Chieusses-Combaud	101.
	Portraits de la famille de Combaud	103.
	A. M. M. de Chieusses Combaud (biographie)	105.
	Naissance d'Emmanuel	115.
1859.-60	Naissance & mort de Joseph	id.
	Mariage d'Eugène & d'Angèle	117.
1861.	Naissance de Pierre	id.
1865.	" de Victor	121.
	Mort de ma tante Gabrielle Abéille	id.
1867.	" de Victor	124.

Table des matières.

	Naissance d'Henri	124
1868.	Mort de mon père	125.
1869.	" d'Eugène	126.
1870.	" de ma tante Foullon	127.
1872.	Mariage de Marguerite	131.
	Naissance de Victor Poucel	133.
1874.	" d'Henri Poucel	139.
1875.	Mort d'Alix et d'Auguste	142.
	Naissance d'Alix Poucel	143.
	Alix Abeille de Combaud (biographie)	144.
	V. M. Auguste Abeille (biographie)	155.
1876.	Mariage de Thérèse	176.
1877.	Naissance de Jean de Crozet	177.
1878.	Mariage d'Elzéar	181.
	Naissance de Joseph Poucel	id.
	Mariage de Charles	183.
	Naissance de Marie Thérèse de Crozet	id.
	Lectures de : Marguerite p. 78 - Gabriel p. 83 -	
	Thérèse p. 96 - Charles p. 97 - Emmanuel p. 115 - Angèle 117 -	
	Pierre p. 117 - Marie, Jean, Madeleine p. 121 et 122 - Henri	
	p. 124. - Amédée p. 176 - Elzéar & Marie p. 182 - Gabrielle p. 183	

Table des matières.

<u>1879.</u>	Naissance de mon neveu Eliear Abeille	185
	Naissance de ma petite fille Madeleine Abeille	187
<u>1880.</u>	Expulsion des Jésuites	192
	Mort de ma belle mère de Lombard	195
	Naissance de ma petite fille Marguerite Abeille	197
	Expulsion des Ordres religieux à Marseille	199
	Mort de ma tante du Pitthon	201
<u>1881.</u>	Naissance de ma nièce Marie Louise Abeille	215
	Naissance de mon petit fils Amédée de Crozet	id.
	Naissance de mon petit fils Emmanuel Abeille	219
	Naissance de ma petite fille Marie-Louis Focel	220
<u>1882.</u>	Naissance de mon neveu Jean Abeille	224
	Le Krach	223
	La Panthère d'Emmanuel	226
	Naissance de Lion Abeille, mon 12 ^e petit fils	228
<u>1883.</u>	Naissance de ma petite fille Paula de Crozet	235
	Naissance et décès de ma nièce Sidonie Abeille	237
	Mort du Roi	238
	Naissance de Victor Abeille mon 14 ^e petit fils	241
<u>1884</u>	Le choléra de 1884	250

1884. Naissance de mon neveu François Abeille p. 252

Mariage d'Emmanuel ————— 255

Écriture et portrait de Marie Thèse 256.



